



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

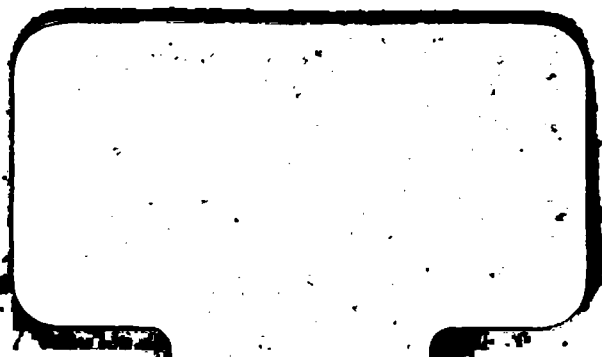
1042

03
750

1922

[P. J. Billon]

edit. orig



Paul Durand-Lafie

Avocat, Agrégé de l'Université
Professeur au Lycée de Montauban

1889.

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

OF
THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

OF
THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

OF
THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

OF
THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

APOLOGIE

DE MONSIEUR

DE LA BRUYERE,

OU

RE'PONSE

A LA CRITIQUE

DES CARACTERES

DE

THEOPHRASTE.

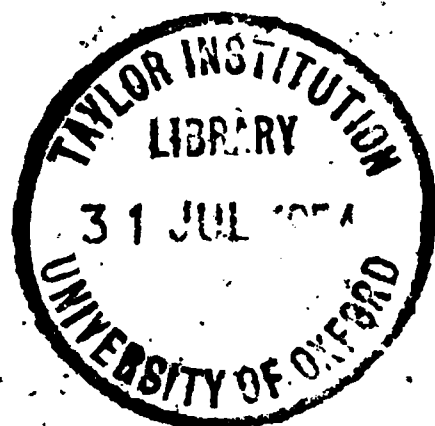
Brillon

A PARIS;

Chez JEAN-BAPTISTE DELESPINE,
rue S. Jacques, à l'Image S. Paul,
près la Fontaine S. Severin.

M. DCCI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



A V I S
D U L I B R A I R E
A U
L E C T E U R.

IL n'étoit pas naturel de penser que M. DE LA BRUYERE exposé à la critique manquât d'Apologiste : le soin de le chercher me regardoit particulièrement , moi qui suis chargé du débit de ses Caractères. Je crois avoir d'autant mieux réussi que mon zèle avoit déjà été prévenu par un homme entièrement dévoué à la gloire de M. de la

AVIS DU LIBRAIRE

Bruyere à qui l'on ne sçauroit trop en accorder. Je ne dirai point son nom, car il a toujours eu la modestie de le cacher, mais je suis obligé de le faire connoître par les écrits qui le distinguent avantageusement.

L'Auteur à qui nous devons L'OUVRAGE DANS LE GOUT DES CARACTERES DE THEOPHRASTE, & un autre Livre plus nouveau, & tout-à-fait bien reçu, intitulé LE THEOPHRASTE MODERNE, est le même qui donne au Public l'Apologie de M. de la Bruyere. Personne n'étoit capable de la faire avec plus de succès, parce que personne n'a jamais mieux entré dans le génie de cet excellent Ecrivain. Il rend raison des choses difficiles.

AU LECTEUR

obscures, secretes; il a eu
soin d'accompagner sa disser-
tation de traits curieux, sça-
vans, agreables. En un mot;
M. de la Bruyere est deffen-
du autant qu'il le doit être;
& son Apologiste, de l'aven-
même des gens à qui il ap-
partient de decider des Ou-
vrages; acheve de former sa
reputation par ce dernier.
Je ne doute point, que vous ne
joigniez vôtre suffrage à celui
des connoisseurs. Le Librai-
re n'aura pas eu tort de le
solliciter dans une occasion
où son interêt se trouve juste-
ment flatté par le merite
d'un Auteur.



T A B L E



T A B L E D E S L E T T R E S

Contenuës dans ce Livre.

LETTRE *EN* forme de Preface du
PREM. *L'Auteur.* Pag. 1.

LETT. II. Où l'on répond à la critique
du discours sur Theopraſte. 12

LETT. III. Qui contient l'examen de la
Preface que M. de la Bruyere a mi-
ſe à la tête de ſes Chapitres. 37

LETT. IV. L'Auteur y examine les re-
flexions critiques ſur le premier Chapi-
tre de M. de la Bruyere, qui a pour
titre, des Ouvrages de l'Esprit. 49

LETT. V. Elle contient l'examen du
Chapitre que M. de la Bruyere a
intitulé du mérite Perſonnell. 82

LETT. VI. L'on y examine ce qui a
été dit contre pluſieurs endroits du
Chapitre des Femmes. 107

LETT. VII. Réponſe aux reflexions du
Solitaire ſur le Chapitre du Cœur. 122

LETT. VIII. Le Chapitre de la ſocie-
té & de la converſation eſt exami-
né dans cette Lettre. 131

DES LETTRES.

- LETT. IX.** *Refutation des objections proposées par l'Auteur des sentimens Critiques sur le sixième Chapitre que M. de la Bruyere a intitulé des biens de fortune.* 161
- LETT. X.** *L'examen des observations critiques sur le Chapitre de la Villen* 84
- LETT. XI.** *Réponse à la Lettre où le Critique a examiné le Chapitre de la Cour.* 197
- LETT. XII.** *Où l'on examine ce qui a été proposé contre le Chapitre des Grands.* 213
- LETT. XIII.** *Par laquelle on refuse la critique du Chapitre intitulé du Souverain, ou de la Republique.* 228
- LETT. XIV.** *Examen des observations faites par le Censeur de M. de la Bruyere sur son Chapitre de l'Homme.* 240
- LETT. XV.** *Suite de l'examen des sentimens Critiques sur le Chapitre de l'Homme.* 263
- LETT. XVI.** *Examen de ce qui a été objecté par le Critique sur le Chapitre des Jugemens.* 299
- LETT. XVII.** *Continuation de l'examen des objections proposées par l'Auteur des sentimens critiques contre le*

TABLE DES LETTRES.

<i>Chapitre des Jugemens.</i>	328
LETT. XVIII. <i>Réponses aux observations critiques sur le Chapitre de la mode.</i>	346
LETT. XIX. <i>Où l'on examine ce qui a été repris dans le Chapitre de quelques usages.</i>	359
LETT. XX. <i>Réponse à la trentième Lettre de l'Auteur des sentimens critiques dans laquelle il reprend quelques endroits du Chapitre de la Chaire.</i>	381
LETT. XXI. <i>Examen de la critique du dernier Chapitre des Caractères que M. de la Bruyere a intitulé des Esprits forts.</i>	403
LETT. XXII. <i>Réponse à la Lettre où l'Auteur des sentimens critiques attaque la Preface que M. de la Bruyere a mise à la tête de son discours prononcé dans l'Académie Française.</i>	425
LETT. XXIII. <i>Où l'on examine ce qui a été objecté par le Censeur contre le discours prononcé par M. de la Bruyere dans l'Académie Française.</i>	451

APOLOGIE

APOLOGIE

DE MONSIEUR
DE LA BRUYERE.



LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR;

L'estime que vous faites de
M. de la Bruyere, me persuade
aisément, que la critique qui en
paroît depuis un mois vous a fort
revolté. En cela du sentiment de
vous, les hommes, qui ont du goût

A

4 A P O L O G I E

pour les bonnes choses , vous n'avez pû approuver qu'un libre censeur se dechainât contre un Auteur qui a esté un des principaux ornemens du siecle dont il écrit les caracteres. Que faire , Monsieur ? Il y a des gens qui meürent d'envie d'être connus ; Ils ont resolu de se distinguer ; prêts d'entrer dans toutes les routes qui menent à la reputation , ils veulent y arriver à quelque prix que ce soit : Il-leur seroit difficile de meriter un nom par un bon ouvrage , ils tâchent de l'obtenir par la critique d'un ouvrage excellent : Leurs réflexions , quoiqu'injustes , excitent necessairement la curiosité ; on les lit , on va quelquefois jusqu'à en dire du bien ; les censeurs qui ne penetrent pas le motif de cette approbation , sont très-contens d'eux-mêmes ; ils l'attribuent à leur esprit , pendant qu'elle n'est que l'effet d'une lache envie contre un Ecrivain trop habile.

Si Monsieur de la Bruyere vivoit , je n'entreprendrois pas de le justifier : peut-être ne l'entreprendroit-

DE M. DE LA BRUYERE. 3
il pas lui-même ; au lieu de se croire infallible , le desir qu'il auroit de le devenir un jour , lui feroit trouver bon qu'on le reprît : Je puis l'assurer , & son propre temoignage est garant du mien ; *Il faut ,* a-t-il dit , * *qu'un Auteur reçoive avec une égale modestie les éloges & la critique que l'on fait de ses ouvrages :* Mais cela ne donne pas à chacun le droit de s'ériger en censeur ; car le même Ecrivain nous enseigne * *qu'on ne doit aimer à lire ses ouvrages qu'à ceux qui en savent assez pour les corriger & les estimer.* Or il nous est fort permis de douter , que celui qui attaque Monsieur de la Bruyere , soit du nombre de ces gens , capables de reprendre sans prevention , & d'estimer sans flatterie. Vous connoîtrez par toutes ses lettres le caractère de son esprit injuste & malin tout ensemble. Il applaudit à une infinité de choses qu'il auroit reprises dans M. de la Bruyere ; il en blâme plusieurs qui lui ont paru mauvaises par une seule raison , elles étoient dans l'ouvrage de cet

* Page 16.
de ses Caractères.

* A la même page.

Auteur incomparable. Je dois à l'amitié dont il m'honoroit , encore plus à sa grande reputation , le dessein de son Apologie. Comme je suppose que LE THEOPHRASTE MODERNE a la liberté de se deffendre , c'est à lui , s'il le juge à propos , de s'en servir ; Le bruit court dans le monde qu'il veut repondre ; il ne peut pas se justifier en tout , mais on avoüe de bonne foi qu'il a été mal censuré en bien des rencontres : Monsieur de la Bruyere l'a été injustement presque dans toutes.

Je suivrai , autant qu'il me sera possible , l'ordre que s'est prescrit l'Auteur des sentimens critiques ; & j'examinerai dans chacune de mes lettres , les reflexions qui composent chacune des siennes. Lorsque les miennes passeront les bornes de ce genre d'écrire , vous vous souviendrez , s'il vous plaît , Monsieur , que j'ai à repondre à des lettres fort longues , & que la longueur des reponses est autorisée par la nécessité du sujet. Ce n'est pas que je veuille m'engager à sui-

DE M. DE LA BRUYERE. §
vire régulièrement un usage qui
pourroit nuire au plaisir que vous
vous promettez. Quand je pressen-
tirai que l'étendue de mes reflexions
pourroit les rendre ennuyeuses , je
leur donnerai des bornes ; la pro-
lixité du Critique ne sera pas pour
moi une raison de tomber dans la
même faute : Ainsi , Monsieur ,
dussai-je quelquefois n'examiner
que la moitié d'une de ses lettres ,
vous trouverez bon que je fasse ce
partage.

Le Censeur de M. de la Bruyere
ne laisse pas de lui rendre justice
en quelques occasions ; il affecte
même d'entamer sa critique par un
Eloge : ce n'est , à le bien prendre ,
qu'une véritable affectation , il a
voulu se donner par là un titre de
le blamer ensuite impunément.
Monsieur de la Bruyere est appelé
d'abord un *incomparable Ecrivain* ; Pag. 33.
on dit que *son Ouvrage a été traduit* l. 10.
en autant de langues qu'il a eu d'édi-
tions. Quoique je ne sois pas d'hu-
meur à m'opposer aux louanges
qu'on donne à M. de la Bruyere ,
je voudrois néanmoins que son

Censeur nous apprit en quelles langues les Caractères ont été traduits : Ce qui l'a trompé , est apparemment l'endroit où cet Auteur a

* *Caract.* » écrit : * Que ne disiez vous simple-
pag. 19. » ment , voilà un bon livre ; vous le
 » dites , il est vrai , avec toute la
 » France , avec les Etrangers comme
 » avec vos Compatriotes , quand il
 » est imprimé par toute l'Europe &
 » qu'il est *traduit en plusieurs langues* ;
 Le Censeur qui ne loüe point sans
 de mauvaises intentions , s'est per-
 suadé que M. de la Bruyere avoit
 pretendu vanter son Ouvrage ; il se
 trompe , ou s'il a cru ne se pas trom-
 per en disant que les Caractères
 ont été traduits en plusieurs langues,
 il est bon de le tirer d'erreur , car
 je suis bien aise qu'on n'ait point
 recours à des fictions pour charger
 de gloire un Ecrivain que la seule
 verité en accable. Nous decouvri-
 rons tôt ou tard le motif équivoque
 de ces loüanges outrées que le Cri-
 tique donne malignement à M. de
 la Bruyere. Il ajoute , *quelque ma-*
Critiq. p. 33. *gnifique que fût son titre , il ne pou-*
l. 10. & p. *voit être que fort judicieux. . . . et*
34. l. 8.

DE M. DE LA BRUYERE. 7
étoit sûr de faire valoir toutes sortes de titres par l'excellence de son Ouvrage.

Vous voyez, Monsieur, que l'Auteur des *Semimens critiques* ne se fait point une affaire de se contredire. Deux ou trois pages après sans songer à ce qu'il vient d'écrire, il déclare que *Monsieur de la Bruyere* Pag. 38.
n'étoit pas né pour les grands sujets, l. 10.
que les caractères auxquels il a donné une certaine étendue languissent & perdent ce sel qu'il a si agreablement semé dans les plus courtes reflexions. Si cela paroît tel au Censeur, il n'a pas dû donner à M. de la Bruyere le titre glorieux d'*Ecrivain incomparable* : Ou si M. de la Bruyere est, comme nous n'en doutons point, un homme incomparable, cela nous force d'admirer ses Caractères auxquels il doit ce beau nom ; en un mot la critique doit absolument se taire sur un Ouvrage excellent.

L'Auteur de la critique sent bien qu'il a tort, & que son tort ne manquera pas de lui être reproché par tous ceux à qui il ose faire un crime de trop estimer les Caractères. C'est

pourquoi il use de precaution ; mais il a beau raffiner , il justifie mal un dessein aussi temeraire , que l'est une censure du meilleur Ouvrage que nous ayons eu depuis long-tems. Il cite en sa faveur l'exemple des Anciens qui ont attaqué Homere & Platon ; il rapporte un trait de M. Boileau qui appelle leurs reflexions *des Critiques fort sensées de la lecture desquelles on sort convaincu de la justesse du Censeur.* C'est-à-dire , en bon François , que le Censeur de M. de la Bruyere pretend nous faire avouer qu'il l'a justement critiqué : J'ai dequoi montrer que son opinion est trop presumptueuse , & sa critique peu sensée ; au lieu de nous convaincre de la justesse de son esprit ; elle servira uniquement à nous développer le merite de l'Ecrivain censuré.

Une seconde raison que le Critique allegue , car il en faut beaucoup pour la justification , est tirée du sentiment de M. de la Bruyere qui s'écrie dans son Chapitre des Ouvrages de l'esprit ,

Page 36.

Quelle prodigieuse distance entre un bel Ouvrage, & un Ouvrage parfait ou regulier ; Je ne sçai s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. C'étoit, repondrai-je, une incertitude modeste dans la personne de M. de la Bruyere, & une modestie bien-seante à un homme qui vouloit condamner l'arrogance de quelques Ecrivains. De plus, jusqu'à ce que ses Caracteres ayent paru, l'on a pu dire serieusement qu'il ne s'étoit point trouvé un Ouvrage parfait ; mais depuis que le sien a reuni les applaudissemens de la Cour & de la Ville, esprits toujours partagez d'opinions, depuis qu'il a eu l'heureux sort de percer les Cloîtres, d'exciter la curiosité des Solitaires ; de se donner entrée dans les Bibliothèques Etrangères, de plaire à tous les Lecteurs, hors à celui qui a résolu de se déclarer son ennemi ; peut-on raisonnablement douter qu'un tel Ouvrage qui a pour garant de sa bonté onze ou douze éditions, sans celles qui paroîtront ; peut-on, dis-je, raisonnablement douter qu'un tel Ouvrage n'ait at-

teint la perfection dont nous sommes capables. Avoüons-le cependant ; l'ambition de M. de la Bruyere n'a point été si vaste, ni l'opinion qu'il avoit de ses Caracteres assez grande pour oser penser que la critique n'y trouveroit aucune prise. *Je n'estime pas, C'est lui qui parle ; que l'homme soit capable de former dans son esprit un projet plus vain & plus chimerique, que de pretendre en écrivant de quelque Art ou de quelque Science que ce soit, échapper à toute sorte de critique, & enlever les suffrages de tous les Lecteurs.*

Cette premiere Phrase du discours sur Theophraste qui marque le sentiment modeste de M. de la Bruyere, fournit au Censeur le sujet d'une reflexion presque aussi longue que le discours.

Je n'ai donc garde d'en commencer l'examen, ce sera beaucoup, si je le finis dans la premiere Lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire : elle ne se fera pas attendre long-tems. Adieu, Monsieur, j'attens de ma part, que quelque foible que soit le deffen-

DE M. DE LA BRUYERE. N
leur de M. de la Bruyere , son zele
suppléera au mérite qui lui manque.
Vous êtes encore engagé par l'ami-
tié que nous nous portons , à me
vouloir du bien , & même à en dire
un peu de moi ; peut-être en ferez-
vous scrupule , à cause que je ne
manquerais pas d'en tirer vanité ;
mais le moyen de ne pas écouter
avec complaisance les loüanges que
vous donnez. Ne me disputez pas
au moins celles qui sont deües à
l'estime que j'ai pour l'Auteur dont
j'entreprends l'Apologie.

LETTRE II.

Où l'on répond à la Critique du discours sur Theophraste,

MONSIEUR,

J'ai été obligé dans la fin de ma dernière Lettre de citer la première Phrase du discours sur Theophraste ; je voudrois me dispenser de la citer une seconde fois ; mais comme il s'agit de répondre à ce que l'on y censure , il faut malgré moi que je tombe dans une repetition : Elle ne vous sera pas desagréable : Les belles choses ne perdent point à être redites. Monsieur de la Bruyere s'explique ainsi ; *Je n'estime pas que l'homme soit capable de former dans son esprit un projet plus vain & plus chimerique , que de pretendre en écrivant de quelque Art ou de quelque Science que ce soit échaper à toute*

DE M. DE LA BRUYERE. 13
*sorte de critique , & enlever les
suffrages de tous ses Lecteurs.*

*• Cette Phrase, dit le Critique, est ru-
de ; une cacophonie continuelle y regne
& en ôte la douceur. Si le son de
ces termes a pû choquer son oreille,
il faut qu'il l'ait terriblement deli-
cate ; c'est donc une mauvaise deli-
cateſſe.*

Pag. 324

La cacophonie n'est pas le seul
defaut qu'il trouve ; il ſe plaint de
l'inutilité de plusieurs termes , &
ſoutient qu'on ne doit pas écrire ,
former un projet dans ſon eſprit,
mais ſimplement , *former un projet ;*
une belle raiſon qu'il en apporte ,
eſt que *les projets ne ſe forment point
ailleurs que dans l'eſprit* : Quand
même cela ſeroit vrai , la rondeur
de la periode & la propreté du diſ-
cours demandent quelquefois ces
additions ; elles ſont néceſſaires
dés qu'elles contribuent à la grace
d'une élocution nombreuſe.

Il met encore au nombre des cho-
ſes inutiles , l'un de ces deux adjec-
tifs *plus vain & plus chimerique* , à
cauſe que , *tout ce qui eſt vain eſt
une pure chimere.* Je vois bien ,

Monfieur, qu'il n'a pas compris le fens de la Phrafe. Monfieur de la Bruyere n'a point entendu par un *projet plus vain* une chofe inutile, mais une intention prefumptueufe, un defir ambitieux, un projet fuperbe, comme s'il eût dit, *outré qu'il y a trop de vanité à fe flatter d'une eftime univerfelle, il n'y a pas de prétention plus chimérique.*

Une troifième inutilité que le Cenfeur remarque, eft d'ajouter au verbe *écrire* ; ces mots, *de quelque Art ou de quelque Science*. Les raifons qu'il donne reviennent toutes à celles-ci ; *il ne faut faire aucune diftinction entre les Arts & les Sciences, par rapport à ceux qui en écrivent ; toutes les matieres qui exercent les Auteurs fe reduifant à ce genre ; les Arts font à leur égard des Sciences, & les Sciences font des Arts.* J'abroge tout le verbiage dont trois pages font remplies au grand ennui des Lecteurs : Ils font fachez de voir que le Critique ne s'attache point au laconifme qu'il veut introduire. S'il falloit que tous les Ecrivains fuflent auffi concis qu'il

DE M. DE LA BRUYERE. 17
le demande , on leur ôteroit la liberté de s'expliquer , & à nous le moyen de concevoir les différentes idées de toutes choses. Monsieur de la Bruyere dit fort à propos dans son Chapitre des Ouvrages de l'Esprit pag. 29. *Si certains esprits décisifs* (le Critique peut prendre cela pour lui.) *Si certains esprits décisifs étoient crûs , ce seroit encore trop que les termes pour exprimer les sentimens ; il faudroit leur parler par signes , ou sans parler se faire entendre..... un tissu d'énigmes leur seroit une lecture divertissante, & c'est une perte pour eux que ce stile estropié qui les enleve soit rare, & que peu d'Ecrivains s'en accommodent.*

Le Censeur obstiné à deffendre son avis , conclut que cette distinction des Arts & des Sciences qui n'a lieu que par rapport à ceux qui les professent , ne devoit pas estre placée dans une occasion où il est seulement parlé de ceux qui en écrivent ; Leur explication en change-t'elle la nature ? Si un homme traite de la peinture , faudra-t'il qu'il la nomme

une Science ? S'il écrit sur la Theologie, aura-t'il bonne grace de l'appeller un Art ? Non ; car la même difference qui se trouve entre les Sciences & les Arts par rapport aux hommes qui les exercent , subsiste à l'égard de ceux qui en parlent.

Non content de ces quatre observations , il en fait une cinquième qui n'est pas meilleure que les précédentes , & tout cela sur une Phrase de huit lignes. Il pretend que ces termes *échaper à toute sorte de Critique , & enlever les suffrages de ses Lecteurs* , n'expriment qu'une même chose , parce qu'il est *impossible de n'être pas loüé quand on échapa à la censure , & de n'être pas à couvert des Censeurs quand on enleve tous les suffrages*. Cette raison n'est pas bonne ; Il y a des Lecteurs si indifferents qu'ils ne condamnent ni n'approuvent un Ouvrage , ils ne l'admirent ni ne le blament ; Le dessein de l'Auteur des Caracteres en joignant ces mots que l'on croit synonymes , a été de nous montrer dans quel excez de presumption tombent les gens qui pretendent non-

DE M. DE LA BRUYERE. 17
seulement être à couvert de la critique, mais qui osent se promettre des applaudissemens universels.

Le Car, qui commence la Phrase Pag. 431
suivante & qui entame une ligne l. 4.
nouvelle paroît hors de propos. Voilà,
Monsieur, une belle matiere à procez qu'une syllabe; cela s'appelle en termes de chicane, plaider sur la pointe d'une aiguille. Mais y a-t'il rien de plus ordinaire que de mettre à la ligne ces sortes de transitions? Tous les Auteurs sont dans cet usage, sur tout le P. Bouhours; je le cite parce que son autorité paroît de quelque considération au Censeur qui affecte tres-souvent de le citer. Je m'imagine que ce qui lui a donné occasion de reprendre le *Car* en cet endroit, a été la seule envie d'orner sa Lettre d'un des beaux fragmens de Voiture.

Est-il vrai, demande le Censeur, Pag. 451
que la Cour soit un país où il faut l. 18.
avoir vécu pour le connoître? Il se
repond à lui-même; *La Cour s'apprend sans être frequentée, l'étude*
la devine, la meditation l'approfon-

dit , & l'experience des gens qui y vivent ne leur enseigne guere plus de choses que la reflexion en apprend aux autres. Monsieur de la Bruyere dont le passage est tronqué , n'a pas voulu dire que les Solitaires , les Predicateurs , les gens de Lettres qui meditent sur les mœurs des Courtisans , étoient incapables d'en donner une idée , il a prétendu seulement que cette idée n'approchoit pas de celle qui est naturellement formée dans l'esprit de l'homme de Cour , par la longue habitude à y vivre. Rapportons les propres termes de M. de la Bruyere ; Si l'on peint la Cour , comme c'est toujours avec les menagemens qui lui sont dûs , la ville ne tire pas de cette ébauche de quoi remplir sa curiosité , & se faire une juste idée d'un pays où il faut même avoir vécu pour le connoître. Ce sentiment est très-raisonnable ; il sera embrassé par tous ceux qui se piqueront d'avoir de la raison. J'ai bien peur , Monsieur , que le Critique ne persiste à défendre le sien quoique mauvais ; essayons pourtant de le con-

DE M. DE LA BRUYERE. 19
vaincre ; je le prens d'abord par lui-même : Il cite dans la 35. Lettre pag. 564. ce que M. le Comte de Bussi a dit au sujet des bals. J'ai toujours ^{ce} crû les bals dangereux ; ce n'a pas ^{ce} été seulement ma raison qui me l'a ^{ce} fait croire , ç'a encore été mon expérience , & quoique le temoignage des *Peres de l'Eglise* soit bien ^{ce} fort , je tiens que sur ce Chapitre ^{ce} celui d'un *Courtisan* doit être de ^{ce} plus grand poids. Si l'Auteur de la ^{ce} critique a bien examiné le sens de ces paroles , il avoüera qu'il est contraire à ce qu'il pretend nous insinuer ; & il en résulte certainement qu'un homme de Cour est plus habile à la penetrer qu'un autre qui n'y a jamais vécu. Monsieur le Comte de Bussi Rabutin , qu'on sçait avoir eu une grande expérience, merite d'être crû ; le Censeur en juge de la sorte , puis qu'il veut fortifier par le temoignage de ce Courtisan la décision des *Peres de l'Eglise*. Nous ne doutons point que les Saints Docteurs n'aient eu plus de lumieres que les Predicateurs de nos jours ; Hé ! comment le Cen-

seur qui tombe d'accord qu'un homme de Cour la connoissoit mieux que les Peres de l'Eglise , ose t-il maintenant avancer que les Predicateurs d'aujourd'hui la connoissent aussi bien que les Courtisans de profession & ceux qui ont vieilli au service des Grands ? Je ne sçai pas de quelle maniere il sauvera cette contradiction. L'on doit donc revenir au sentiment de M. de la Bruyere ; la Cour n'est parfaitement connue que des hommes qui la frequèntent ; Il faut y avoir vécu pour s'en faire une juste idée.

Le Critique se plaint d'avoir été obligé de lire jusqu'à trois fois , la Phrase qui commence la cinquième page du discours sur Theophraste. Je le plains aussi ; mais j'en accuse ou son peu d'application , ou , ce qui seroit pire , la trop grande envie qu'il a de censurer ; car l'endroit qui l'a embarrassé ne fait aucune équivoque. Il conclud sa reflexion

Pag. 48. par ces termes railleurs : C'est dommage qu'un Auteur qui pense de belles choses ne se rende pas intelligible ; & moi je dirai plus serieusement ;

C'est dommage qu'un homme qui lit des choses tres-intelligibles affecte de ne pas les trouver belles.

Comme il seroit trop long de m'arrêter à chaque endroit , je négligerai toutes les remarques peu importantes : telles sont les quatre observations qui suivent celle que je viens d'examiner. Je devois même passer sa reditte sur un *mais* placée à une ligne nouvelle. Je ferai cependant une petite reflexion pour l'honneur des bons Ecrivains , autant que pour la justification de M. de la Bruyere à qui l'on auroit tort d'en contester le titre. Son Critique assure , qu'il *n'a vu de tous les bons Auteurs que celui des Caracteres commencer par un mais de nouvelles lignes* : Ou il n'a pas lû les bons Auteurs , ou il n'est pas de bonne foi : Je croirois lui faire injure de douter de l'un ; je suis forcé de croire l'autre , quoi qu'il lui soit plus injurieux. Cette transition est repandue en cent endroits du P. Bouhours. Saint Evremont , Boileau , Corneille , en fournissent mille exemples. On ne

leur disputera pas le nom de bons Ecrivains , ce sont nos meilleures plumes. Je ne grossirai pas mes Lettres par des citations nombreuses : Ayez , Monsieur , le plaisir d'ouvrir leurs livres , vous aurez la preuve de ce que j'avance.

Voilà ce qui nous reste de ses Ecrits , (M. de la Bruyere parle des Caracteres de Theophraste) entre lesquels ce dernier seul dont on donne la traduction peut répondre non seulement de la beauté de ceux que l'on vient de deduire , mais encore du merite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusques à nous. Que pensez-vous , Monsieur , qu'on blâme dans cette Phrase ? Ce mot entre lesquels ; ce verbe deduire ; cette construction , seul non seulement , dont on donne , peut répondre. Le Censeur connoît qu'il subtilize mal à propos ; car il ne peut s'empêcher de temoigner à son ami

Pag. 51. que soit prevention ou bonne delicatesse il lui est impossible de souffrir ces choses ; il ajoute , traitez moi de puriste tant qu'il vous plaira. Un homme qui se fait ce reproche ,
l. 7.

DE M. DE LA BRUYERE. 23
ne doit pas trouver mauvais que
nous le lui fassions à notre tour ;
il s'accuse publiquement , il n'y a
pas moyen de l'excuser quelque
indulgence que nous puissions avoir.

Il s'attache ensuite à trouver de
l'obscurité dans une Phrase qui n'en
renferme aucune ; à la vérité , elle
est un peu longue , mais cette lon-
gueur aide à la rendre tout-à-fait in-
telligible. Si dix ou douze lignes sont
capables de rebutter l'attention du
Critique , il est à plaindre de ne
pouvoir pas en donner une plus
grande à mille choses que l'on ne
sçauroit exprimer en moins de pa-
roles. Il faut pourtant qu'il en ait
aisément compris le sens ; je le con-
clus de ce qu'il n'a n'y marqué en
quoi l'obscurité consistoit , ni ne
s'est efforcé de rendre la Phrase plus
claire. Les nobles efforts de cet
habile Grammairien ont abouti à
la couper en trois , & à affoiblir par
cette division l'énergie du discours ?
Il en juge tout autrement , car il
dit à son ami : *Si je me trompe ;* Pag. 19.
(Vous sçavez , Monsieur , que c'est l. 24.
le langage ordinaire des gens qui

se croient infailibles ,) si je m'a trompé , vous m'obligerez de m'en avertir , je ne demande pas mieux que d'être instruit , &c. Comme je ne le crois pas sincère , je ne prens point de mesures pour lui dire qu'il s'est trompé ; s'il ne demande pas mieux que d'être instruit , à la bonne heure , il pourra profiter de ce que nous lui adresserons ; je doute qu'il en profite , il paroît trop entêté de la justesse de ses reflexions. Voulez-vous decouvrir toute l'étendue de sa suffisance ; continuons de lire,

Ibid. l. 29. *Je sçai* , poursuit-il , *que ne vouloir être ni conseillé ni corrigé sur son Ouvrage est un pédantisme ; Cette maxime qui est de l'Auteur que je reprens , me fait croire qu'il eût reçu avec modestie la critique que l'on fait de ses caractères.* Par là , ce même homme qui avoit modestement demandé conseil , qui sembloit se défier de ses lumières , ne veut à présent ni être conseillé ni être repris : Il declare hautement que sa critique auroit dû être bien reçue par M. de la Bruyere : Ce langage arrogant n'a point d'exemples,

Non

Nous qui sommes si modernes serons anciens dans quelques siècles ; alors l'histoire du nôtre fera goûter à la postérité la venalité des charges , &c. Trouvez-vous , Monsieur , quelque défaut dans cette pensée de M. de la Bruyere ? Non , & toute personne de bon sens est de vôtre avis. L'Auteur des sentimens critiques redouble son aigreur , & decide à l'occasion de cette Phrase , que *M. de la Bruyere* Pag. 54:
n'avoit pas naturellement le talent l. 12.
de bien écrire , L'expression lui
coûtoit Il ne se donnoit pas la
peine d'accourir son langage . . . Un
homme qui se seroit proposé d'achever
& non pas de multiplier ses Ouvra-
ges se seroit rendu plus difficile. Le
 plus mauvais Ecrivain n'essuieroit pas d'autres reproches ; mais le Censeur n'a pas bien connu celui qu'il attaquoit. Monsieur de la Bruyere n'a jamais eû l'ambition de multiplier des volumes , puis que nous n'avons de lui qu'un Ouvrage ; ni de le grossir , puis que les Caracteres qui ont accompagné chaque édition ont paru lentement , & tou-

jours trop tard , par rapport à la curiosité des Lecteurs.

Le Censeur raffine étrangement, quand il cherche de la contrariété dans ce que l'Auteur des Caractères dit , page 19. *Les hommes n'ont point d'usages qui soient de tous les siècles , & ce qu'il ajoute , page 21. Si nous considérons qu'il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce peuple d'Athenes , nous admirerons de nous y reconnoître nous - mêmes.* Voici, Monsieur , de qu'elle façon l'on prouve la contrariété ; *En supposant que nous nous reconnoîtrons dans la conduite d'un peuple qui vivoit il y a plus de deux mille ans , il faut avouer que les hommes ont des coutûmes qui sont de tous les tems ; ou si l'on nie que les usages soient les mêmes dans des siècles differens , c'est mal à propos qu'on s'efforce de trouver de la ressemblance entre les François & les Atheniens.* Il est aisé de débrouiller ce sophisme, Premièrement, quand on dit que les hommes n'ont point d'usages qui soient de tous les siècles , une telle proposition ne doit pas être prise littéralement ;

Pag. 57.
l. 13.

la negative n'exclut point en ce cas l'existence de la chose , elle sert à montrer qu'elle arrive rarement, en sorte que nous devons entendre avec l'Auteur des Caracteres , que les hommes ont peu d'usages qui soient de tous les siecles. De plus, quand même , il assureroit indéfiniment que les hommes n'ont point d'usages qui soient de tous les siecles , il faut voir quel sens il donne à *Usages* , ou plutôt il faut rapporter ce qu'il en écrit , car nous avons l'avantage de trouver sa deffense dans les endroits mêmes qu'on cherche à lui opposer. Il commence donc ainsi à montrer la difference des usages d'Athenes & des nôtres ; Athenes étoit libre , c'étoit le centre d'une Republique , ses Citoyens étoient égaux , ils ne rougissoient point l'un de l'autre ; ils marchaient presque seuls & à pied dans une ville propre , paisible & spacieuse , entroient dans les boutiques & dans les marchez , achetoient eux-mêmes les choses necessaires ; l'émulation d'une Cour ne les faisoit point sortir d'une vie

*Discours
sur Theophraste p.
22.*

» commune : Ils reservoient leurs Es-
 » claves pour les bains , pour les
 » repas , pour le service interieur des
 » maisons , pour les voyages : Ils pas-
 » soient une partie de leur vie dans
 » les places , dans les temples , aux
 » amphitheatres , sur un port , sous des
 » portiques & au milieu d'une ville
 » dont ils étoient également les maî-
 » tres : Là le peuple s'assembloit pour
 » deliberer des affaires publiques ; ici
 » il s'entretenoit avec les Etrangers ;
 » ailleurs les Philosophes , tantôt en-
 » seignoient leur doctrine, tantôt con-
 » feroient avec leurs Disciples : ces
 » lieux étoient tout à la fois la scene
 » des plaisirs & des affaires : il y avoit
 » dans ces mœurs quelque chose de
 » simple & de populaire , & qui res-
 » semble peu aux nôtres. Monsieur
 de la Bruyere semble par là s'enga-
 ger à nous decouvrir le peu de res-
 semblance qu'ont ces mœurs des
 Atheniens avec les usages des Fran-
 çois ; mais il l'a déjà fait par avan-
 ce , quand il a dit trois pages au
 dessus : L'on entendra parler d'une
 Capitale d'un grand Royaume , où
 il n'y avoit ni places publiques , ni

bains, ni fontaines, ni amphiteatres, ce
 ni galeries, ni portiques, ni prome- ce
 noirs, qui étoit pourtant une ville ce
 merveilleuse. L'on dira que tout le ce
 cours de la vie s'y passoit presque ce
 à sortir de sa maison, pour aller se ce
 renfermer dans celle d'un autre : que ce
 d'honnêtes femmes qui n'étoient, ce
 ni marchandes, ni hôtelières, avoient ce
 leurs maisons ouvertes à ceux qui ce
 payoient pour y entrer ; que l'on ce
 avoit à choisir, des dez, des cartes, ce
 & de tous les jeux ; que l'on man- ce
 geoit dans ces maisons, & qu'elles ce
 étoient commodés à tout commer- ce
 ce. L'on sçaura que le peuple ne ce
 paroïssoit dans la ville que pour y ce
 passer avec precipitation ; nul entre- ce
 tien, nulle familiarité ; que tout y ce
 étoit farouche & comme allarmé ce
 par le bruit des chars qu'il falloit ce
 éviter, & qui s'abandonnoient au ce
 milieu des rües, comme on fait ce
 dans une lice pour remporter le ce
 prix de la course. L'on apprendra ce
 sans étonnement qu'en pleine paix ce
 & dans une tranquillité publique, ce
 des Citoyens entroient dans les ce
 temples, alloient voir des femmes, ce

ou visitoient leurs amis avec des
armes offensives , & qu'il n'y avoit
presque personne qui n'eût à son
côté , de quoi pouvoir d'un seul
coup en tuer un autre. Ce paralle-
le fait assez connoître que M. de la
Bruyere a eu raison de pretendre
qu'il n'y a point d'usages qui soient
de tous les siècles. Venons mainte-
nant à l'endroit où il assure que
nous nous reconnoîtrons dans les
vices d'Athenes. Ce peuple quoique
simple en apparence , & innocent
dans ses usages extérieurs , avoit
pourtant ses vices : Telle est donc
la pensée de l'Auteur des Caractè-
res ; les usages d'Athenes sont diffé-
rens des nôtres ; mais nos vices sont
semblables à ceux qui dominoient
leur cœur : la même corruption qui
les a renouvellez dans notre siècle ,
les perpétuera dans les siècles fu-
turs ; les coutumes des hommes ,
c'est-à-dire , leurs usages , ont
changé, & ces coutumes changeront ;
leurs mœurs , c'est-à-dire , leurs
passions , n'ont point changé , &
elles ne changeront point : Prenons-
encore ici les propres termes de

M. de la Bruyere. Les hommes , *Discours*
 dit-il , n'ont point changé selon le *sur Theo-*
 cœur & selon les passions ; ils sont *phrasie p.*
 encore tels qu'ils étoient alors , & *22. lig. 3.*
 qu'ils sont marquez dans Theo-
 phrasie , vains , dissimulez , flatteurs ,
 interessez , effrontez , importuns ,
 defians , medisans , querelleux , su-
 perstitieux. Pour reduire en une
 parole toute cette reflexion qui
 n'est longue que par des citations
 autant belles qu'elles sont necessai-
 res , nous dirons que les coûtures
 des peuples changent avec le tems :
 La diversité des caracteres , des ge-
 nies , des interêts , des administra-
 tions produit ce changement ; mais
 la conduite de tous les hommes ne
 change point ; leur cœur uniforme
 dans la corruption produit cette con-
 formité generale de tous les vices ,
 & fait malheureusement que nôtre
 ressemblance avec une nation dere-
 glée n'est que trop entiere. Y a-t-il
 après cela l'ombre de contradiction
 dans les sentimens de M. de la
 Bruyere ?

Son Antagoniste croit avoir fait
 une feure decouverte , quand il

Pag. 58. 1. 9. res a beaucoup puisé dans les maximes de M. DE LA ROCHEFOUCAULT, & qu'ainsi il ne doit pas se donner le nom d'un Ecrivain original. Deux choses à montrer ; l'une, que si le dessein de ces deux Auteurs est le même , il est néanmoins exécuté d'une maniere tres-differente ; l'autre, que M. de la Bruyere n'affecte point de se nommer original.

En premier lieu, M. de la Rochefoucault se propose de detruire par des maximes generales l'amour propre établi dans le cœur de tous les hommes. Monsieur de la Bruyere porte ses veües plus loin ; Il a recherché dans tous les Etats , dans toutes les Nations , dans chaque homme en particulier, de quoi faire un tableau qui représentât tout le monde. Voilà ce que Theophraste avoit projeté : Son grand âge l'empêcha de consommer une entreprise aussi vaste. Dans vingt huit portraits que nous avons de lui , il n'a peint que certains hommes, il se proposoit de les peindre tous : Souffrez, Monsieur , que je le repete ; Nous

ne pouvons trop estimer ces tableaux naturels des vices d'Athenes & des nôtres , tant il y a de ressemblance entre les hommes d'aujourd'hui & ceux d'autrefois : Par tout il y aura des dissimulez , des flatteurs , des impertinens , des rustiques , de grands parleurs , des coquins , des effrontez , des impudens , des stupides , des brutaux , des superstitieux , des esprits chagrins , des hommes defians , vilains , incommodés , sots , avares , fanfarons , orgueilleux , timides , grossiers , medilans , &c. Ces caracteres que Theophraste nous a laissez , donnent une haute idée de ceux qu'il meditoit : Les Critiques qui lui ont succédé , autant penetrez de l'importance de l'Ouvrage , que jaloux de se rendre utiles à la posterité , ont continué de travailler à la reforme des mœurs : De là vient , Monsieur , qu'on a vû d'habiles Censeurs dans tous les siecles. Disons à la gloire du nôtre , qu'il étoit reservé à l'illustre Monsieur de la Bruyere de conduire ce grand Ouvrage à sa derniere perfection. Quiconque eut

voulu rassembler, dans un même sujet tous ces traits differens, au lieu de représenter des objets naturels, des hommes reconnoissables, auroit produit un monstre, qui eut effrayé le Lecteur sans l'instruire, & qui, s'il l'eut instruit, ne l'eut ni rejoüi ni corrigé. En un mot, Theophraste a fini quelques portraits ; Monsieur de la Rochefoucault a ébauché quelques autres peintures ; mais le tableau est devenu parfait & entier par le pinceau de M. de la Bruyere.

L'autre proposition du Critique demande moins de paroles ; il decide que M. de la Bruyere veut passer pour Ecrivain original ; cela ne paroît en aucun endroit. S'il se defend d'avoir imité la maniere d'écrire de Theophraste, il en donne de bonnes & de modestes raisons que je ne puis dissimuler, dussiez-vous, Monsieur, vous plaindre du nombre de mes

Discours » citations. L'on a crû, dit-il : pou-
sur Theo- » voir se dispenser de suivre le projet
phraсте p. » de ce Philosophe, soit parce qu'il
 24. » est toujours pernicieux de poursuivre
 » le travail d'autrui, sur tout si c'est

d'un Ancien ou d'un Auteur d'une grande réputation ; soit parce que cette unique figure qu'on appelle description ou énumération , employée avec tant de succès dans vingt-huit Chapitres des Caractères , pourroit en avoir un beaucoup moindre , si elle étoit traitée par un génie fort inférieur à celui de Theophraste.

Monsieur de la Bruyere se defend encore d'avoir suivi la route de M. de la Rochefoucault ; mais comment , & en quel termes ? Il avoit que son *Ouvrage qui ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable par des voyes simples & communes , est moins delicat que la production de cet esprit instruit par le commerce du monde , & dont la delicatessé étoit égale à la penetration.* Cette modestie qui devoit lui attirer des éloges , est appelée par son Critique une *faiblesse honteuse.* Il est étonnant , s'écrie-t-il , que les bons Auteurs rougissent de déclarer qu'ils ont lû les meilleurs Ecrivains & qu'ils ont profusé de leurs lectures. Celui dont j'entreprends l'Apologie declare sans

*Discours sur
Theophraste
pag. 26.*

Pag. 39.

L. 6.

peine qu'il a lû les Pensées Morales ; il en admire la beauté , il en publie le mérite ; s'il a profité de la lecture qu'il a faite , ce n'est pas une consequence qu'il ne doive plus être crû l'Auteur de ses Caracteres. Le Critique se fait fort de prouver que *M. de la Bruyere ne les doit pas tous à sa seule invention* , & qu'il a été en bien des rencontres l'Echo de l'Antiquité , & l'imitateur des habiles Modernes. Je ne me suis point apperçû que M. de la Bruyere ait toujours prétendu inventer , & dire des choses qui n'eussent été ni imaginées , ni écrites ; il pense au contraire que *tout est dit* , & que *l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes* : C'est ce que nous verrons au commencement de son Chapitre des *Ouvrages de l'Esprit*. Il consens même à la fin de sa Preface que l'on dise de lui, qu'il n'a pas quelquefois bien remarqué pourvu que l'on remarque mieux. Son Critique est assez plein de lui-même pour l'entreprendre. La confusion tombe déjà sur lui ; car la suite de ses re-

Pag. 10.
de ses Ca-
racteres.

DE M. DE LA BRUYERE. 37
Réflexions n'est pas plus juste que
celles auxquelles je viens de re-
pondre.

LETTRE III.

*Qui contient l'examen de la Preface
que Monsieur de la Bruyere a mise
à la tête de ses Chapitres.*

MONSIEUR,

L'empressement que j'ai de de-
fendre M. de la Bruyere, est tel,
que je vous envoie mes réflexions
à mesure qu'elles m'échappent. En
faveur de cette diligence, faites
grace au stile de mes Lettres. Je
vais examiner dans celle-ci les ob-
servations sur le discours qui est à
la tête des Chapitres. Je m'attendois
à en voir quelques-unes sur la tra-
duction que M. de la Bruyere a faite
des Caractères de Theophraste;
l'on n'a pas jugé à propos de satis-

faire nôtre curiosité ; judicieuse résolution , & prudence d'autant plus grande qu'elle est fondée sur une ignorance extreme ; C'est là peut-être la premiere fois que les ignorans ne se sont point mêlez de parler de ce qu'ils ne sçavoient pas. Je ne dis rien au hazard ou avec passion ; car je fonde ce que j'avance sur le propre aveu du censeur : Il

Pag. 38. s'explique en ces termes ; *Je ne vous*
¶ 1. *dirai rien de la traduction des Caractères de Theophraste ; je la crois bonne sur l'estime qu'en font plusieurs sçavans Grecs du nombre desquels je ne suis point.* Cela demande deux reflexions ; la premiere , si l'Auteur des sentimens critiques estime que le commun suffrage des habiles soit une raison de ne point attaquer un Ouvrage , il n'a pas dû entreprendre M. de la Bruyere : Ecrivain n'a jamais été plus universellement applaudi , ni Ouvrage tant goûté que ses Caractères. La seconde observation est que le Censeur contraint d'avouer son ignorance, cherche à se faire honneur de cet aveu nécessaire ; il croit qu'une fausse

DE M. DE LA BRUYERE 39
modestie lui sauvera la honte de
ne point sçavoir une langue parlée
en Rhetorique & connue à fond de
tous les gens de Lettres. *Comptez ,*
écrit-il à son ami , comptez mon aveu
pour quelque chose ; on n'accuse pas
volentiers son ignorance. Ces paroles *ibid. l. 3.*
cachent , ou plutôt decouvrent un
grand orgueil ; Comme c'est un vice
personnel , je lui dirai en passant ,
que l'amour propre qui nous rend
ingenieux à nous louer nous fait
paroître doublement ridicules aux
yeux des autres. *Venons ,* conclut-
il , *à ce qui est propre au Traducteur.*
Je veux prendre le même parti ;
Venons à ce qui est de l'Ouvrage
du Critique ; ne touchons point aux
defauts de son cœur ; nous aurons
assez de reprendre ceux de son es-
prit.

Monfieur de la Bruyere commen-
ce ainsi le petit discours , ou , com-
me l'on voudra , la Preface qui est
est à la tête des Chapitres , *Je rends*
au Public ce-qu'il m'a prêté ; j'ai
emprunté de lui la matiere de cet Ou-
vrage. Ce commencement ne plaît
pas au Censeur ; Il n'est pas correct ,

Pag. 99.
l. 11.

selon lui, de dire, *un homme m'a prêté cent louis d'or, je les ai empruntez de lui.* L'un, ajoute-t-il, suppose l'autre, ou si l'on employe les deux verbes, l'ordre demande que celui d'emprunter aille devant, par ce que le prêt marque nécessairement l'emprunt. Cela n'est pas toujours vrai; il faut du moins excepter les occasions où un homme genereux previent un ami à qui il veut épargner la honte d'exposer ses besoins, il prête sans qu'on lui ait rien emprunté; alors le prêt ne marque pas l'emprunt. Sans m'arrêter tout-à-fait à cette raison, j'en trouve une meilleure: il y a dans le tour de la Phrase une extrême finesse. Monsieur de la Bruyere veut donner à entendre que les dereglemens de quelques hommes lui ont offert des sujets d'écrire, & que tenté par la veüe de leurs ridicules de faire un Ouvrage, il s'est déterminé, pour le grossir, à en emprunter du Public la matiere. On voit donc par là, que c'est le public qui prête d'abord, & que l'Auteur des Caracteres qui y a vû de quoi les enfler a continué d'emprun-

DE M. DE LA BRUYERE. 41
ter de tous les hommes ensemble la
matiere de son livre. Donc il a dû
écrire, *Je rends au Public ce qu'il
m'a prêté ; j'ai emprunté de lui la ma-
tiere de cet Ouvrage.*

Le Censeur donne tête baissée
dans les jeux de mots ; En voici plu-
sieurs dans une même Phrase , *Je* Pag. 100.
mentirois si je me vantois d'entendre l. 13.
cela, & je ne pourrois m'en vanter
que pour me faire honneur d'être le
seul à entendre une chose obscure à
tous les autres. Il auroit de la peine
à prouver , que ce qu'il n'entend pas
est obscure à tous les autres : l'obs-
curité a été seulement pour lui , &
encore , est-ce une obscurité volon-
taire & malignement affectée. Obs-
tiné à contredire , il a bien falu
qu'il cherchât par tout des defauts ,
& qu'il en supposât où il n'y en
avoit point. Jugez en effet, Mon-
sieur , s'il y a aucune équivoque
dans ce que l'Auteur dit au sujet de
ses Caracteres , *Bien que je les tire* Pag. 5-
souvent de la Cour de France & des l. 15.
hommes de ma nation , on ne peut pas
neanmoins les restreindre à une seule
Cour, ni les renfermer en un seul

pays , sans que mon livre ne perde beaucoup de son étendue & de son utilité , ne s'écarte du plan que je me suis fait d'y peindre les hommes en general , comme des raisons qui entrent dans l'ordre des Chapitres , & dans une certaine suite insensible des reflexions qui les composent. Rien ne peut être mieux expliqué , & la chose se developpe d'elle-même. Toutes les Nations du monde produisent , comme la nôtre , des gens qui s'adonnent aux Ouvrages de l'esprit , & qui se piquent d'un me-

Les mots qui sont ici en lettre italique sont les matieres que M. de la Bruyere a traitées.

rite personnel. Il y a par tout des femmes ; chaque homme a un cœur dont les inclinations sont différentes, sujet quelquefois aux mêmes passions. La société est de tous les climats ; le principal appui de la société est la conversation. On est tenté d'aquerir des biens de fortune : dans tous les Royaumes il y a des Villes ; chacune est distinguée par des ridicules qui lui sont propres : L'ambition peuple les Cours ; & chaque Cour est composé de Grands ; Ces Grands ont un Souverain , ou sont eux-mêmes les Chefs d'une Repu-

DE M. DE LA BRUYERE. 49
blique. Tous ont les foiblesses de
l'Homme , prononcent à leur gré
des jugemens ; inventent des modes ,
ont leurs usages , embrassent une
Religion dont les maximes leur sont
expliquées dans la Chaire ; ou en-
fin se croyant des esprits forts, ils de-
viennent Athées , au moins impies.
Ces Chapitres au nombre de seize
qui composent l'Ouvrage de M. de
la Bruyere regardent tous les états
de la vie , tous les défauts des hom-
mes , & la conduite generale des
peuples. C'est pourquoi il a dit
qu'on ne pouvoit pas restreindre ses
Caracteres à une seule Cour ni les ren-
fermer en un seul pays. Comment
donc le Censeur a-t'il pû trouver cette
Phrase obscure ? Au lieu d'en demeu-
rer là , il ajoûte , qu'elle n'étoit pas Pag. 1001
fort necessaire à l'éclaircissement du l. 18.
livre ; puis qu'elle ne se trouve point
dans les premieres éditions. Foible
raison , mauvaise consequence. Un
Auteur a bien plus de lumieres au
bout de dix années , & après huit
ou neuf éditions de son Ouvrage :
les premieres sont toujours impar-
faites ; elles ne deviennent meilleu-

res qu'avec le tems & à force de consulter les jugemens publics.

Ibid.

Le Censeur pousse encore la réflexion plus avant. *Quand même, conclud-il, la pensée seroit intelligible, il resteroit à rendre l'expression juste. On n'a jamais dit, Ce livre s'écarte du plan que l'Auteur se propose; le reproche doit tomber sur l'Ecrivain, c'est pourquoi l'on dit ordinairement, l'Auteur s'écarte de son plan; C'est lui qu'on accuse des défauts de son Ouvrage & non l'Ouvrage des défauts de son Auteur.* Ce n'est pas pourtant la première fois que l'on impute aux choses ce qui semble ne regarder que les personnes; sur tout en matière des choses de l'esprit, où il y a une telle relation entre l'Auteur & son Ouvrage, que les défauts de l'un sont nécessairement les défauts de l'autre. Il est même plus naturel de s'en prendre à l'Ouvrage, parce que c'est ce qui paroît à nos yeux. Sans chercher tant de raffinement, consultons l'expérience; Ne dit-on pas tous les jours *cet Ouvrage ne promet rien de bon, ou bien, cet Ouvrage a répondu à son titre.*

DE M. DE LA BRUYERE. 45
N'a-t-on pas dit par exemple ; *La critique de M. de la Bruyere est un Ouvrage hardi* ? Quoi qu'on sçache que ce soit le Censeur qui doit être accusé de hardiesse , néanmoins par une maniere de parler que l'usage autorise , le reproche qui devoit tomber directement sur l'Ecrivain s'adresse à ses productions. Ainsi l'on continuera de dire , *cette critique n'est point ingenieuse , elle est injuste , passionnée , maligne* , bien que ce soit son Auteur qui manque d'esprit , & qui pèche par un excez d'injustice , de passion , & de malignité.

Voici , Monsieur , une autre subtilité du Censeur. Monsieur de la Bruyere écrit dans sa Preface (il n'importe à qu'elle occasion , l'on n'en veut qu'aux termes ;) Monsieur de la Bruyere a , dis-je , écrit dans la Preface que nous examinons : *Je pris quelque chose de ces deux avis si opposez , & je gardai un temperament qui les rapprochoit*. Nous entendons ce que cela signifie , & nous voyons que la signification en est reguliere ; Elle ne paroît pas telle au Censeur qui la refuse ainsi ,

*Pag. 101. rapprocher deux extremitex, c'est
l. 8. les rendre encore plus contraires, &
augmenter la difficulté d'un juste
temperament: Comme si par ce ver-
be rapprocher, qui est precedé du
mot temperament, Monsieur de la
Bruyere ne faisoit pas assez attendre
qu'il detruisoit l'opposition des avis
contraires.*

Je ne sçai, Monsieur, si je dois
m'arrêter à la dernière observation
que fait l'Auteur des sentimens cri-
tiques sur cette Preface. A l'enten-
dre, *Monsieur de la Bruyere ne de-
voit pas dire, Ce ne sont point au
reste des maximes que j'aye voulu
écrire, car il est certain, replique le
Censeur, que ce sont des maximes
qu'il établit.* Nous en convenons; ce
sont en effet des maximes, elles ne
renferment rien qui ne soit tres-
propre à la correction des mœurs,
son unique dessein a été de les refor-
mer; ces paroles d'Erasme écrites
en gros caracteres à la tête de son
Ouvrage nous le marquent assez,
*Admonere volumus, non mordere,
prodesse, non ledere, consulere mo-
ribus hominum, non officere; Il est*

donc constant que les Caractères de M. de la Bruyere sont de veritables maximes. Mais disons tout, comme par *maximes*, il entend des veritez qui sont des loix dans la Morale, veritez que l'on doit fonder sur le témoignage des Peres, & appuyer de l'autorité des Conciles, auroit-il eu bonne grace de declarer d'un ton superbe que ce caractère d'infailibilité convenoit à toutes ses reflexions ? Non sans doute. Aussi n'a-t-il pas tenu ce langage ; deux raisons l'en ont empêché ; il nous les explique en peu de mots ; lisons, *Je n'ai ni assez d'autorité, ni assez de* Preface §1
genie pour faire le legislateur, Voilà 9. l. 8.
la premiere & la principale, celle que je viens de toucher : Voici la seconde, *Je sçai même que j'aurois pêché contre l'usage des maximes qui vent qu'à la maniere des Oracles elles soient courtes & concises.* Monsieur de la Bruyere a étendu quelques-uns de ses Caractères, il a resserré les autres. Tous renferment de grans sens, & des instructions solides pour la reforme des mœurs ; Nous pouvons les appeller *maximes*.

nom qu'il n'auroit pas été bienfaisant à l'Auteur de leur donner. Il ne se croyoit pas assez d'esprit pour faire des loix, ni assez de puissance pour les proposer ; il laissoit à des hommes supérieurs , à des genies transcendans la gloire de prononcer des Oracles. Qu'il est peu d'Ecrivains capables d'une telle sincérité ; Mais qu'il est peu de Censeurs assez équitables pour ne point mal interpreter une conduite aussi modeste , je pourrois dire aussi humble , quoique l'humilité ne soit pas une vertu plus connue des Auteurs modernes que des anciens Philosophes. Je ne suis point étonné que cette conduite de M. de la Bruyere soit tournée en ridicule par un homme qui a un depot secret de voir dans son ennemi tout le merite du bon esprit joint à la simplicité d'un cœur modeste.

Contentez-vous , s'il vous plaît, Monsieur , de ces reflexions ; vous jugez bien que je ne puis entreprendre de repondre à celles du Critique sur le Chapitre des Ouvrages de l'Esprit sans m'exposer à être trop long.

LET.

LETTRE IV.

L'Auteur y examine les reflexions critiques sur le premier Chapitre de M. de la Bruyere , qui a pour titre , des Ouvrages de l'Esprit.

MONSIEUR,

Il est necessaire que j'entre d'abord en matiere ; je ne sçai pas mesme quand j'en sortirai, tant il se presente de choses à dire sur les objections qui nous sont faites. Le Censeur pretend que l'Auteur des Caracteres s'est contredit dans ce premier, *Tout est dit , & l'on vient trop tard depuis plus de sept mille* Pag. 105
ans qu'il y a des hommes : Il prouve ainsi la contradiction. *Monsieur de la Bruyere appelle dans son discours academique* M. DE LA FONTAINE *ce*
homme unique dans son genre d'é- ce
cure , toujous original , soit qu'il ce

» invente , soit qu'il traduise , qui a
 » été au-delà de ses modeles ; *Il ajoute*
que M. Boileau passe Juvenal & at-
teint Horace; donc, observe le Criti-
que, ces gens ne sont point venus trop
tard. Je tomberai d'accord de cela ;
 mais la contradiction , supposé qu'il
 y en eût , est détruite sur la fin du
 Caractère ; prenons-le dans son en-
 tier , & ne separons aucun des
 termes qui le composent. *Tout est dit,*
& l'on vient trop tard depuis plus de
sept mille ans qu'il y a des hommes ,
& qui pensent ; sur ce qui concerne les
mœurs le plus beau & le meilleur est
enlevé ; l'on ne fait que glaner après
les anciens & les habiles d'entre les
 modernes. Monsieur de la Fontaine ,
 M. Boileau , & plusieurs autres , sont
 ces habiles modernes après lesquels
 on ne fait que glaner. Ainsi la pre-
 tendue contrariété s'évanouït par
 cette addition.

Le Critique fâché de ce qu'elle
 tend à justifier M. de la Bruyere ,
 veut imputer à orgueil , ce qu'il ne
 peut raisonnablement attribuer au
 défaut de jugement. *Qui doute ,*
reprënd-il , que M. de la Bruyere

DE M. DE LA BRUYERE. *si ne se comparât secrettement aux Anciens, en se mettant au nombre des Modernes habiles ?* Le Censeur a crû pouvoir tirer ce présage, fondé sur l'autorité d'un Ecrivain anonyme, qui avoit entrepris de critiquer l'Auteur des Caractères. Vous avez dû voir l'ébauche de cette Critique dans un livre assez curieux, intitulé, *Mélanges d'Histoire & de Littérature*, où il est dit page 354. Le fin de cette judicieuse contradiction est que M. de la Bruyere a voulu se precautionner contre les reproches qu'on auroit pû lui faire de n'être pas un Auteur tout nouveau. C'est donc pour se faire honneur qu'il introduit contre sa maxime des Modernes habiles, aussi inventifs dans la morale que les Anciens. - J'aurois souhaité que le Censeur qui a tiré de ces mélanges plusieurs observations eût eû le même scrupule que leur Auteur nous marque en ces termes : Si j'avois scû que M. de la Bruyere étoit déjà mort, quand je fis la critique de son livre que je supprime, je ne me serois pas donné la peine d'écrire : Car quel avantage

Imprimé à Roüen en 1699.

Ibid.

„ y a-t-il de s'attaquer à un mort, qui
 „ ne pouvant répondre, ne sçauroit
 „ éclaircir nos doutes, ni résoudre nos
 „ difficultez. Voilà un sentiment d'hon-
 neste homme, qui merite, Monsieur,
 toute vôtre admiration. Puis que l'en-
 nemi de M. de la Bruyere n'a pas eu
 cette delicateffe, il faut que les amis
 d'un Auteur injustement attaqué
 après sa mort, prennent sa deffense,

*Exoriarè aliquis nostris ex ossibus
 ulcor.*

J'espere que les forces ne me man-
 queront pas dans le cours de cette
 Apologie. Continuons :

*On ne sçauroit en écrivant rencon-
 trer le parfait, & , s'il se peut, sur-
 passer les Anciens que par leur imi-
 tation. Cette pensée de M. de la
 Bruyere est fausse au sentiment du*
 Pag. 104. Critique. Si l'on ne fait, dit-il,
 L. 16. qu'imiter les Anciens, on les égale ;
 mais on ne les surpasse pas ; si on les
 surpasse, on fait plus que les imiter.
 Un homme qui raffine de la sorte,
 ne prend pas garde que l'Auteur des

DE M. DE LA BRUYERE. ¶

Caractères ne nous inspire point l'orgueilleux projet de surpasser les Anciens. Nos efforts seconderoient mal notre ambition ; mais il prétend que si les Anciens avoient à être surpassés, ce ne seroit que par l'imitation de leurs Ouvrages. Aussi a-t-il usé de ce correctif, *s'il se peut ; on ne sauroit rencontrer le parfait, & s'il se peut, surpasser les Anciens que par leur imitation.* C'est-à-dire, il faut étudier leur goût, prendre leur stile, suivre leurs manières ; Quiconque voudra les surpasser doit commencer par les imiter : Peut-être qu'à force d'étudier leur goût, on se le rendra propre ; leur stile servira à perfectionner le nôtre ; on augmentera ses lumières par les leurs, on sera dans la voie de les atteindre ; en un mot tant que nous voudrons suivre celles de nos règles qui sont opposées aux règles des Anciens, nous ne parviendrons jamais à les égaler ; au contraire, si nous nous en tenons à leurs règles, si nous parvenons à imiter leurs manières, nous ne serons pas loin de les surpasser. Con-

clüons delà que les Anciens ne peuvent être surpassez que par leur imitation. Faloit-il ce commentaire, & la chose n'étoit-elle pas intelligible ?

Pag. 105. Ce que M. de la Bruyere écrit des Anciens & des Modernes, donne occasion au Censeur de rassembler ce qu'il en a lû dans nos meilleurs Ecrivains. Quoique ce parallele ne vienne pas trop à son sujet, il ne laisse pas de fournir un double avantage; il sert à grossir une Lettre, & à faire lire la critique avec plus de plaisir. Au moins si le Censeur n'est pas juste dans ses decisions, il paroît judicieux dans ses recherches; quelque mal qu'on lui veuille de sa Satire, on est obligé de se reconcilier avec lui, quand on vient à ces beaux traits qu'il a eu soin de ramasser. Il y a peu de ses Lettres qui n'en soient remplies; leur moyen de les rendre curieuses; mais qu'il ne s'en donne pas la gloire, elle appartient à tous ceux dont il rapporte les pensées. On peut lui attribuer le nom donné autrefois à un Insigne Plagiaire, connu maintenant sous

DE M. DE LA BRUYERE. 55
le titre de *Parasite de tous les Livres*.

Ce Parasite de tous les Ouvrages nouveaux maltraite fort un certain Abbé qui a adressé à l'illustre M. de Fontenelle une Lettre sur la question tant agitée des Anciens & des Modernes. Comment désormais parer les coups d'un homme qui a trouvé des défauts dans M. de la Bruyere. On doit être consolé par cette hardiesse ; & rien ne me vangeroit mieux , si j'étois exposé à la censure , que de dire , *elle n'a pas épargné M. de la Bruyere*. Cela ne me consoleroit pas néanmoins ; car il a été critiqué bien mal à propos , je n'aurai pas de peine à le montrer.

Ce digne Auteur fait sous le nom d'*Arsene* le portrait d'un homme idolâtre de soi-même & de ses productions , En voici le dernier trait ; *Il n'y a point d'autre Ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde & si universellement goûté des honnêtes gens , je ne dis pas qu'il veuille approuver , mais qu'il daigne lire ; incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira point*. Oh admi-

rez , je vous prie , la conséquence que tire le Critique ; *C'est-à-dire, que M. de la Bruyere pensoit assez avantageusement de ses Caracteres pour leur donner le nom d'Ouvrage universellement goûté.* Dans ce que je viens de rapporter de M. de la Bruyere , où est il dit un mot de son Livre ? Il parle indifferemment des autres Ouvrages , il ne cite point le sien. Mais il plaît au Censeur de deviner & de croire que l'Auteur parle de ses Caracteres ; C'est pour cela qu'il appelle , *son opinion présomptueuse.* Celle du Critique est bien extravagante ; ce mot m'échappe , Monsieur , Je ne puis retenir mon indignation toutes les fois que je vois un Lecteur obstiné à donner la torture à un Ecrivain , & à lui attribuer malicieusement des pensées qu'il n'a point eues.

Pag. 109.
l. 18.

Supposons néanmoins pour un moment , que M. de la Bruyere ait voulu parler de son Ouvrage : Il lui étoit si peu permis d'ignorer sa réputation , qu'il a été obligé de s'en aider dans son discours academique , où il a dit ; *Un Ouvrage qui a eu*

quelque succès par sa singularité a été toute la médiation que j'ai employée. Non seulement le Critique a approuvé ce trait , bien plus , il a loué dans sa première Lettre , le secret pressentiment que M. de la Bruyere avoit de la réussite de ses Caractères , il l'a nommé *juste* , & ici il appelle *son opinion presomptueuse* ! accordez cela , ou plutôt convenez , Monsieur , que la contradiction est grossière.

Le Nouvelliste se couche le soir sur une nouvelle qui se corrompt la nuit & qu'il est obligé d'abandonner le matin à son réveil. On ne reprend en cet endroit que l'expression. Ce verbe corrompre , ne s'entend pas bien , dit-on ; Il falloit écrire , le *Nouveliste se couche sur une nouvelle que la nuit altère , dissipe ou détruit.* S'il étoit vrai qu'on n'eût pas compris la signification du verbe *corrompre* , le Censeur qui se contente ordinairement de marquer les obscuritez sans les éclaircir , ne se seroit pas donné la peine de chercher trois autres verbes qui expriment imparfaitement la pensée de l'Auteur.

Ibid. l. 24.

Car l'*alteration*, la *dissipation*, la *destruction* des parties ne sont que les commencemens de la corruption; & M. de la Bruyere a autant dit par un mot que son reformateur par trois.

Miracle. Le Critique suspend son humeur chagrine; Il approuve l'éloge que M. de la Bruyere fait
 Pag. 28. de quelques femmes d'esprit; En verité je ne m'y attendois pas. Ne perdons point trop de temps à le louer de sa complaisance, elle lui échape aussi-tôt, & il reprend déjà sa mauvaise humeur, son stile aigre & ses manieres dures. Le voilà dans son centre.

Monsieur de la Bruyere fait ainsi le parallele de TERENCE & de MOLIERE. *Il n'a manqué à Terence que d'être moins froid; quelle pureté, quelle exactitude, quels Caractères! Il n'a manqué à Moliere que d'éviter le jargon & le barbarisme & d'écrire purement, &c.* Venons maintenant à l'observation du Critique. Si Terence avoit de la froideur hors de saison, c'étoit une négligence dans son stile, donc il ne
 Pag. 110.
 l. 18.

DE M. DE LA BRUYERE. 59
faut plus louer son exactitude, ni
s'écrier avec admiration, Quels Ca-
racteres ! Je répons qu'un Auteur
peut être froid, sans cesser d'être
pur, exact, poli : La froideur qui est
dans ses pensées n'ôte rien à l'exac-
titude de son stile, de même que la
pureté de son stile, & la richesse de
ses expressions ne dissipent pas tou-
jours la langueur d'une imagination
peu vive.

Une seconde reponse tend égale-
ment à justifier MOLIERE & TERENCE ; Cette froideur & ce jargon que
M. de la Bruyere blâme dans ces
deux Comiques ne tombent pas sur
les endroits qu'il loue, & la beauté
de ces endroits qu'il admire, n'est
aucunement altérée par ces défauts :
Tout n'est pas égal chez eux, non
plus que chez les meilleurs Ecri-
vains ; mais à rassembler ce qu'il y
a de bon dans ces deux Auteurs, on
feroit un Ouvrage excellent.

Le Critique s'y prend d'une plai-
sante maniere pour deffendre Mo-
liere du reproche qu'on lui fait ici
de son jargon & de son barbarisme.
J'ai raison d'appeller cette sorte

Pag. 110. d'Apologie , plaisante ; elle roule
l. 26. sur une fade ironie ; Jugez-en , Mon-
sieur par ces termes. *L'Academie a
grand tort de nous proposer le bar-
bare Moliere comme le modele des
beaux parleurs.* Il n'est point ques-
tion de faire le mauvais railleur.
Nous sçavons que Moliere parle
mieux qu'un autre dans les endroits
où il parle bien ; & ce sont ces en-
droits que l'Academie cite dans son
beau Dictionnaire. Nous nous apper-
cevons aussi d'un autre côté qu'il
s'est negligé dans plusieurs occa-
sions ; or ce sont ces occasions où
il n'est pas à suivre , & où l'on a
droit de l'accuser de jargon & de
barbarisme. En effet , Moliere pen-
soit trop pour se donner le tems de
châtier son stile ; au lieu que Terence
donnoit trop de tems à la compo-
sition , pour laisser à son esprit toute
la vivacité naturelle. C'est après
avoir fait ce parallele de l'un & de
l'autre que M. de la Bruyere assure
qu'on feroit un bon Comique d'un
homme qui auroit le genie de Mo-
liere & l'expression de Terence.
Quel est l'Ecrivain parfait ? Quel est

DE M. DE LA BRUYERE. 69
l'Auteur infallible ? Je balancerois
à donner ce nom à M. de la Bruyere
que je defens. Comme je ne le pro-
poserois pas pour modele , dans les
endroits où il pêche ; de même
dans ceux où Moliere a été confus ,
impoli , barbare , l'Academie ne
nous oblige pas d'imiter son jar-
gon.

*Ce pretendu jargon de MOLIERE ,
ajoute le Censeur , étoit un secret
recherché pour mieux peindre la na-
ture. Un paysan , un valet ne* Pag. 114
doivent pas parler aussi exactement l. 7.
*qu'un homme qui postule une place à
l'Academie ; mais un homme qui
postule une place à l'Academie devoit
faire ces sortes de differences. Il est en
train de bouffonner. Je pourrois le
mortifier par des railleries piquan-
tes ; Elles sont inutiles à qui peut
payer de bonnes raisons. Monsieur
de la Bruyere lui paroît donc bien
ignorant , car il ne le juge pas capa-
ble de distinguer les façons de parler
nécessaires à mettre dans la bouche
d'un valet & d'un paysan. Il les dis-
tinguoit tellement qu'il semble éle-
ver Moliere au dessus de Terence.*

A P O L O G I E

Quel feu , s'écrie-t'il , quelle naïveté , quelle source de la bonne plaisanterie , quelle imitation des mœurs , quelles images ; Et quel fleau du ridicule ! Ces traits expriment en effet que Terence n'avoit au dessus de Moliere qu'une expression plus delicate, mais que Moliere l'emportoit sur Terence par l'étendue de sa belle imagination. L'un étoit plus pur & plus exact dans son stile ; l'autre plus vif dans ses pensées ; celui-là préparoit mieux les couleurs , celui-ci disposoit plus naturellement les portraits ; l'on auroit fait un homme achevé de tous les deux.

*Le H. * * G. * * est immédiatement au dessous du rien. Quelle est sur*
ibid. l. 21. *cela la reflexion du Critique ? Expression tres-obscur : le rien borne mes pensées ; je ne conçois plus au delà de ce qui n'est pas. Si cela est , répondrai-je au Censeur ; l'expression n'est point obscure ; Et vous la comprenez mieux qu'un autre , vous qui ne concevez point au delà du néant. Car vous comprenez justement , que le H. * * G. * * qu'on dit être immédiatement au dessous*

DE M. DE LA BRUYERE. 63
du rien, *est moins que rien*. Or vous
ne sçauriez disconvenir que cette
maniere de parler ne soit en usage
& même tres-intelligible. Vous l'a-
vez lu dans M. de la Bruyere qui dit
en son Chapitre du *merite personnel*,
page 52, *de bien des gens il n'y a que*
le nom qui vaille quelque chose :
quand vous les voyez de fort près,
c'est moins que rien ; de loin ils im-
posent. Vous avez bien entendu
cette Phrase, puis que vous ne vous
êtes pas plaint de son obscurité ;
convenez de bonne foi que la pre-
miere est aussi facile à entendre.

D'où vient que l'on rit si librement
au Theatre, & que l'on a honte d'y
pleurer ? Est-il moins dans la nature
de s'attendrir sur le pitoyable que
d'éclater sur le ridicule ? On trouve
deux defauts dans ces quatre lignes ;
le premier est ainsi marqué ; *Ce ter-*
me vague & indéfini, la nature, ex-
prime en general tous les êtres, ce qui
n'est pas l'intention de l'Auteur, son
dessein est de dire, est-il moins na-
turel ? Le Censeur raisonne mal.
Quand on veut louer un Ouvrage
où le naturel éclate, ne dit-on pas

Pag. 112

l. 6.

la nature brille dans cette description ? Les Pièces de Racine sont prises dans la nature, repete plus bas M. de la Bruyere ; son Critique n'a point touché à cet endroit ; lui même s'est servi dans la Lettre à laquelle je répons, de ce terme qu'il condamne , je cite l'endroit , (c'est à la page 113. lig. 22.) & j'en rapporte la preuve. CORNEILLE a-t'il peché contre la nature en outrant les portraits de ses Heros. A t'on bonne grace de reprendre les defauts dans lesquels on tombe , ou de tomber dans les defauts qu'on a repris ? La consolation du Critique doit être de n'avoir fait qu'une faute ; s'il a repris d'abord mal à propos , il a ensuite parlé juste ; ainsi c'est une espece de retractation, dont je lui sçai bon gré.

Il n'approuve pas cette maniere de parler , éclater sur le ridicule : Ce mot offre , dit-il , une mauvaise idée ; on n'appelle point ainsi les bonnes choses qui font rire. Il est vrai que par ironie le nom de ridicule est donné aux choses qui bien loin de faire rire excitent la pitié ; mais cela n'empêche pas que ce subc.

DE M. DE LA BRUYERE. &
tantif ne retienne ici sa propre signi-
fication, & qu'il ne serve toujours
à exprimer le sujet des Comedies.
Nôtre Critique dira donc que *s'at-
tendre sur le pitoyable* est une mau-
vaise Phrase; parce que l'usage
applique cette épithete aux Ouvra-
ges qui ne valent rien. Si par ce
mot *pitoyable* il a entendu le *Tragi-
que*, la même raison le portoit à
entendre le *Comique* sous le terme de
ridicule.

Dans le p'arallele que M. de la
Bruyere fait de RACINE & de COR-
NEILLE, il dit au sujet du dernier,
*dans quelques-unes de ses meilleures
Pieces il y a des fautes inexcusables
contre les mœurs*. Le Censeur dont
vous devez connoître le genie
pointilleux ne trouve pas cela bien
entendu. *Pretend-on, demande-t'il,
que M. de Corneille ait pêché contre* Pag. 174
les bonnes mœurs en insinuant des l. 12.
*maximes contraires à la Morale ou
contre la nature en outrant les por-
traits de ses Heros?* A mon tour je
lui demande, s'il a pû douter un mo-
ment de la pensée de l'Auteur qui
ne s'est que trop expliqué par cette

diversité de traits , CORNEILLE *non*
assujettit à ses idées ; RACINE se con-
forme aux nôtres ; Celui-là peint les
hommes tels qu'ils devroient être ;
celui-ci les peint tels qu'ils sont. Le
 Critique seroit d'une étrangement
 mauvaise foi , s'il continuoit d'asu-
 rer qu'il ne l'a pas conçu de la sorte.
 Mais ne le blâmons plus ; la verité
 commence tellement à le presser
 qu'il est obligé de nous faire cet
Ibid. l. 23. *aveu , J'aime mieux croire que M. de*
la Bruyere ait voulu reprendre ce
dernier défaut , & reprocher à Cor-
neille qu'il étoit peu naturel dans ses
portraits. Puis qu'il trouvoit d'a-
 bord cet éclaircissement , pourquoi
 feindre une équivoque injurieuse à
 M. de Corneille , Auteur aussi pur
 dans ses maximes, que noble & élevé
 dans ses sentimens.

Nôtre Critique se promene dans
 les citations ; trois pages en sont
 remplies ; il semble même vouloir
 donner quartier à M. de la Bruyere,
 car au commencement de la 117.
 page il declare qu'il *vent prendre son*
parti contre M. BOILEAU. Vous sça-
 vez , Monsieur , que le beau paral-

DE M. DE LA BRUYÈRE. *Ep.*
 lele de Corneille & de Racine est
 terminé par ces traits, CORNEILLE
est plus moral, RACINE plus naturel;
il semble que l'un imite SOPHOCLE &
que l'autre doit plus à EURIPIDE. Mon-
 sieur Boileau soutient au contraire
 dans le parallele qu'il a fait de ces
 deux excellens Tragiques que *ni l'un*
ni l'autre ne doit être mis en parallele
avec Euripide & avec Sophocle,
 puis que leurs Ouvrages n'ont point
 encore le sceau qu'ont les Ouvrages
 d'Euripide & de Sophocle, il en-
 tend, l'approbation de plusieurs sie-
 cles. Le Censeur qui a resolu de fai-
 re la guerre à tout le Parnasse, la
 declare ainsi à M. Boileau. *Celui-ci* Pag. 117}
qui dans sa Preface s'avoüe tres- l. 10.
digne de critique, ne s'indignera pas
contre la mienne en cette occasion;
il se trompe, (remarquez en pas-
sant la hardiesse de la decision)
il se trompe quand il pretend que
Racine ne doit pas être mis en pa-
rallele avec Sophocle, Puis que dans
l'Epître qu'il adresse à cet illustre
Moderne; il lui dit :

Toi donc qui t'élevant sur la Scenē
 Tragique
 Suis les pas de Sophocle , &c. . . .

*De part ou d'autre , conclut le
 Censeur , il y a de la contradiction.
 Où est-elle ? Qu'il la montre ? Il y
 en auroit une , si M. Boileau avoit
 écrit ,*

Toi donc qui t'élevant sur la Scenē
 Tragique
 Es l'égal de Sophocle , &c. . . .

Cār il y a une grande difference
 entre suivre les pas d'un homme
 & l'atteindre , entre l'imiter & lui
 être semblable. Si l'on veut prendre
 la chose autrement, nous ajouterons,
 quand M. de Boileau avance que
 Corneille & Racine ne doivent pas
 être mis en parallele avec Euripide
 & avec Sophocle , ce n'est point par
 un esprit critique ; il declare
 aussi-tôt , qu'il est persuadé que leurs
 écrits passeront aux siècles suivans.
 Au reste le Censeur ne s'adresse pas
 mal , lors qu'il attaque M. Boileau ;

DE M. DE LA BRUYERE. 69
Il est dispensé de prendre des mesures pour le critiquer : Ce genie sublime a cela de commun avec plusieurs habiles gens , qu'il a été exposé à tous les traits de l'envie & de la Satire. Bien loin de les repousser , il employe le reste de cette Epître à remercier les petits Auteurs qui l'attaquent ; il leur dit entre autres choses ,

Moi-même dont la gloire ici moins
répandue ,
Des pâles envieux ne blesse point
la veüe ;
Mais qu'une humeur trop libre ;
un esprit peu soumis
De bonne heure a pourvû d'utiles
ennemis :
Je dois plus à leur haine, il faut que
je l'avoüe ,
Qu'au foible & vain talent dont la
France me loüe,

Quand le Censeur voudra se joindre à la troupe des ennemis de M. Boileau , il devra commencer par s'appliquer les six Vers que je viens de citer. En effet, Monsieur, de tels

Censeurs contribuent, sans le vouloir, & sans y penser, à la gloire des Ecrivains contre lesquels ils se liguent. Continuons notre premier sujet.

Ce que M. de la Bruyere dit du Sublime n'est pas au goût de son ennemi; il faut s'en consoler. Que pourroit-on faire à son gré? Et ne seroit-ce pas un malheur de plaire à un homme, à qui les bonnes choses ne plaisent point? Ayons pourtant la complaisance de lui expliquer ce qu'il n'est pas excusable de ne point entendre; car je ne sçai rien de plus clair que cette pensée, *l'éloquence est au sublime ce que le tout est à sa partie*. A moins que d'ignorer ce que c'est qu'une partie, ce que c'est qu'un tout, on ne peut pas traiter ce caractère d'obscur, & il ne pourroit être plus clair, quand même M. de la Bruyere auroit dit, *le Sublime est attaché à l'éloquence comme les parties à leur tout, ou, de même que le tout n'est composé que de parties, le Sublime n'est composé que par l'éloquence*. Le Censeur est tellement infatué que

ce n'est pas là le sens de cette Phrase , qu'il jureroit volontiers que

l'Auteur ne s'entend pas lui-même ; Pag. 118

s'il s'entendoit, ajoute-t'il, il ne deman- l. 14.

deroit pas ce que c'est que le Sublime?

Est-il possible , Monsieur , que le Critique n'ait pas compris le sens de ce caractère où M. de la Bruyere s'interroge ainsi lui-même , *Qu'est-ce que le Sublime ? il ne paroît pas qu'on l'ait défini ; Est-ce une figure ? Tout genre d'écrire reçoit-il le Sublime ?* Cela ne meritoit pas qu'on fit un procez à M. de la Bruyere , car il répond aussitôt à son interrogation ; il applanit les doutes qu'il forme ; Il montre adroitement le Sublime sans le définir ; ou plutôt en le montrant il le définit. Là , où il demande si le Sublime naît des figures , il en fait une tres-delicat ; Il répand avec une espece de profusion le Sublime dans le caractère où il s'empresse de sçavoir si tout genre d'écrire le reçoit : En un mot il est véritablement Sublime dans cette occasion où il feint d'ignorer la nature du Sublime. Ce seroit donc faire injure à M. de la Bruyere de douter

qu'il scût en quoi le Sublime consistoit : Pour être persuadé qu'il en étoit fort instruit, remontons à la page 25, où il parle de la sorte, *il est peut-être moins difficile aux rares genies de rencontrer le grand & le Sublime, que d'éviter toutes sortes de fautes.* Revenons à l'endroit que nous examinons ; l'Auteur y fait bien connoître qu'il avoit une juste idée du Sublime ; il dit à la fin de cette page 44, *Pour le Sublime, il n'y a même entre les grands genies que les plus élevez qui en soient capables.*

Pag. 120.
 10.

Le Censeur croit nous proposer un fort argument, quand à l'occasion de cette dernière pensée ; il nous fait l'objection que voici. *Monsieur de la Bruyere avoue qu'une églogue, une lettre familiere, une conversation sont susceptibles du Sublime ; Or combien de personnes qui sans être de ces premiers genies savent écrire une lettre familiere, & briller dans l'entretien ?* Trois réponses au lieu d'une vont satisfaire à cette objection que l'on croyoit sans réplique.

La première, quand M. de la Bruyere

Bruyere pretend qu'il n'y a entre les grands genies que les plus élevez, capables du sublime, cela ne regarde point ceux qui atteignent le sublime du stile épistolaire ou familier, car il ne le dit pas dans le même endroit; il en fait un caractère particulier qui n'a aucun rapport à l'autre, il y a même une distance de quarante lignes entre les deux.

La seconde, ces personnes qui sçavent écrire une lettre familiere, briller dans l'entretien, polir une églogue, sont en ce genre des esprits sublimes. Personne ne s'avisa de leur en contester le titre.

La dernière raison, est qu'il faut prendre garde à quel sujet M. de la Bruyere établit cette decision. Il parcourt les principales figures de la Rhetorique, l'Anthitese, la Metaphore, l'Hiperbole; il definit ensuite le sublime. Je pourrois montrer par cet endroit, que l'Auteur des Caracteres autant instruit de la langue Grecque que son Censeur y est ignorant, ne devoit pas être renvoyé à la Traduction de Longin, & qu'il a puisé dans la source les idées

justes qu'il nous donne du sublime ; Vous ne me pardonneriez pas de refuser à ma Lettre l'ornement que lui donnera cette belle citation : *Le Sublime peint la verité en un sujet noble ; il la peint toute entiere dans sa cause , & dans son effet ; il est l'expression ou l'image la plus digne de cette verité ;* C'est là , comme vous voyez , Longin tout pur ; il étoit impossible que M. de la Bruyere , homme d'une curieuse érudition , ne se fût rendu cet Auteur aussi familier que Theophraste ; c'est pourquoi on cherche à lui faire insulte quand on dit avec confiance qu'il ne sçavoit pas en quoi consistoit le Sublime. Après l'avoir ainsi défini il parle des esprits mediocres qui usent de synonymes , des jeunes gens qui sont ébloüis de l'éclat de l'Anthitese , des esprits justes qui aiment la metaphore , des esprits vifs pleins de feu qui ne peuvent s'assouvir de l'Hyperbole , & il conclud ce détail par cette proposition : *Pour le Sublime il n'y a même entre les grands genies que les plus élevez qui en soient capables.*

Que veut-il dire par là ? Il est très-facile de le comprendre. Si un riche sujet tombe entre les mains des grans genies , tous ne le traiteront pas avec sublimité ; il n'y aura que les plus élevez d'entre ces genies qui rencontreront le Sublime. Les autres s'écarteront de la vraie éloquence par l'envie de briller ; ils voudront introduire dans ces discours un grand nombre de figures qu'ils croiront belles , qui le seront en effet , en elles-mêmes ; mais qui trop entassées les unes sur les autres détruiront le Sublime au lieu de le produire ; ils craindront de dire simplement ce qui ne demande que de la simplicité , ils affecteront les pensées brillantes , & les Phrases pompeuses ; or l'éloquence , qui est rarement où on se fait fort de la placer , ne sera bien pratiquée que par ces genies élevez , habiles à connoître tous les faux ornemens , & à les négliger. Ainsi , comme l'éloquence est au Sublime ce que le tout est à sa partie , ceux qui auront le secret de cette éloquence noble & simple , vive & modérée , naturelle & regu-

liere tout ensemble , ceux-là seuls trouveront le Sublime. Donc il n'y a entre les grands esprits que les plus élevez capables de trouver ce Sublime. La conclusion est juste ; elle prouve la verité du principe établi.

Un des beaux Caracteres du Chapitre que nous examinons , est celui où l'Auteur peint les compilateurs de profession , ces gens descendus en ligne directe , aussi-bien que le Critique , de cet ancien Plagiaire surnommé *le Parasite de tous les Livres*. Ces Esprits, dit M. de la Bruyere, *ne semblent faits que pour être le recueil, le registre, ou le magasin de toutes les productions des autres genies, . . . Ils ne pensent point, ils disent ce que les autres ont pensé. . . . Ils n'ont rien d'original & qui soit à eux. . . . Ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer. . . . On est tout à la fois étonné de leur lecture, & ennuyé de leur entretien ou de leurs Ouvrages. Ce sont ceux que les Grands & le vulgaire confondent avec les sçavans, & que les sages renvoyent au Pe-*

DE M. DE LA BRUYERE. 77
pedantisme. Vous ne vous imaginerez
pas, Monsieur, quel tour le Cen-
seur donne à ce Caractere. Il faut
vous en faire part. *Dès que les* Pag. 122.
Grands & le vulgaire donnent à un l. 6.
homme le nom de Sçavant, les Sa-
ges, à moins que ce ne soient des
Sages entêtés, bizarres, gens de
mauvaise humeur, ne doivent pas le
renvoyer au *Pedantisme*. . . . Rien
ne prouve mieux l'excellence d'un
Ouvrage & le merite de celui qui l'a
fait, que ces applaudissemens reci-
proques des Grands & du vulgaire.
Le Censeur prend mal la chose.
Monsieur de la Bruyere ne compte
point au nombre des Grands dont
il parle, ceux qui sont recomman-
dables par leur sçavoir: Il est aussi
trop judicieux, pour confondre dans
le vulgaire, les hommes de Lettres
qui ont du goût & du discernement.
Il sçavoit mieux que personne qu'il
y a eu de tout tems à la Cour des
Personnages également doctes & polis.
Il cite pag. 444. les Noms DESTRE'ES,
DE HARLAY, BOSSUET, SEGUIER,
MONTAUSIER, VUARDES, CHE-
VREUSE, NOVION, LA MOIGNON,

& les Grands Noms DE CHARTRES, DE CONDE', DE CONTI, DE BOURBON, DU MAINE, DE VENDÔME, *comme des Princes qui ont sçû joindre aux plus belles & aux plus hautes connoissances & l'atticisme des Grecs & l'Urbanité des Romains.* Monsieur de la Bruyere sçavoit d'une autre part, & en cela on ne

ibid. p. 444. l'a point contredit, que *comme l'ignorance est un état paisible & qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule, & qu'elle forme à la Cour & à la Ville un nombreux parti qui l'emporte sur celui des Sçavans.* Or ce sont les Grands de ce caractère qui confondent les Compilateurs avec les gens doctes, & que *les Sages*, tels que sont tous les hommes Illustres qu'il vient de nommer, renvoyent au Pedantisme.

Je ne dois pas oublier ce que le Critique ajoute au même endroit ; *Avec l'approbation des deux (il entend les Grands & le vulgaire) je me consolerais de ne point avoir le suffrage de ces Sages pretendus, plus dignes d'être renvoyez au Pedantisme qu'en droit d'y envoyer les autres.*

Il se flatte , s'il compte sur les applaudissemens des gens de bon goût qui sont à la ville & à la Cour. Il peut avoir reçu quelques loüanges ; foible sujet de vanité quand elles partent ou d'un mauvais discernement , ou d'une lâche envie contre un bon Ecrivain censuré.

Monsieur de la Bruyere ne pouvoit pas mieux répondre à ceux qui lui reprochoient d'être l'Echo d'HORACE & de DESPREAUX que de dire sans vouloir contester , *Je le crois sur vôtre parole , mais je l'ai dit comme mien.* Le Censeur qui seroit au desespoir de laisser à son ennemi l'honneur d'aucune de ses pensées , interprete mal ce dernier caractère ; vous allez voir , Monsieur , si moi-même je donne une mauvaise interpretation à la sienne. *Ce je le crois* p.123.l.26. *sur vôtre parole a un sens fort équivoque. L'Auteur semble vouloir insinuer qu'il n'a jamais lû HORACE ni DESPREAUX , & que s'il pense comme eux , c'est un effet de la belle disposition de son esprit , & une obligation qu'il a à la nature d'avoir assemblé en lui toutes les lumieres de*

ces deux grands Hommes. Je vous laisse, Monsieur, à juger si cette induction peut être raisonnablement tirée. Monsieur de la Bruyere ne demande pas une grace singuliere, il se contente de celle que la derniere posterité sera encore en droit d'obtenir. Elle pourra penser des choses nouvelles après nous, n'en pouvons-nous pas penser avant elle & après les Anciens? Ce caractere merite d'être rapporté. HORACE ou DESPREAUX *l'a dit avant vous*, je le crois sur votre parole, mais je l'ai dit comme mien: ne puis-je pas penser après eux une chose vraie & que d'autres encore penseront après moi? Monsieur de la Bruyere, bien loin d'affecter un ton orgueilleux, se confond avec tous les esprits; il les croit capables de sentir la verité & de la trouver; il prie ses Lecteurs d'avoir cette même opinion de lui, qui a travaillé à ne leur apprendre que des choses vraies.

Le Critique repete à la fin de sa Lettre ce qu'il a soutenu dans sa premiere, que M. de la Bruyere *went* se donner pour Original, & que le

DE M. DE LA BRUYERE. Si
titre lui en sera contesté ; Il se diroit
copiste , que le Censeur resolu de
lui être toujours contraire l'appelle-
roit un mauvais copiste. Cet exa-
men regarde les Lettres suivantes,
Je vous dirai seulement par avance
qu'on ne rapporte aucune preuve
que M. de la Bruyere se soit appro-
prié des pensées d'Horace ou de
Despreaux. Adieu Monsieur. Je
voudrois bien que ma Lettre eût été
moins longue , il n'a pas dépendu
de moi de l'accourcir ; il auroit fallu
diviser un Chapitre ; l'ordre de la
dissertation ne donne pas toujours
cette liberté : Excusez celle que je
prends de me dire votre Serviteur &
votre Ami.

L E T T R E V.

*Elle contient l'examen du Chapitre
que M. de la Bruyere a intitulé
du merite Personnel.*

M O N S I E U R ,

Vous me faites l'honneur de m'assurer que mes reflexions ne vous déplaisent pas , cela m'engage à vous les envoyer exactement. Souffrez , que pour marquer une plus prompte envie de vous satisfaire, j'entre tout d'un coup dans l'examen du second Chapitre de M. de la Bruyere , intitulé *du merite Personnel.*

Les deux premieres observations du Critique ne sont pas tout-à-fait déraisonnables ; la troisième est badine. Elle roule sur ce que l'Auteur des Caracteres a employé page 52 ce tour peu élégant, *Je me hazarde*

DE M. DE LA BRUYERE. 83
de dire que, &c.... Et je suis induit à ce sentiment. Le Censeur qui veut le tourner en ridicule, affecte de se servir des mêmes termes & de prendre le même tour ; il parle donc ainsi , *Je me hazarde de dire moi qu'estre induit à un sentiment, n'est pas une Phrase élégante.* Pag. 142.
Ce n'est pas tout ; mais il continuë , l. 15.
j'ose avancer qu'induire cesse d'être un mot François hors du cas de la tentation dans laquelle nous conjurons le dieu victorieux du tentateur de ne nous pas induire. Quelle fade pointe ! vous en trouverez bien d'autres dans les Lettres de ce prétendu bel Esprit ; Il ne fait pourtant aucune grace à certains petits mots qui sont échapez à M. de la Bruyere naturellement , & sans dessein de briller.

Il y a plus d'outils que d'ouvriers , La Br. p. 45.
& de ces derniers plus de mauvais que d'excellens. Que pensez-vous de celui qui veut scier avec un rabot , & qui prend sa scie pour rabotter ? Le Censeur tranche & prononce souverainement , *cela est pueril & n'a aucun sel.* Ne diroit-on pas , ajoutez-

Pag. 145.
l. 1.

t'il , que ce soit là une chose fréquente ? Comme elle n'est jamais arrivée & qu'il n'est pas raisonnable de croire qu'elle arrive jamais , il est à propos de se servir du tems imparfait , Quo penseriez-vous de celui qui voudroit scier avec un rabot , & qui prendroit sa scie pour rabotter ? Le Critique raisonneroit juste , si M. de la Bruyere ne sortoit point de la signification propre des termes qui composent sa comparaison ; mais parce que cette comparaison forme une maxime importante , il faut quitter le propre pour passer au sens figuré ; alors on ne trouvera rien de bas & de pueril dans cette allegorie ; elle est simple en apparence , au vrai très-fine pour marquer l'erreur où tombent tous les jours ceux qui ne savent point distinguer leurs talens , ou qui , lors même qu'ils les connoissent , ne s'attachent pas à en faire un bon usage.

La Br. p. 58. Il coûte à un homme de merite de faire assiduëment sa Cour , mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourroit croire : il n'est point tel sans une grande modestie , qui l'é-

DE M. DE LA BRUYERE. *Et*
loigne de penser qu'il fasse le moindre
plaisir aux Princes, s'il se trouve sur
leur passage, &c. . . . Le Censeur
dit, cette pensée est terriblement obs- Pag. 143.
cure, si elle n'a pas paru telle à tous l. 18.
les Lecteurs, je loue le bonheur de
ceux qui ont l'esprit pénétrant, &
qui à la faveur de leur pénétration
ont l'art de deviner ce que des mots
mal arrangez veulent dire. Soit l'effet
de ma pénétration, je n'en ai pour-
tant pas plus qu'un autre ; soit
plûtôt le juste arrangement des mots,
je suis de ceux dont le Critique ad-
mire le bonheur. Mais cet avantage
ne m'est pas particulier, il est com-
mun à tous les gens qui lisent sans
malignité, & qui veulent juger sans
prévention. Pour peu que le com-
mencement de cette Phrase eût été
obscur, la suite en donnoit l'intel-
ligence. Car après que M. de la
Bruyere a établi le caractère de cet
homme de merite, qui ne seroit
point tel s'il n'avoit de la modestie,
& qui par un sentiment modeste est
éloigné de croire qu'il fasse le moin-
dre plaisir aux Princes, en se pos-
tant sans cesse devant leurs yeux,

il ajoute , que ce digne Courtisan *est plus proche de se persuader qu'il les importune* , en cela peu semblable à ces hommes empressez qui s'imaginent qu'on doit leur tenir compte de leurs importunités ; & il a besoin , continue l'Auteur des Caractères , *de toutes les raisons tirées de l'usage & de son devoir pour se résoudre à se montrer*. Il ne falloit pas être devin pour pénétrer cela ; il ne falloit que vouloir entendre ce qu'on lisoit.

Page 144. La reflexion suivante roule sur une bagatelle ; je ne daigne pas m'amuser à refuter de telles observations. Un homme qui s'attache à reprendre des syllabes , persuade aisément , que s'il trouvoit des défauts essentiels , il ne rempliroit pas des pages entières , de semblables inutilitez.

Page 59. M. de la Bruyere compare l'homme de cœur à un ouvrier , & il dit , *si j'osois faire une comparaison entre deux conditions tout-à-fait inégales* , je dirois qu'un homme de cœur pense à remplir ses devoirs , à peu près comme le couvreur songe à

DE M. DE LA BRUYERE. 87
trouverir; ni l'un ni l'autre ne cher-
chent à exposer leur vie, ni ne sont
detournez par le peril; la mort pour
eux est un inconvenient dans le mè-
tier, & jamais un obstacle..... Ils
ne sont tous deux appliquez qu'à
bien faire, pendant que le fanfaron
travaille à ce que l'on dise de lui qu'il
a bien fait. Le Censeur convient du
merite de cette comparaison, il la
trouve développée adroitement; élo-
ge qu'il fait moins pour rendre jus-
tice à M. de la Bruyere, que pour
avoir occasion de nous apprendre
qu'il a lû les *pensées ingenieuses*, &
qu'il est du sentiment du Pere Bou-
hours, qui y a inseré cette compa-
raison. J'ai observé qu'il n'a repris
aucun des endroits que ce judicieux
Compilateur a estimé digne d'avoir
place dans ses remarques.

*Certains hommes contents d'eux-
mêmes, & ayant ouï dire que, &c....* l. 1. Pag. 1431

Cette construction est fort exacte,
elle ne paroît pas telle à nôtre subtil
Grammairien: Il declare *le participa*
de mauvaise grace. Les ayant ne
sont plus, dit-il, à la mode; tout
autant que j'en trouve je cherche à

les supprimer. Depuis quel tems les *ayant* ne sont ils plus à la mode ? Est-ce depuis l'année 1700. & n'oseront-t-ils plus paroître dans le siècle prochain ? L'Academie n'a point encore prononcé leur condamnation : Bien loin de retrancher ces manieres de parler qui rendent nôtre langue feconde, elle les conserve avec soin, plus prête d'en augmenter le nombre que d'en proscrire l'usage. Le Censeur qui cherche à supprimer les participes, ne seroit donc pas propre à être Académicien : Nous n'avons rien à craindre de la vanité de ses projets ; il ne doit pas espérer qu'on lui confie jamais la direction de nôtre langue : Elle seroit mal entre ses mains, & il la reduiroit bien-tôt à la premiere indigence dont MALHERBE l'a tirée.

L'Auteur des Caracteres adresse ces paroles à *Crassus*. *Xantus votre affranchi est foible & timide, ne différez pas, retirez-le des legions & de*
Ibid. l. 12. la milice, &c. Le Critique prétend qu'il est inutile de joindre ces synonymes ; il rejette même

DE M. DE LA BRUYERE. 89
tette faute, sur ce que *les Auteurs*,
nation timide & peu belliqueuse,
parlent rarement bien de la guerre,
quand ils n'y ont jamais été. Il suppose
donc que pour bien faire la descrip-
tion d'un camp, d'une armée, d'une
bataille, il faut y avoir été présent.
Si cela est nécessaire, inscrivons-nous
en faux contre la plus grande partie
des Histoires du monde. Ceux qui
ont pris soin de les écrire, ont pro-
fité du calme de la paix, & ils
ont mieux réussi que les autres
qui témoins de tous les événemens
en ont entrepris des relations par-
ticulieres. Au reste je ne doute
point qu'un homme qui est en
droit de dire, *J'y étois*, n'ait celui
de parler affirmativement; il merite
plus que personne d'être crû. Mais
n'y a-t'il que Cesar qui ait bien
décrit la guerre civile? Tous les
Auteurs ses contemporains en ont
aussi fidèlement parlé que lui. Où
en serions-nous, Monsieur, si les
Historiens pouvoient écrire seule-
ment les Campagnes qu'ils auroient
faites, & les sieges qu'ils auroient
vus? Les Generaux seroient donc

reduits à blâmer leur propre défaite, ou à faire de riches descriptions de leurs victoires. Que d'inconviniens ! Ils augmenteroient par vanité les circonstances de leur triomphe ; ils taistroient par le même motif celles de leur déroute. Nous avons intérêt que cela ne soit point ainsi ; il nous faut le témoignage d'un homme desintéressé, qui avec le secours de bons memoires sçache delicatement écrire , & écrire sans passion.

L'on croit nous embarrasser beaucoup par cette nouvelle objection ;
 §. 143. l. 24. *L'affranchi en question est un soldat unique , un homme seul qui ne peut être en même tems dans les legions & dans la milice. Il s'agit ici d'op-
 ter ; les mots sont-ils synonymes, un suffit , l'autre devoit être retranché ; Expriment-ils differens corps d'armée ? Xantus ne peut servir que dans un ; ainsi de quelque maniere qu'on le prenne, ma reflexion est juste. Je m'offre au contraire de prouver qu'elle ne l'est ni d'une façon ni d'une autre. Premièrement, les synonymes ne produisent pas toujours un mau-*

DE M. DE LA BRUYERE. Si
 vais effet; ils embellissent le recit
 fortifient l'expression, renouvellent
 & multiplient les idées. En second
 lieu, Bien que *Xantus* ne puisse ser-
 vir que dans un seul Corps, il peut
 être actuellement dans un poste, &
 aspirer en même tems à un autre.
Xantus sert dans la Cavalerie, il
 veut commander des Fantassins; là
 il est Lieutenant, ici il pretend de-
 venir Capitaine. C'est pour cela
 qu'on avertit *Crassus* de le retirer
 des legions & de la milice, comme
 si on lui disoit, faites lui abandon-
 ner le poste qu'il occupe, & de-
 tournez-le de celui auquel il aspi-
 re.

Le Critique s' imagine prononcer
 des merveilles, quand au sujet d'une
 conformité de mots qui se trouve
 entre deux pensées éloignées de dix-
 huit pages & tres-differentes en
 elles-mêmes, il dit, *transcat pour* Pag. 147:
pura repetition. Il se plaint ailleurs l. 5.
 que le stile de M. de la Bruyere sent Pag. 155:
la Chambre des Comptes. On pour- l. 4.
 roit plus justement lui objecter que
 le sien est le vrai stile du Chaste-
 let.

LaBr.p.62.

Après le mérite personnel, il faut l'avouer, ce sont les éminentes dignitez & les grands titres dont les hommes tirent plus de distinction & d'éclat. Le Censeur convient de la vérité de cette maxime ; mais il assure que M. de la Bruyere se contredit, lui, qui deux pages au dessus a adressé ces paroles à Crassus en lui parlant de Xantus son affranchi, *Comblez-le de biens, surchargez-le de terres, de titres, & de possessions, servez-vous du tems ; nous vivons dans un siècle où elles lui feront plus d'honneur que la vertu.* Voici l'objection qu'on

Pag. 147.
l. 20.

fait ; Ici M. de la Bruyere place les richesses avant le mérite : Là il donne la preference à la vertu sur les éminentes dignitez : il y a de la contrariété dans ces opinions. Je répons ; ce sont-là des choses qui semblent se contre-dire, & dont la contradiction apparente ramene à la vérité. Monsieur de la Bruyere montre d'un côté quelle est la conduite des hommes ; ils pretendent se faire distinguer par des Charges illustres plutôt que par des vertus nécessaires. D'autre part il établit quel devroit être leur jugement ;

DE M. DE LA BRUYERE. ❧

Ils doivent preferer le merite personnel à tous les avantages de la fortune. En un mot le bien est la chose du monde la plus estimée, c'est ce qu'il a dit à la page 60 ; la vertu est la chose du monde la plus estimable, c'est ce qu'il prouve à la page 62. Ainsi nulle contradiction.

Il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux, & qui est parfait, &c. Je devois m'attendre qu'un Grammairien qui veut éteindre la nation des participes, porteroit sa fureur jusques sur les adjectifs. Il a donc juré la perte de nôtre langue ? Qu'il blâme, à la bonne heure, *ibid.* l'affectation des precieuses qui ont sans cesse dans la bouche *un gros merite, une grosse santé, un gros courage, une grosse vertu.* Les choses non materielles ne sont pas susceptibles de cette épithete ; elle convient seulement aux objets sensibles, sur tout à un diamant, dont la *grosseur* fait le prix.

Monsieur de la Bruyere parle à un homme qui fait consister tout le merite dans la parure, *Tu te trompes, Philemon, si avec ce carrosse brillant*

ce grand nombre de coquins qui te suivent, & ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage : l'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusques à toi qui n'est qu'un fat. Vous allez presently juger du mérite de la re-

Pag. 148.
h 2.

flexion ; Donner à des chevaux le nom de bêtes, ce n'est point leur faire injure, fussent-ils barbes, anglois, espagnols ; Le Critique s'égaye, Monsieur, comme vous voyez, mais il prend ensuite le ton pitoyable, appeller des valets coquins, je ne sçai pas pourquoi ils sont ainsi traités dans un endroit où il ne s'agit que de la sotte ambition de leur maître, & non de leur propre fidélité. Puis que le Censeur ignore pourquoi ils sont ainsi traités, il faut le lui apprendre ; il ne l'ignore sans doute que parce qu'il n'a pas beaucoup de domestiques ; je ne lui en ferai pas un sujet de reproche ; un Solitaire, un homme détaché du monde doit s'en passer, sur tout quand la déroute des affaires produit ce détachement, & rend nécessaire la vie retirée. Je ne sçai pas si cela le regarde directe-

DE M. DE LA BRUYERE. 95
ment, en tout cas je n'ai pas dessein
de lui en faire l'application.

Revenons à ce que nous nous
étions proposé de lui apprendre,
pour peu qu'on ait de domestiques ;
n'en eût on que deux, c'en est enco-
re trop ; ils servent par intérêt ,
& servent sans ardeur ; toujours prêts
à nous trahir & à nous quitter, ils
offrent mille sujets de plain-
tes ; on peut donc en general les
traiter de *coquins* ; nom qui con-
vient principalement aux valets de
Philemon. Car les valets ne man-
quent point d'entrer dans les incli-
nations de leur maître ; ils prennent
ses airs , ses hauteurs, ses folies &
ses vices ; ridicules quand ils sont
chez un fat , & *coquins* auprès d'un
Philemon. Enfin par ce reproche
de *coquins* on ne pretend que blâmer
leur impertinence , & non soupçon-
ner leur fidelité. Quand même ils
seroient exempts de tous défauts ,
l'usage a rendu synonymes les mots
de *valets* & de *coquins* ; On dit , *cet*
homme est toujours suivi de quatre
grands coquins. Ce qui peut avoir
donné lieu à cet usage, est qu'il est

honteux que des gens avancez en âge , des hommes faits qui devroient embrasser un état , perdent leur jeunesse dans une servitude oisive.

Un homme à la Cour & souvent à la Ville qui a un long manteau de soye,
 Pag. 148. *&c,* L'objection du Critique sera bien-tôt détruite ; Il soutient qu'on ne paroît point à la Cour en manteau long. Je pourrois d'abord répondre par une negative , réponse que j'appuierois par des exemples. Moi-même j'ai vû le Carême dernier un Abbé celebre , Predicateur du Roi , je l'ai vû en long manteau dans la chambre de Sa Majesté. Néanmoins j'accorderai que l'usage n'est pas de paroître en cet état dans les appartemens du Roi. Mais le Critique se trompe si par *la Cour*, il n'entend que la demeure du Prince , & le Palais qu'il occupe. La Cour est composée de tous les Grands chez qui l'Auteur des Caracteres suppose que ce grave personnage , ce Docteur en long manteau va superbement étaler ses distinctions metaphisiques. Comme le Censeur a bien prévu qu'il couroit risque de se tromper , il glisse

DE M. DE LA BRUYERE. 97
glisse cette petite excuse, *Si j'étois plus proche de ce séjour, je m'informerai de l'Usage, afin de ne point critiquer mal-à-propos; on doit pardonner à un Solitaire de l'ignorer.* Si je consens de lui pardonner son ignorance, je ne puis excuser sa méprise; il doit au moins sçavoir ce que l'on entend par la Cour, & jusqu'où la signification de ce mot peut être étendue.

Page 65. M. de la Bruyere dit;
le Heros & le grand homme mis ensemble ne pesent pas un homme de bien. Ce sentiment de M. de la Bruyere n'est pas celui de son ennemi; il s'avise, autant qu'il lui est possible, d'en prendre de contraires. *Depuis quand, demande-t-il, les vertus morales sont-elles incompatibles avec celles de la Religion? Le courage & la probité, la grandeur d'ame & la simplicité du cœur se sont unies tres-souvent; le Chrétien n'a pas toujours été détruit par le Heros; ni l'homme de bien par le grand homme. CLOVIS, SAINT LOUIS, CHARLEMAGNE ont été des Heros & de Grands Hommes; ne pesoient-ils pas un homme de bien, eux qui se sont sanctifiés sur le Trône? LOUIS LE*
E

Pag. 149;
l. 19.

GRAND est tous les jours appelé *Heros*, ce surnom de GRAND est dû à ses vertus Chrétiennes autant qu'à ses qualitez *Héroïques*. Tout cela est beau, tout cela est vrai; mais le Censeur ne prend pas comme il faut le sens du Caractere en question; Voyons-le dans la source, & ne divisons point la proposition de l'Auteur; Il semble, dit M. de la Bruyere, que le *Heros* est d'un seul métier qui est celui de la guerre, & que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la Cour. Raisonnons; il est certain que bien que la valeur n'exclue pas la probité, la probité n'accompagne pas toujours la valeur; il est également certain que quoique l'habileté dans le Magistrat, la profondeur dans un homme de cabinet, la finesse dans le Courtisan supposent en eux de la grandeur, souvent elles ne supposent rien au delà. Nous appelons *Heros* celui qui a fait d'illustres conquêtes; nous appelons *Grand Homme* celui qui se distingue par un mérite quel qu'il soit; L'opinion commune nous determine à ces fa-

DE M. DE LA BRUYERE. 99
cons de parler. On n'examine pas
si ces Heros & ces Grands Hommes
que l'on vante sont remplis de la
vraie & solide vertu, on gagneroit
rarement à l'examiner, il faudroit
trop rabattre de l'Eloge; C'est pour-
quoi M. de la Bruyere conclut, *Le
Heros & le Grand Homme* (de la ma-
niere dont il vient de l'entendre, le
Heros illustre seulement par ses
victoires, le Grand homme fameux
par de simples negociations) *Ce
Heros & ce Grand Homme mis ensem-
ble ne peñent pas un homme de bien.* Ne
trouvez-vous pas, Monsieur, qu'il a
raison? Vous n'êtes pas le seul à en
tomber d'accord: Le Critique lui-
même, qui a un merveilleux talent
pour se contre-dire, embrasse dans sa
12. réponse page 425. ce sentiment,
qu'il s'efforce de condamner ici. Il
dit en cet endroit, *dans un méchant
homme il ne laisse pas d'y avoir de quoi
faire un grand homme.* Dès qu'on sup-
pose un homme étendu dans ses veies,
sécund dans ses projets, habile dans sa
conduite, heureux dans ses desseins, le
voilà preconisé grand homme par tou-
tes ces qualitez, qui pourtant n'excluent

pas le titre de scelerat. Monsieur de la Bruyere l'entendoit de la sorte ; des hommes qui sont grands par des actions éclatantes & non par une sage conduite , ne pesent pas un homme de bien : S'ils sont eux-mêmes gens de bien , la décision injurieuse aux Heros à qui le titre de vertueux manque , ne leur convient plus. Ainsi , Monsieur de la Bruyere ne pretend pas dire que les Heros & les Grands hommes manquent toujours de probité , il pretend seulement que si elle leur manque , l'homme vertueux l'emporte sur eux par le poids de son merite.

Pag. 150.
l. 21.

Venons au Portrait d'*Emile* ; le Critique se plaint que la perfection qui étoit dans la personne de Prince ne se trouve pas dans son portrait. Je vais examiner par ordre les choses qu'il y reprend.

Emile , dit son Panegiriste , étoit né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de regles ; il n'a eu dans ses premieres années qu'à remplir des talens naturels , & qu'à se livrer à son genie ; il a fait , il a agi avant que de sçavoir , ou plutôt il a sçu ce qu'il

n'avoit jamais appris ; Cette loüange est traitée d'hyperbole violente , parce *ibid. l. 26.*

qu'il est toujours vrai que ce que l'on sçait , on l'a appris , soit par soi-même , soit par le ministère des autres. J'accorde la dernière proposition ; mais comme il n'y a que ces deux moyens d'acquérir la science , le Critique n'a pû raisonnablement douter que M. de la Bruyere n'ait entendu qu'Emile avoit été lui-même son maître. Puis qu'on ne lui a jamais appris ce qu'il a sçû , il faut tirer cette conséquence nécessaire , Emile l'a donc appris par lui-même , conséquence qui résulte des termes précédens , Emile étoit né ce que les grands hommes ne deviennent qu'à force de regles. . . . Il n'a eu qu'à se livrer à son génie , &c. D'ailleurs il y a si peu d'hyperbole dans cette loüange qu'Homere fait dire à Phemius , ce *Odysse l. 22*
que je sçai , je le sçai de moi-même.

Il y a plus, Monsieur de la Bruyere explique cette pensée dans le Caractere suivant d'une manière si claire qu'elle ne fait pas la moindre équivoque. *Les enfans des d'eux se tirent des regles de la nature ; & en*

sont comme l'exception. Ils n'attendent presque rien du tems & des années. Le mérite chez eux devance l'âge ; Ils naissent instruits, & ils sont plutôt des hommes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance.

Pag. 151.
l. 18.

Autre trait du caractère d'Emile qui ne plaît pas au Censeur.... Admirable par les choses qu'il a faites & par celles qu'il auroit pû faire. On objecte, les choses que le Prince auroit pû faire étoient-elles nécessaires ou simplement glorieuses, téméraires ou prudentes ? S'il y avoit de la nécessité dans l'entreprise, Emile n'est pas loüable de ne les avoir pas faites : S'il y eût eû de la temerité dans l'exécution, Emile auroit été blâmé de son imprudence, & il n'est pas vrai qu'il eût pû les faire, à moins qu'on ne veuille dire que ce Prince étoit capable de manquer de sagesse. Ainsi Emile ne peut être admirable par les choses qu'il auroit pû faire, mais bien par celles qu'il n'a pas faites. Il n'est pas impossible de satisfaire à cette objection. Quand l'Auteur loüe Emile des choses qu'il auroit pû faire, il entend, si Emile en avoit eû les occasions, & que ces oc-

DE M. DE LA BRUYERE. 103
casions, eussent été favorables ; C'est
peu de dire que M. de la Bruyere
l'entend ; il faut ajouter qu'il l'ex-
prime, voici comment ; toutes les
occasions de vaincre qui se sont depuis
offertes, il les a embrassées, & celles
qui n'étoient pas, sa vertu & son étoile
les ont fait naître ; supposant ensuite
qu'Emile n'étoit pas homme à lais-
ser échapper aucune de ces occa-
sions glorieuses, il continue, ad-
mirable même & par des choses qu'il a
faites & par celles qu'il auroit pu faire.
Emile étoit donc loüable, & de ce
qu'il avoit fait, & de ce qu'il au-
roit pu faire dans les occasions qui
se seroient présentées.

Monsieur de la Bruyere poursuit
l'éloge de ce Prince ; on l'a regardé
comme une ame du premier ordre, pleine
de ressource & de lumieres, & qui
voyoit encore où personne ne voyoit plus.
Le Censeur trouve là une seconde
hyperbole, & fait une mauvaise ap-
plication à la personne de l'Auteur ;
d'un endroit où il a blâmé les gens
qui ne peuvent s'assouvir de l'hyperbole.
Quand même il y auroit une hyper-
bole, elle seroit unique dans cet

Page. 1513

éloge , car nous venons de détruire celle que le Critique appelloit *violente*. Je consens néanmoins que cette louange renferme une hyperbole ; comme le propre de cette figure est d'exprimer au delà de la vérité, pour ramener l'esprit à la mieux connoître , elle peut avoir lieu dans les Panegiriques comme dans les autres sujets ; aucun des habiles Rheteurs ne l'a excluse de ce genre d'écrire. Je ne connois point ces
Pag. 153. l. 6. *pretendus gens delicats qui pretendent que cette figure n'y doit pas entrer. Si l'on avoit eu de bons maîtres à citer, on n'auroit pas manqué de le faire.*

Le Censeur n'en demeure pas là ;
Ibid. l. 14. *il ajoûte, qu'il manque plus que de la delicateffe en cet endroit , & que le bon sens ne s'y trouve pas. Se trouve-t-il dans cette preuve qu'il en apporte ? Ce premier ordre est sans doute composé de plusieurs ames doüées d'une pénétration égale , capables de voir tout ce qu'Emile voyoit ; donc il ne voyoit pas où personne ne voyoit plus. Qui a dit au Critique, pour l'animer à parler avec tant de confiance , que cer*

DE M. DE LA BRUYERE. 105
 ordre est composé de plusieurs âmes?
 On doit conclure de l'éloge d'Emile
 que ce Prince fait seul un ordre par-
 ticulier; ou s'il est d'un ordre com-
 posé de plusieurs âmes, qui a appris
 au Censeur quelles avoient toutes
 une pénétration égale? Je ne risque
 pourtant rien de l'accorder; suppo-
 sons donc que tous les esprits de
 l'ordre d'Emile soient également
 pénétrants; alors ces dernières paro-
 les; *Où qui voyoit où personne ne voyoit
 plus*; ne devraient pas être prisés si li-
 téralement qu'on n'entende bien ce
 que l'Auteur a voulu marquer,
*Emile voyoit encore où peu de per-
 sonnes voyoient*; cette interprétation est
 naturelle.

Qu'il y a de vanité dans l'Esprit
 du Censeur; il ne faut plus s'éton-
 ner des loüanges dont il prend grand
 soin de se repaître. *Je me flatte*, écrit-
 il à son ami, *que vous approuverez
 mes remarques*. Il a raison de dire,
Je me flatte; car on ne pourroit pas
 les approuver, sans tomber dans une
 flatterie excessive. Soit que nous
 n'ayons pas la complaisance de cet
 ami, ou son mauvais discernement,

Pag. 155.
 l. 6.

nous ne pouvons pas nous résoudre à lui donner les louanges qu'il se promet.

Je passe trois petites observations qui sont de vraies puerées. Examinons la dernière. *Ay-je tort, demande-t-il à cet ami, de mettre au nombre des choses obscures ce trait du Caractere de MENIPPE, sa vanité la fait honnête homme, l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas? Oui, sans doute il a tort; Car on va quelquefois à la vertu par l'orgueil; je sçai bien qu'alors c'est hipocrisie; mais cela n'empêche pas que la probité extérieure ne soit l'ouvrage de la vanité. Je suis, Monsieur, votre tres-humble serviteur.*

.....

.....

LETTRE VI.

*L'on y examine ce qui a été dit contre
plusieurs endroits du Chapitre
des Femmes.*

MONSIEUR,

Il y a bien des choses à dire au
sujet des Femmes ; Monsieur de la
Bruyere a touché leurs défauts d'une
manière nouvelle ; il n'y en a point
qui ne doive se reconnoître dans les
portraits qu'il fait.

La première réflexion du Critique
à son fondement ; ne le dissimulons
point ; Monsieur de la Bruyere au-
roit pu le faire mieux entendre ; mais
son adversaire blâme sans raison
l'acceptance , il faut juger des Femmes *Le Br. p 78.*
depuis la chaussure jusqu'à la coëffure
exclusivement, à peu près comme on me-
sure le poisson , entre queue & tête.
On essaye de tourner ce petit carac.

Pag. 197. tere en ridicule , voicidé qu'elle ma-
 niere on s'y prend , *la comparaison est*
basse & conviendrait mieux dans la bou-
che d'Arlequin ennemi des Femmes que
dans des Caractères où l'on cherche une
critique fine & sérieuse. La finesse de la
 Critique ne dépend pas toujours des
 termes graves & empoulez ; au con-
 traire un tour railleur , une meta-
 phore goguenarde , un trait badin ,
 une comparaison hazardée don-
 nent un air de finesse aux choses que
 l'on dit : Pouvoit-on marquer plus
 délicatement que par cette heureu-
 se saillie de M. de la Bruyere l'af-
 fection de certaines Femmes , qui
 ambitieuses de paroître grandes
 montent sur de hautes eschasses , &
 se coëffent extraordinairement ? La
 mode n'en est pas d'aujourd'hui , les
 Dames Romaines avoient cette am-
 bition aussi-bien que nos Françoises.
 Juvenal le marque finement dans sa
 sixième Satire.

Tot premit ordinibus , tot ad huc
compagibus altum

Ædificat caput. Andromachen à
fronte videbis ,

Post minor est : aliam credas.

A l'envifager elle paroît avoir la taille d'Andromaque, regardez-la par derriere il ne femble pas que ce foit la même Femme. Nos Dames ont trouvé le fecret de fe faire auffi grandes, leurs chaufſures ne font pas moins élevez que leurs coëffures.

Le caprice eft dans les Femmes tout proche de la beauté pour être ſon contre-poifon, & afin qu'elle nuife moins aux hommes qui n'en gueriroient pas ſans remede. On trouve cela trop affecté; & l'on prétend que les laides Femmes ſont infiniment plus bizarres que les belles. Il ne s'agit pas de ſçavoir de quel côté la bizarrerie domine; il faut nous renfermer dans une idée plus précife. Je ſouâtiens avec l'Auteur des Caractetes qu'une belle Femme qui entre dans ſes caprices eft alors plus defagreable qu'une laide Femme qui ne fort point de ſon humeur bizarre. Ce defaut ordinaire aux laides ne ſurprend point; on s'attend à les voir telles, c'eſt pour cela que leur bizarrerie n'eſt pas fi falſditieuſe que le moindre caprice d'une belle perſonne que l'on croit

Pag. 173

l. 27,

douce , égale , civile , complaisante. La bizarrerie est un vice de l'humeur qui tourne en habitude ; on s'accoutume à supporter les Femmes bizarres , c'est plutôt fait , aussi-bien n'espere-t'on d'elles aucun enjoinement. Le caprice est une inégalité subite dans une personne qui sembloit disposée à la vertu contraire ; les belles Femmes se laissent emporter à ces inégalitez , à ces petits contre-tems ; elles ne sont pas bizarres , elles ne sont que capricieuses ; mais leurs caprices les rendent tout-à-fait desagréables. En un mot on ne s'étonne pas de voir une digne femme hautaine , méprisante , chagrine ; on étoit préparé à ses manieres , & on ne peut la haïr davantage ; au lieu qu'on se promettoit plus d'égalité de la part d'une belle femme ; son caprice étonne , rebute , déconcerne ; il est même quelque fois capable de guérir d'un grand amour , c'est ce qui a donné lieu à M. de la Bruyere de dire , *le caprice est dans les Femmes tout proche de la beauté pour être son autre poison , & n'est qu'elle nuise moins aux hommes qui n'en guérissent pas*

DE M. DE LA BRUYERE. *ITT*
sans remède. En effet si la beauté
d'une femme étoit accompagnée de
toutes les qualitez de l'esprit & de
l'humeur, jusqu'où ne nous mene-
roit point une passion qui trouve-
roit dans son objet tant de motifs
de s'exalter à la constance.

Je ne sçai pas où l'Auteur des *sen-*
timens critiques puise ses décisions
sur la langue Françoisë ; il ne veut Pag. 147
pas qu'il soit permis de dire *bien-*
facteur, *doux pour ses domestiques*,
sincere pour ses amis ; Il fait main
basse sur une infinité d'expres-
sions de cette nature, & quand il
a dit son sentiment propre, il n'est
point honteux d'ajouter, *on doit s'en*
tenir à cette décision des maîtres de la
langue. Les choses valent bien la pei-
ne qu'on les appuye de quelque au-
torité, & ces dignes *maîtres* qu'on
les nomme. Je pénètre la raison du
Censeur, il ne veut pas donner des
preuves contre lui ; s'il étoit exact à
citer, on decouvrirait son impu-
te.

Il me fait souvenir d'un petit trait
d'histoire dont l'application ne lui
sera pas glorieuse. Strabon rapporte

que parmi les Indiens ceux qui veulent produire leurs ouvrages y sont invitez par des recompenses magnifiques. Ils paroissent tous les ans devant le Prince qui examine la verité de leurs écrits ; Quand il trouve qu'un Auteur a menti jusqu'à trois fois , il lui defend de publier à l'avenir aucuns Ouvrages , comme pour l'obliger à faire par ce silence honteux réparation d'honneur à la verité qu'il a trahie. Si cette coutume étoit introduite , le Critique seroit condamné à ne plus écrire ; la punition lui sembleroit rude ; car il faut avoir une terrible démaigraison de produire des livres , pour en risquer un aussi mal à propos que celui auquel je répons.

Le zele de M. de la Bruyere étoit louable , quand il disoit , *je voudrois qu'il me fût permis de s'en donner force à ces hommes Saints qui ont été autrefois blessez des femmes ; fuyez les femmes , ne les dirigez point , laissez à d'autres le soin de leur salut.* Quelle est l'objection du Critique ? Monsieur de la Bruyere n'a pas raison de desirer que telle chose lui fût permise ; il ne doit

DE M. DE LA BRUYERE. 113
*pas présumer que ces gens qui ont été
blessés des femmes soient encore suscepti-
bles de la même passion. Que voulez-*
vous, Monsieur, penser d'un hom-
me qui approuve que l'on con-
fie la direction des femmes à ceux
qui en ont été blessés? L'Eglise diffère
autant qu'elle peut, de les admettre
dans le Sanctuaire. Ceux qui ont
épousé des veuves, ou qui ont vecu
dans des commerces illegitimes, sont
obligés d'avoir recours à ses dispen-
ses; elles sont mêmes nécessaires aux
batards, tant l'on appréhende que
l'incontinence des Peres n'ait passé
aux enfans : On doit craindre à plus
forte raison que cet esprit d'inconti-
nence ne survive dans le cœur des
hommes autrefois sujets à ce vice.
L'Auteur des Caractères est donc
bien fondé à leur dire, *fuyez les fem-
mes, ne les dirigez point.* Il est d'autant
mieux fondé à leur parler de la
sorte, qu'il suppose que les *blessures*
qu'ils ont reçues des femmes ont été
mortelles, que les cicatrices paroîs-
sent, & que les playes peuvent se
r'ouvrir.

Cette direction seroit tôt ou tard

dangereuse, & à ceux qui s'en chargent avec précipitation, & à leurs pénitentes. Les foiblesses des premiers se renouvellent avec leur passion, & quand ils en ont fait la malheureuse épreuve, les femmes dont la veue, la société, l'entretien, la direction leur ont été des occasions de chute, peuvent elles ne pas s'égarer avec leurs guides? On les appelle *Saints* il est vrai, mais c'est moins par la considération de leurs personnes toujours foibles & fragiles, que par rapport à la *saineté* de leur ministère toujours vénérable malgré leurs fragilités. Quand même ils seroient *Saints*, leur vertu ne devoit pas leur être un sujet de confiance; la chair n'est que mortifiée, elle n'est point morte; les passions ne sont qu'endormies, elles ne sont pas détruites; l'homme charnel reside encore dans l'homme vertueux; la concupiscence a ses retranchemens dans le cœur. Ajoutons, Monsieur, que les *Saints* plus que les autres ont appréhendé la direction des femmes: s'ils l'ont acceptée par le devoir d'une charité

DE M. DE LA BRUYERE. **IN**
indispensable , ils l'ont regardée
comme une des plus dangereuses
fonctions du Sacerdoce. Ils étoient
bien éloignés de porter de la nature
humaine le jugement favorable que
le Censeur témoigne en faire, quand
il dit, *les hommes Saints accoutumés à*
mortifier leur chair n'ont plus à crain-
dre ses révoltes, confiance téméraire,
opinion presomptueuse que S. Paul
n'a jamais eue. Il avouë que sa
chair lui suscite une guerre conti-
nuelle , que ses craintes redoublent
avec ses combats , & ses tentations
avec ses victoires. Après cela , direc-
teurs orgueilleux , reposez-vous sur
votre *saineté* prétendue.

Pag. 176.

l. 11.

La reflexion qui est à la page 177.
est plus juste que celle que nous ve-
nons d'examiner; aussi n'est-elle pas
du Censeur; il l'a prise mot pour
mot dans l'Auteur Anonyme * qui
avoit entrepris de critiquer M. de la
Bruyere & qui par un principe
d'honneur, même par une juste de-
licatesse de conscience a quitté l'en-
treprise.

* *Melange*
d'histoire &
de littérature
re p. 345.

La sagesse pallie les défauts du
corps, annoblit l'esprit, ne rend la jeu-

nessé que plus piquante & la beauté que plus perilleuse. On s'écrie avec vehemence, quel Paradoxe ! Une jeune personne en qui l'on remarque un air austere & des manieres sages se fait éviter comme ces femmes que l'âge a défigurées. Loin que la beauté soit perilleuse quand la sagesse l'accompagne, la sagesse est au contraire la sauvegarde de la beauté. Je pardonne au Censeur d'avoir traité de Paradoxe la pensée de M. de la Bruyere, s'il n'a pu l'interpreter autrement, car c'est lui qui nous propose un Paradoxe dans toutes les formes. Pour trouver une interpretation aussi mauvaise, il a falu qu'il ait donné une terrible torture à son esprit. Entrons, Monsieur, dans l'explication naturelle de cette pensée de M. de la Bruyere. Quand il dit que la beauté d'une jeune personne qui a de la sagesse est perilleuse, c'est moins par rapport à elle qui sçaura par sa vertu détourner le peril ; que par rapport aux hommes qui charmez de sa beauté entreprendront de détruire sa sagesse. On est surpris & comme indigné de voir une belle fille

Pag. 177.
l. 28.)

DE M. DE LA BRUYERE. 17
vertueuse ; sa vertu fait regarder sa
personne plus attentivement : à quels
pernicieux desseins n'est-on point en-
traîné par ses propres regards ? Le
Critique est heureux d'ignorer le
goût des libertins ; piquez par des
charmes d'autant plus forts que
celle qui les a est austère dans ses
mœurs , ils se font un art glorieux
d'assiéger les vertus les plus diffi-
ciles , & de suborner les femmes les
plus sages. Une jeune personne tien-
dra-t-elle contre ces attaques ? Ra-
rement. Il sera donc vrai que sa
beauté ne sera devenue perilleuse
que par sa sagesse ; ou si elle a le
bonheur de se conserver innocente
au milieu de telles attaques, sa beau-
té ne laissera pas d'avoir été fatale à
ceux qui comme irrités par son in-
nocence auront entrepris de la dé-
truire.

*On veut à la Cour que bien des gens
manquent d'esprit qui en ont beaucoup ,
& entre les personnes de ce dernier gen-
re , une belle femme ne se salue qu'à
peine avec d'autres femmes , j'ai trou-
vé ce caractère fort intelligible , &
je ne sçai pas comment le Critique*

a pû y trouver de l'obscurité. L'Auteur veut insinuer qu'une belle femme, quelque esprit qu'elle ait, passe difficilement à la Cour pour en avoir : Comme si les Courtisans étoient fâchez de découvrir trop de mérite dans le beau sexe, il leur suffit de voir une belle femme pour décider qu'elle manque d'esprit ; J'ai vû quelque chose de semblable dans un livre nouveau, je ne cite point l'endroit, de peur de me tromper, mais voici la pensée : Quand la nature a assemblé l'esprit & la beauté dans une même femme, l'envie se revolté & empêche qu'on ne lui accorde l'honneur de ces deux merites ; elle ne nous semble que médiocrement belle, ou elle nous paroît tout-à-fait manquer d'esprit.

On veut ôter à M. de la Bruyere l'honneur de cette pensée, *une femme insensible est celle qui n'a point encore vû celui qu'elle doit aimer.* Le Critique dit que mille personnes ont employé le même trait. Je m'étonne que lui, qui est si exact à citer les endroits d'où il croit que l'Auteur a tiré ses Caracteres, n'ait pas nommé

DE M. DE LA BRUYERE. 119
mé deux ou trois de ces mille per-
sonnes à qui la même pensée est
échappée.

Que le Censeur est badin quand
il s'y met & qu'il est souvent disposé
à s'y mettre ; En voulant reprendre
ce Caractere, il y avoit à Smyrne
une tres-belle fille, moins connue dans
toute la Ville par sa beauté que par la
severité de ses mœurs, sur tout par
l'indifference qu'elle conservoit pour les
hommes, adusez comment il s'y
prend. Ce sur tout habille mal, dit-
il la pensée ; Je n'attendois pas une
telle puerilité d'un Solitaire qui se dit
homme d'étude, & qui doit tou-
jours conserver un caractere se-
rieux. Il poursuit, une telle conjonction
demandoit quelque chose de plus forte
que n'est pas ce qui la suit ; Or l'in-
difference pour les hommes exprime
bien moins que n'exprime la severité
des mœurs qui precede. Il est vrai que
la severité des mœurs suppose dans
une fille de la retenue, de la sa-
gesse, une certaine austerité ; mais
comme l'indifference pour les hommes
est une chose extremement rare, que
la severité des mœurs ne suppose

Page 179

l. 2.

pas toujours, Monsieur de la Bruyere a voulu marquer le caractère particulier de cette fille. Je pretens, Monsieur, que la sévérité des mœurs ne suppose pas toujours de l'indifférence pour les hommes; l'expérience le confirme. Des filles souhaitent un établissement, elles aspirent au mariage; quoique très-sages & même irréprochables, cela n'empêche pas qu'elles ne déclarent l'inclination qu'elles auroient pour un mari; elles ne haïssent pas les hommes, elles ne veulent que les aimer légitimement; donc la sévérité des mœurs dit moins que l'indifférence pour les hommes. Non seulement cette fille de Smyrne étoit d'une conduite régulière, sévère dans ses actions, austère dans ses mœurs, caractère de quelques filles, mais elle n'aimoit point les hommes, elle les avoit en horreur, qualité singulière, rare indifférence. Non contente de renoncer aux intrigues & aux amours elle se devoit au célibat, en un mot elle ne vouloit aucun commerce avec les hommes. Ainsi il n'étoit pas à pro-
pos

DE M. DE LA BRUYERE. 121
pos de mettre l'indifference avant la
severité ; donc la conjonction *sur-tout*
a produit l'effet que l'on attendoit ,
puis que ce qui la suit encherit sur
ce qui la precede.

Lisez , écrit le Censeur à son ami, Pag. 180.
lisez si vous pouvez la suite de ce Ca- l. 2.
ractere ; il est assez étendu pour avoir le
nom d'historiette & le sort de vous en-
nuyer. Il a mauvaise grace de parler
de la sorte. Le Caractere contient
au plus deux feuillets ; il y a seule-
ment repris cette conjonction *sur-
tout* ; mais parce qu'il est fâché de
n'y avoir trouvé que cela , il croit
être en droit de blâmer le reste
en general. Pour moi , Monsieur ;
je vous exhorte à lire ce Caractere,
vous le relirez même avec plaisir ;
il renferme une morale aussi belle
& des traits aussi fins qu'on en voit
dans l'histoire de la Matrone d'E-
phese. Je vous prie d'être toujours
persuadé , que je suis, &c. ...

L E T T R E V I I .

*Reponse aux reflexions du Solitaire
sur le Chapitre du Cœur.*

M O N S I E U R ,

Je ne m'arrête point aux complimens que ces Messieurs les Critiques se font sur la brieveté de leurs réponses qui pourtant sont tres-longues. Mes reflexions, dont je me reproche deja l'étendue, auroient ce defaut que je ne puis excuser. La prolixité de leurs Lettres est telle qu'il n'y a pas moyen de les laisser dans la bonne opinion où je les vois; ils ont grand tort de se feliciter de la sorte; mais comme ils se louent, faute de complimenteurs, on ne doit pas leur envier les louanges insipides dont ils s'accablent tour à tour.

On ne peut pas s'empêcher de

convénir que le Chapitre *du Cœur* est tres-bon, & que l'Auteur y a renfermé tout ce qui paroît n'avoir point de bornes. Ce Chapitre ne contient en effet que vingt pages, & j'ose avancer qu'elles expriment tout ce qu'on peut dire sur cette vaste matiere. Monsieur de la Bruyere s'explique ainsi d'abord, *il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nez mediocres.* Le Critique fait cette reflexion; *Comme ce goût ne peut être qu'un sentiment du cœur, il ne s'agit pas, pour en devenir capable, d'être né avec les grands talens de l'esprit.* Qui a dit au Censeur que M. de la Bruyere entendoit les talens de l'esprit ou les avantages de la naissance? La mediocrité dont il parle n'a rapport qu'au cœur, & ne doit pas être étendue à autre chose; comme s'il eût voulu dire, les gens qui ont le cœur bas & mediocre ne peuvent atteindre au goût de la pure amitié. Je suppose même qu'il le dise de ceux qui ont l'esprit mediocre, on avoiera qu'il en faut beaucoup pour être sensible aux plaisirs de l'amitié.

Pag. 1963.

tié; les hommes impolis & grossiers ne le peuvent jamais ressentir parfaitement.

Monsieur le Duc de la Rochefoucault a dit, *ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on* reg. 197. *a senti de l'amour*, l'Auteur des sentimens critiques assure que cette pensée a été dérobée par M. de la Bruyere, à cause qu'un de ses Caracteres porte, *celui qui a eu l'experience d'un grand amour neglige l'amitié*; jusque-là il n'y a pas une conformité de termes assez grande pour mériter le nom de vol; mais il faut prendre garde que M. de la Bruyere s'est étendu d'avantage, il a ajouté, *Et celui qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour*; je vous laisse à juger, Monsieur; si l'on peut accuser l'Auteur des Caracteres de s'être attribué la pensée de l'Auteur des reflexions Morales. Tous deux ont pris la leur dans la nature, & l'ont exprimée différemment; on peut même hasarder un petit mot à l'avantage de Monsieur de la Bruyere; il a encheri dans cette occa-

DE M. DE LA BRUYERE. 125
son fut Monsieur de la Roche-
foucault.

*Celui qui aime assez, pour vouloir ai-
mer un million de fois plus qu'il ne fait;
ne cède en amour qu'à celui qui aime
plus qu'il ne voudroit; Le Censeur
fait une question, & tache de tour-
ner ainsi en ridicule M. de la Bruye-
re; cela s'entend-il? & n'y a-t-il pas* Pag. 179.
lieu d'assurer qu'un homme qui parle l. 21.
*de la sorte, ressemble à Heraclite qui
disoit: Obscurcissons nos pensées &
ne nous expliquons que par énigmes
de peur d'être entendus du Peuple.*
Si le Critique étoit homme à exa-
miner les choses sans aigreur & à
les juger sans passion, il auroit pro-
fité de l'avis important que M. de la
Bruyere donne à tous ceux qui se
mêlent de reprendre. Il nous dit page
51. *Il ne faut point mettre un ridicule où
il n'y en a point, c'est se gâter le goût,
c'est corrompre son jugement & celui des
autres; mais le ridicule qui est quelque
part il faut l'y voir, l'en tirer avec gra-
ce, & d'une manière qui plaise & qui
instruise.* Supposé que M. de la
Bruyere eût eû le malheur de tom-
ber dans quelque faute, un honnête

homme ne prendroit pas de là occasion de le tourner en ridicule, il lui représenteroit d'une manière douce & honnête le défaut de la pensée ; mais l'Auteur des Caractères n'a jamais affecté de se rendre intelligible ; il n'y a qu'un Lecteur tout-à-fait ignorant, ou encore plus malin qui puisse se plaindre de l'obscurité de la pensée que j'examine. Monsieur de la Bruyere suppose deux hommes qui aiment éperduement : L'un est si touché du mérite de son objet que pour s'exciter à l'aimer autant qu'il le croit aimable, il voudroit aimer un million de fois plus qu'il ne fait. L'autre au contraire est si peu maître de sa passion que chagrin en quelque sorte de son excez il voudroit la moderer & être moins sensible qu'il n'est. Il s'agit de sçavoir lequel de ces deux amours est le plus grand ; sans doute il faut decider cette question galante en faveur de celui qui aime plus qu'il ne veut. La passion de l'autre n'est pas si forte que la sienne, & par consequent il est vrai que *celui qui aime assez pour vouloir aimer*

*un million de fois plus qu'il ne fait ,
 cede en amour à celui qui aime plus
 qu'il ne voudroit. D'un côté on sou-
 haite aimer d'avantage , l'amour
 n'est donc pas à son comble : d'autre
 part on se plaint d'aimer trop ; cette
 sorte d'excez determine à croire l'a-
 mour du dernier plus parfait. L'ex-
 plication que je donne est tres-na-
 turelle; je doute qu'elle paroisse telle
 au Critique , & j'ai d'autant plus
 lieu d'en douter qu'il est du nombre
 de ces gens que M. de la Bruyere
 page 27. appelle ironiquement *beaux
 esprits*, gens qui veulent trouver obs-
 cur ce qui ne l'est point , & ne pas en-
 tendre ce qui est fort intelligible.*

La reflexion suivante ne demande
 aucune réponse , arrêtons-nous à la
 page 198, *jamais*, dit le Censeur ,
*on n'affecte de briller qu'on ne tombe
 dans le galimathias ; voici par exemple
 du brillant & du Phebus*, vous allez
 voir , Monsieur , à quoi il donne ce
 nom. Monsieur de la Bruyere a dit ,
*je ne sçai si un bien-fait qui tombe sur
 un ingrat & ainsi sur un indigne ne
 change pas de nom & s'il meritoit plus
 de reconnaissance.* Cela ne fait pas

Pag. 199
l. 29.

pourtant la moindre difficulté. Par rapport à celui qui oblige, c'est toujours un bien-fait. Par rapport à celui qui le reçoit, il semble que ce soit une espece d'injure ; vû que c'est ce bien-fait reçu & mal reconnu qui lui attire le reproche d'ingrat. Le nom de *galimathias*, que le Censeur donne à la reflexion de M. de la Bruyere conviendrait mieux à celle où il pointille sur le ris continuel de Democrite : Je ne vous la rapporte point, afin de vous éviter la peine de la lire une seconde fois. Je vous dirai seulement qu'il a voulu faire venir dans une même Lettre Heraclite & Democrite ces hommes si opposez. Ils y trouveront l'un & l'autre de quoi exercer leur humeur chagrine & railleuse. Je ne sçai pourtant si Democrite pourroit rire des puerilitez du Censeur, mais je suis assuré qu'elles feroient pitié à Heraclite, & qu'il en pleurerait amerement.

On trouve un livre de devotion & il touche ; on en ouvre un autre qui est galand & il fait son impression. Oserai-je dire que le cœur seul concilie les cho-

ses contraires & admet les incompatibles ? L'Auteur des sentimens critique répond affirmativement, *là dedans il n'y a point d'incompatibilité, ces sentimens de devotion & de galanterie qui se succèdent, ne subsistent pas ensemble dans le même cœur : ils se détruisent reciproquement.* Cela est le mieux du monde. Au reste le Censeur n'a pas examiné que non seulement M. de la Bruyere n'a point prétendu que ces sentimens subsistassent ensemble dans le même cœur, mais qu'il a pris un autre tour en se servant de ce correctif, *oserai-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires.* A prendre même les choses littéralement, la vie des hommes n'est-elle pas remplie de semblables contrarietez & d'alternatives sans nombre. On aime & on hait la même chose presque dans le même moment ; on est scelerat & devot tout à la fois, mondain & retiré, Chrétien & Athée tout ensemble. Au moins peut-on soutenir que si ces sentimens ne subsistent pas dans le même tems, ils sont produits par le même cœur.

Pag. 201.

l. 9.

J'ai profité par avance des maximes que M. de la Bruyere a établies dans son Chapitre *du Cœur* ; Car il me semble qu'on ne peut être autant sensible que je le suis au plaisir de l'amitié ; si j'ai le bonheur de posséder la vôtre, je ne souhaite rien au monde. Adieu, Monsieur, l'occasion est trop belle pour ne pas vous prier de permettre que je me dise, votre ami, &c.

LETTRÉ VIII.

Le Chapitre de la société & de la conversation est examiné dans cette Lettre.

MONSIEUR,

Le commencement de la huitième Lettre du Solitaire m'offre le sujet de plusieurs réflexions. Nos Lettres, dit-il à son ami, commencent à devenir publiques. On vous loie de critiquer finiment un Auteur qui peut se défendre, on se déchaîne contre moi qui m'ingère de censurer les Ouvrages d'un homme qui mort depuis longtemps ne peut ni reformer ses pensées, ni rendre compte de son stile. Je suis bien aise, Monsieur, de n'être pas le premier de qui le Critique ait essuyé le reproche de sa lâcheté. En effet on le compare hautement

Pag 121.

dans le monde à ce *Zoile*, qui piqué de jalousie contre HOMERE s'avisa mille ans après sa mort de décrier son *Iliade*. Ce mauvais Censeur prétendoit obtenir une recompense; il s'adressa au Roi d'Alexandrie qui plein de veneration pour le *divin* Homere fit punir de mort son lache ennemi. On ne dit pas tout-à-fait que le Critique de M. de la Bruyere merite une punition aussi rigoureuse, quoi qu'on le juge aussi criminel que ce *Zoile*; car il n'y a pas de crime plus odieux dans l'empire des Lettres, que d'exercer la malignité de la Satire contre un Ecrivain hors d'état de s'expliquer & de répondre.

Ibid.

Ces bruits sont apparemment venus jusqu'aux oreilles de nôtre Solitaire, mais il n'a pas jugé à propos de se les rendre utiles, au contraire il ajoute, *si l'on continue de s'emporter contre moi, j'offrirai à mes Censeurs de quitter l'entreprise.* (Plût à Dieu, Monsieur, vous dirai-je en passant, qu'il l'eût fait) *ou je dirai que le même Ecrivain qui leur a donné les Caracteres Posthumes de M. de la*

Bruyere, fera son Apologie ; Je pénétre le fin de la raillerie ; le Censeur qui prétend que la *suite des Caractères de Theophraste* nouvellement imprimée n'est pas de M. de la Bruyere, donne une espece de défi à l'Auteur de cet Ouvrage Posthume de lui répondre. Ce défi ne regarde pas seulement l'Auteur en question ; il est donné à tous les partisans de M. de la Bruyere : Voici les mots du cartel , *quand ces Messieurs m'attaqueront en forme je leur répondrai de même.* Nous verrons quelle sera la réponse de ce présomptueux Critique , & s'il aura le même succès à faire sa propre Apologie , que je me flatte d'en avoir , en travaillant à celle de M. de la Bruyere capable de se deffendre par lui-même.

La derniere ressource de son adversaire est de dire , *on ne voit rien dans mes Lettres qui offense la pudeur, la charité, la Religion.* Il vaudroit mieux qu'il attaquât ouvertement les choses saintes ; n'est-ce pas assez pour lui de ne les pas épargner en bien des rencontres que nous examinerons ? Je veux croire par avan- Pag. 223
l. 7.

ce qu'il y a plus d'indiscrétion que de malice , & plus d'ignorance que d'impiété. A l'égard de la pudeur, elle est blessée en quelques-unes de ses reflexions , & la charité à toutes les pages. Ses Lettres ne sont remplies que de mots grossiers & de traits injurieux ; il prétend néanmoins qu'elles ne choquent que ceux qui se préviennent ; il parle juste , s'il entend , ceux qui se préviennent en faveur du bon sens & du bon esprit ; car ils sont negligez dans la plupart de ses remarques : Prouvons-le.

Pag. 222.
§. 18.

Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun , cette première pensée du Chapitre de la société & de la conversation fournit au Censeur l'occasion de dire , il est impossible qu'un homme n'ait point de caractère , puis que n'en point avoir , c'est en avoir un. Ceci est bien raffiné ; aussi ne le dissimule-t-il pas , il déclare au même endroit , je sçai bien que je raffine , mais je ne raffine qu'après M. de la Bruyère qui a dit page 431 , les hommes n'ont point de caractères , ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir

DE M. DE LA BRUYERE. 135
aucun; *J'ai donc eu raison de soutenir
que n'avoir point de caractère c'étoit en
avoir un...* Le Critique s'applaudit
mal à propos de son extrême raffi-
nement. Pour le mettre dans son
tort examinons à quel sujet M. de
la Bruyere a appliqué l'une & l'au-
tre de ces pensées qu'on lui oppo-
se.

La premiere est établie comme
une maxime qui regarde la *société*.
Or la société est un mélange
d'hommes de toutes sortes de ca-
racteres, les uns fourbes, les au-
tres moins dissimulez; certains ont
de l'esprit & de la vivacité; plu-
sieurs vont secretement à leurs fins;
mais il y a des gens indolens, froids,
changeans, variables; ces gens qui
ne sont désignez par aucun caractère
qui leur soit propre, en ont un
neanmoins, & tres-fade, c'est de
n'en point avoir; on ne les reconnoît
que par là. La seconde reflexion est
inserée dans le Chapitre de *l'homme*
où M. de la Bruyere se propose de
montrer nôtre inconstance naturel-
le; il s'y prend ainsi, *les hommes n'ont
point de caracteres, ou s'ils en ont, c'est*

celui de n'en point avoir qui soit suivi ; qui ne se demente point , & où ils soient reconnoissables , &c.... Ne confortons point ces deux pensées qui ont chacune un objet tres-different ; L'une regarde la société , l'autre à rapport à la Religion. Il faut que les hommes se fixent à une certaine humeur , à de certains talens qui les rendent propres au commerce du monde , voilà le sens du premier caractère. Il faut que les hommes soient moins irresolus dans leurs bons desseins , & qu'ils aient de la constance quand il s'agit de pratiquer la vertu , c'est à quoi on les exhorte en dernier lieu par un petit trait de Morale où on leur reproche leur inégalité.

Vide p. 432.

Monsieur de la Bruyere parle de ces gens qui veulent mettre de l'esprit par tout , badiner avec grace & rencontrer heureusement sur les plus petits sujets. Il dit , *c'est créer que de railler ainsi , & faire quelque chose de rien ;* Je ne vous prie pas , Monsieur , d'admirer l'observation du Critique , c'est beaucoup si vous souffrez que je l'écrive ; la voici

DE M. DE LA BRUYERE. 137
pourtant ; *cela est bien tiré ; l'on dit ,* Pag. 223 ;
créer des charges , créer des rentes , l. 4.
créer des pensions ; *hors de ces cas le*
verbe est impropre. De là il prend occa-
sion de blâmer quelques autres en-
droits où l'Auteur des Caractères
s'est servi de la même expression, par
exemple , *Ergaste crée les modes sur les*
équipages. . . . Boileau semble créer
les pensées d'autrui. On ne peut , à
mon avis user de termes plus propres
& moins affectez. Le Censeur y
trouve néanmoins du ridicule & de
l'impropriété : il pousse même si loin
l'amertume de la Satyre , qu'il ose
adresser à M. de la Bruyere ce trait
piquant tiré de son Chapitre *de la*
société & de la conversation , *Acis une*
chose vous manque , à vous & à vos
semblables les diseurs de Phœbus ; une
chose vous manque c'est l'esprit. Si le
Critique , Auteur de cette applica-
tion injurieuse , n'appelle pas cela
blesser la charité , je m'en rappor-
te. Il a bien senti qu'il la bleffoit
cruellement , & que c'étoit outrager
un homme de merite , c'est
pourquoi il ajoute , *je me retracte :* Pag. 224
ce n'est pas l'esprit qui manque à M. de l. 8.

la Bruyere ; il ne lui manque qu'une modeste opinion de soi-même. Le Censeur de plus en plus malin retracte une injure par une autre plus offensante. Car lequel vaut mieux , d'accuser un homme de simplicité ou d'orgueil , de petit esprit ou de cœur arrogant ? Sur quoi fonde-t-on ce reproche , & où paroît-il que M. de la Bruyere est plein de lui-même ? Il falloit en donner des preuves , nous n'eussions pas eû de peine à les détruire.

Arrias a tout lû & tout vû , il veut le persuader ainsi ; le Censeur pretend qu'il eut mieux valu transposer
 Pag. 224. *les termes , par exemple Arrias a*
 220. *tout vû a tout lû ; & que l'ordre de cette diction eût été d'autant plus regulier que lire suppose qu'on a des yeux & que l'on voit.* S'il est permis de badiner de la sorte , & d'équivoquer à tous momens , il n'y a point de pensées qui puissent se sauver de la critique , mais une telle critique ne peut faire tort aux pensées qu'elle condamne ; elle même offre matiere a une plus juste censure.

Monsieur de la Bruyere peint

sous le nom de *Theodecte* les gens qui n'ont point de sçavoir vivre. On reprend ici deux choses ; une expression, & une grande obscurité : Le premier défaut dans ces paroles, *Theodecte bredouille des vanitez & des sottises* ; ce mot de *vanitez* pour exprimer des choses pueriles , badines , fades , ne paroît pas François au Critique. J'ai pourtant lû dans un Auteur que vous mettez au nombre des bons ,

*Boursaut
t. 2. de ses
Lettres pag.*

15.
il n'y a pas une periode qui ne soit accompagnée d'une vanité : Voilà le terme de *vanité* employé au lieu de puerilité , badinerie , sottise. Si le Censeur n'est pas content de cet exemple , je le renvoye à l'usage.

Le second défaut tombe sur ces paroles qu'il ne trouve pas intelligibles , *Theodecte rappelle à soi toute l'autorité de la table , & il y a un moindre inconvenient à la lui laisser entiere qu'à la lui disputer. Le vin & les viandes n'ajoutent rien à son caractere. Theodecte est naturellement si brusque , si incivil , si grossier qu'il ne pourroit l'être d'avantage quand même il seroit yvre. Monsieur de la Bruyere se souvenoit de nous avoir*

Pag. 98.

dit dans son Chapitre des Ouvrages de l'Esprit , qu'il y avoit un ridicule si bas qu'il n'étoit ni permis à l'Auteur d'y faire attention , ni possible au Lecteur de s'en divertir ; il n'a donc eu garde de souiller nôtre idée par aucun terme dégoûtant , & de nous représenter un homme qui vomit autant d'injures & de sottises, qu'il rejette peut-être de morceaux. Il s'est exprimé avec délicatesse , en disant , *le vin & les viandes n'ajoutent rien au caractère de cet homme.* Afin de mieux entendre sa pensée, il faut voir ce qui la précède , & examiner le vrai caractère de ce Theodecte. *A t-on servi , il se met le premier à table & dans la première place ; les femmes sont à sa droite & à sa gauche ; il mange , il boit , il conte , il plaisante , il interrompt tout à la fois : il n'a nul discernement des personnes , ni du maître , ni des commis ; il abuse de la sotte déférence qu'on a pour lui ; est-ce lui est-ce Eutideme qui donne le repas ? Vous avouerez , Monsieur , qu'un homme tel qu'on vient de le dépeindre ne peut pas être pire au sortir d'un long dîner , puis qu'il a fait*

DE M. DE LA BRUYERE. 141
tant de sottises avant que de se
mettre à table , & pendant tout le
tems qu'il y a été.

Monsieur de la Bruyere après
avoir peint sous le nom de *Theodecte*
les gens qui ne sçavent pas vivre ,
fait en la personne de *Troile* le ca-
ractere des hommes importans , gens
qui s'insinuent dans la maison des
riches , de maniere que rien ne s'y
fait sans leur participation : Les
maîtres leur abandonnent l'autorité
domestique , & se laissent eux-
mêmes gouverner. Le trait que le
Ceuseur condamne , *si on suit Troile*
il gagne l'escalier , il franchiroit tous les
étages , où il se lanceroit par une fenêtre
plûtôt que de se laisser joindre par quel-
qu'un qui eût un visage ou un ton de
voix qu'il désapprouve. Ce trait est
appelé une furieuse hiperbole ; On Pag. 226;
ajoute , *si un monstre effroyable paroif-* l. 1.
soit , à peine donneroit-on ces sentimens
à une femme timide , ou à un homme de-
sesperé. De quoi s'agit-il , d'éviter une
personne qui a le visage & le ton de
voix desagreables. Je veux que ce
soit là une hiperbole ; mais est-il
defendu de l'employer sous peine

d'être crû un homme privé du bon sens? Plus l'hiperbole est excessive, plus elle produit l'effet que l'on attend de la simple exposition de la vérité: *In hoc*, dit Seneque, *omnia hiperbole extenditur ut ad verum mendacio perveniat*. Le propre de l'hiperbole est de nous faire arriver à la connoissance du vrai par la route du mensonge. Monsieur de la Bruyere avoit cette idée, car il ne définit point autrement l'hiperbole dans son Chapitre des Ouvrages de l'Esprit page 44, *l'hiperbole exprime au delà de la vérité pour ramener l'esprit à la mieux connoître*. Supposé donc qu'il se soit servi de cette figure dans quelques-uns de ses caracteres, ce n'a pas été pour rendre croyable une chose qui ne devoit point l'être, une chose exagérée, mais pour la rendre vrai-semblable par l'exageration même.

Je vais plus loin & je soutiens que l'hiperbole dont M. de la Bruyere se sert dans l'endroit que nous examinons n'est point excessive. Il faut remonter à ce qui précède & faire attention à la maniere dont il a com-

DE M. DE LA BRUYERE. 143
mencé le caractère de Troile ; Si
l'on entre par malheur sans avoir une
physionomie qui lui agrée , il ride son
front , & il détourne sa veüe ; si on
l'aborde , il ne se leve pas ; si l'on s'as-
sied auprès de lui , il s'éloigne ; si on lui
parle , il ne répond point ; si l'on con-
tinüe de parler , il passe dans une autre
chambre. Tous ces traits amenez suc-
cessivement & comme par degrez
designent Troile l'homme du monde
le plus inaccessible. Après cela , il
n'est pas difficile de s'imaginer que
Troile gagne l'escalier pour éviter
la rencontre de ceux qui le suivent ;
je crois bien qu'il se laissera joindre
plûtôt que de se jeter par la fenêtre ;
mais cette façon de parler est tirée
de l'usage , on dit , *j'aimerois mieux
mourir que de voir cet homme , que de
lui parler , &c. . . .* Quoi qu'on sça-
che bien que ce ne soit pas là le des-
sein des gens qui s'expriment de la
sorte , ces expressions sont nean-
moins autorisées dans le discours
familier ; elles ont même lieu dans
le discours grave. Je ne suis pas
grand Grec non plus que le Criti-
que , cela n'empêche pas que je ne

lui cite deux exemples tirez de la neuvième Iliade d'Homere , & rapportez dans la Rhetorique d'Aristote. Premier Exemple ,

Me donnât-il autant que la mer
a de fable ,
Et la terre de points . . .

Second Exemple ;

Jamais Agamemnon ne m'auroit
pour son gendre ,
Quand sa fille en attrait plus riche que Venus ,
Etaleroit aux yeux des charmes
inconnus ;
Quand elle égaleroit Pallas même
en sagesse.

Voilà deux hiperboles qu'on pourroit nommer furieuses : Aristote n'en condamne point l'usage. Cette figure, dira-t-on, sied bien dans la Poësie qui, parce qu'elle est naturellement un objet fabuleux , admet plus volontiers tout ce qui ressemble à la fable. De peur qu'on ne se prevale de cette objection , je vais rapporter deux

deux hiperboles qui de l'aveu de tout le monde sont judicieusement placées dans un de nos meilleurs Ouvrages de Prose, c'est l'illustre Monsieur de Saint-Evremond qui en est l'Auteur. Dans le jugement qu'il fait des Pièces Italiennes, il s'exprime en ces termes ; Pour celles des Italiens elles ne valent pas la peine qu'on en parle ; les nommer seulement est assez pour inspirer de l'ennui. Leur Festin de Pierre feroit mourir de langueur un homme assez patient, & je ne l'ai jamais vû sans souhaiter que l'Auteur de la Pièce fût foudroyé avec son Athée. Quelques pages après il dit sur un autre sujet ; Le dernier supplice d'un homme delicat est d'entendre ces longs recits ; & on auroit plus de raison de preferer une prompte mort à la patience de les écouter, que n'en eût le Lacedemonien de Bolcami, lors qu'il prefera le gibet à la longue & ennuyeuse lecture de la guerre de Pise dans l'histoire de Guichardin.

Je me suis un peu étendu sur cette reflexion ; Passons à une autre. Vous sçavez, Monsieur, que, quand il

s'agit de raccommo-der deux hom-
mes dont l'un a raison & l'autre ne
l'a pas, on condamne ordinairement
tous les deux. C'est pour cela que
M. de la Bruyere s'ecrie, *le con im-
portante, motif pressant & indispensable
de fuir à l'Orient quand le fat est à
l'Occident, pour éviter de partager avec
lui le même ton.* Le Censeur à qui
tout semble énigmatique, trouve
de l'obscurité dans cette pensée.

*Pag. 227. l. 9. J'aurais mis, dit-il, afin de la rendre
claire, pour éviter de me voir con-
damné avec lui: car on ne sçait ce
que, partager le même ton, veut
dire. Il falloit bien pourtant qu'il le
fût & qu'il l'entendît, puis qu'il
s'est contenté de changer les termes
de la phrase. Ce changement ne
lui a pas réussi; le mot qu'il suppri-
me avoit plus de force, plus d'éner-
gie que ceux qu'il a substitués.*

Je n'oublierai pas de vous faire
remarquer une nouvelle pointe; *on
ne sçait, repete-t-il, ce que veut dire,
partager le même ton: Outre que
c'est mal parler, un ton ne se divise
point, si ce n'est dans la musique qui
admet les demi-tons.* La remarque est

DE M. DE LA BRUYERE. 147
aussi curieuse que l'exception neces-
saire ; il faut bien que je raille à
mon tour un homme qui fait à tout
propos le mauvais plaisant. Prenons
cependant le ton sérieux ; quand
M. de la Bruyere dit , *partager le*
même ton , il ne prétend pas s'en tenir
à la signification propre de ce mot ,
il se sert d'une allegorie ingenieuse
pour nous faire comprendre qu'il ne
veut pas être confondu par la même
condamnation avec le fat.

Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux Pag. 272.
collateraux & dont il s'agit d'heriter l. 20.
qui peuvent dire ce qu'il en coûte. Le
Censeur croit qu'il y a quelque cho-
se d'obmis , *sinon* , reprend-il , *il faut*
un commentaire à la marge , ou bien
nous avons tous l'intelligence tres-bornée.
En effet ce n'est que cela ; car il n'y
a rien d'obmis ; c'est une méprise
du Correcteur qui a séparé cette
pensée du caractère precedent dont
elle est la conclusion ; il y est parlé de
ces hommes capricieux qui exigent
des menagemens infinis de la part de
ceux qui doivent leur succeder. Je
crois être bien fondé à accuser en
cette occasion le Critique de mau-

Fig. 18.

vaïse foi ; il pouvoit attribuer cette faute à l'Imprimeur, comme il lui en a déjà attribué une page 200 , où il a dit , *ce , qu'il , est une faute de langage ou d'impression ; Obligé d'interpréter favorablement les choses j'impute la méprise au Correcteur , & comme il lui en attribué une autre plus bas où il auroit été plus excusable d'en charger M. de la Bruyere , car il dit page 472 c'est une faute qui a échappé au Correcteur.*

Fig. 4:

Pag. 228.

Le Censeur accuse l'Auteur des Caracteres d'avoir imité Monsieur le Duc de la Rochefoucault, Vous ne trouverez pas néanmoins beaucoup de ressemblance dans les deux pensées. Ayons le plaisir de les confronter. Monsieur de la Rochefoucault dit, *la plus solide de toutes les finesses est de sçavoir bien feindre de tomber dans les pieges que l'on nous tend ; Et on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres.* Monsieur de la Bruyere a écrit en moins de paroles & d'une maniere plus vive , vous le croyez votre dupe ; s'il feint de l'être , qui est plus dupe de vous ou de lui. Si tous

DE M. DE LA BRUYERE. 149
ceux qu'on accuse d'être Plagiaires étoient aussi reservez dans leur imitation, on ne leur feroit pas un crime du profit qu'ils tireroient des bons livres. Je ne parle point ainsi pour la justification de M. de la Bruyere ; Qui ne voit la différence des deux maximes tant du côté de l'expression & du beau tour que de celui de la pensée ? Je n'en dis pas davantage, de peur de compromettre M. de la Rochefoucault dont je revere le merite.

Le plaisir de la société entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs, & par quelque différence d'opinions sur les sciences. Le Critique refuse son approbation à ce caractère, il declare ainsi le motif qui l'y engage : Si la ressemblance des mœurs est nécessaire au bien de la société, la conformité des opinions l'est encore plus. Les gens divisés par les sentimens se divisent bientôt d'affections, &c. . . . Il joint à cette raison la propre retractation de M. de la Bruyere qui dit page 162. Le conseil si nécessaire pour les affaires est nuisible dans la société : sur les On-

Pag. 229.

l. 11.

vrages vous rayez les endroits qui paroissent admirables à leur Auteur, où il se complait d'avantage, vous perdez ainsi la confiance de vos amis sans les avoir rendus plus habiles. L'induction que le Censeur tire de cette dernière maxime, est que M. de la Bruyere exclut les differences d'opinions, lui qui sembloit auparavant les rendre nécessaires au plaisir de la société.

Il est aisé de concilier ces deux Caractères ; l'Auteur ne dit pas dans le premier que le plaisir de la société se cultive par une difference *entiere*, mais, par *quelque* difference d'opinions sur les sciences. En second lieu ces paroles, *le plaisir de la société entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs*, sont à remarquer. Non seulement M. de la Bruyere ne propose cette maxime qu'à des *amis*, il veut encore que la ressemblance de leurs mœurs soit parfaite, car il ne lui donne aucunes bornes. Cela supposé, doit-on craindre que *quelque* difference d'opinions sur les sciences traverse l'union des *amis* uniformes dans leurs inclinations & dans leur

DE M. DE LA BRUYERE. Ist
goût sur les mœurs. Sages , doux ,
moderez , patiens , également dis-
crets & paisibles , disposez en cette
qualité d'amis à avoir de la com-
plaisance les uns pour les autres , ils
ne s'échaufferont pas mal à propos
dans la dispute. Ils ne se contre-
diront qu'afin de s'instruire , & ne
s'opiniâtreront que pour donner plus
de matiere à leur entretien. Il n'y
aura point de haine dans leurs con-
tradictions, ni de rancune dans leurs
querelles ingenieuses ; ils mettront,
quand il en sera tems , des bornes à
la dissertation, & ne passeront jamais
celles de la bien-sceance & de l'a-
mitié : Cette interpretation n'est
point de moi ; car afin qu'on ne s'y
trompât pas , Monsieur de la Bruye-
re a dit aussi-tôt , *par là* , par cette
ressemblance de goût sur les mœurs
& par quelque difference d'opinions
sur les sciences , où l'on s'affermir dans
ses sentimens , où l'on s'exerce & l'on
s'instruit par la dispute. Voilà pour la
premiere maxime.

Quand l'Auteur assure dans la
seconde que le conseil est nuisible dans
la société, il ne suppose pas ce qu'il

a fait en premier lieu , que ces gens soient *amis* , & qu'ils aient *aucune ressemblance de goût sur les mœurs*. Au contraire il en fait voir l'extrême difference. De peur qu'on ne croye que je parle au hazard , je rapporterai les termes ; *sur les mœurs* , dit-il page 162, *sur les mœurs* (cela merite de l'attention) *vous faites remarquer des defauts ou que l'on n'avoüe pas , ou que l'on estime des vertus* : Comme il établit une maxime generale , & qu'il parle de gens qui n'ont aucune liaison entr'eux , ni aucune conformité de mœurs , il les détourne prudemment de se donner conseil. En un mot , ceux qui se ressemblent par les mœurs & qui sont liez par l'amitié peuvent, afin d'entretenir le plaisir de la société , se partager d'opinions sur les sciences. Mais quand on se trouve avec des gens qui ne nous ressemblent point d'inclinations & qui ne sont pas nos amis de longue main , il est dangereux d'entreprendre de leur donner conseil. Je dis simplement ce que Monsieur de la Bruyere exprime avec une belle delicateſſe sans tomber dans

DE M. DE LA BRUYERE. 153
la moindre apparence de contradiction.

Ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre, Harangues froides & qui réduisent à l'impossible. Etes-vous raisonnable de vous tant inquieter, n'est-ce pas dire, êtes-vous fou d'être malheureux ? Le Censeur tire une mauvaise conséquence, lors qu'il dit, Monsieur de la Bruyere qui ne veut pas qu'on essaye de consoler les malheureux ; approuve donc leur desespoir ? Peut-on mieux faire que de les exhorter à la constance ? Oüi, l'on peut mieux faire ; c'est de garder le silence. Toutes les consolations qui ne sont assaisonnées d'aucun secours paroissent fades à un homme qui se plaint ; elles redoublent son mal & achevent de le desesperer ; voilà ce que M. de la Bruyere veut faire entendre à ces froids Harangueurs qui substituent une compassion babillarde à une charité agissante.

Pag. 230
l. 13.

Le Censeur donne le nom de pens^{ée} fausse à celle-ci, *il ne falloit pour fournir à ces entretiens, (Monsieur de la Bruyere caracterise ces gens qui laissoient au vulgaire l'art de parler*

Ibid. l. 28.

d'une maniere intelligible , & qui étant enfin parvenus à n'être plus entendus , ne s'entendoient pas eux-mêmes) *il ne falloit , dit-il , pour fournir à ces entretiens , ni bon sens , ni jugement , ni memoire , ni la moindre capacité ; il falloit de l'esprit non pas du meilleur , mais de celui qui est faux & où l'imagination a trop de part.* Le Critique demande , *l'imagination peut-elle avoir trop de part aux choses ?* Oûi , répond-il d'un ton railleur , *dans le Systeme de M. de la Bruyere qui distingue l'esprit d'avec l'imagination.* Le Systeme de M. de la Bruyere est bon , & sa distinction tres-juste ; l'un & l'autre sont reçûs par les habiles gens ; Ils ne se lassent point de nous avertir qu'il faut se défier de l'imagination , parce que ses premieres idées sont grossieres & imparfaites ; c'est à l'esprit à démêler cette confusion , & à corriger la hardiesse d'une imagination trop vive. Par ces choses où *l'imagination a trop de part* , Monsieur de la Bruyere entend les premieres pensées qui n'étant pas digerées autant qu'elles le doivent être , ont trop ou trop peu

DE M. DE LA BRUYÈRE. M^{rs}
de force. Or le plus ou le moins dé-
truit la vérité, qui essentiellement est
une & indivisible. L'imagination est
donc fautive alors ; & c'est une con-
séquence nécessaire que l'esprit qui
ne raisonne que sur les idées qu'il
tient de l'imagination , est égale-
ment faux. On peut encore enten-
dre par ces choses où l'imagination
a trop de part, les vaines subtilitez,
les pointes recherchées, les affecta-
tions, les raffinemens, en un mot
tout ce qui s'éloigne du naturel.

Un Système qui est mauvais est
celui-ci de Critique, *l'esprit ne peut* Pag. 231.
être juste qu'autant qu'il y a de viva- l. 17.
cité dans l'imagination. Il se trompe ;
la vivacité de l'imagination conduit
à l'erreur, parce qu'une imagination
trop vive commence à devenir une
faculté trompeuse. Si au lieu de
vivacité il eût mis solidité, il parloit
juste, parce que la solidité de l'ima-
gination conduit infailliblement
l'esprit à la justesse ; au lieu qu'il
n'est rien de plus rare que d'être
vif & solide, juste & brillant tout
ensemble.

Entre dire de mauvaises choses & en

Page. 231.
l. 23.

dire de bonnes que tout le monde sçait & les donner pour nouvelles, je n'ai pas à choisir. L'Auteur des sentimens critiques nous assure qu'il se garderoit bien d'une telle confusion. Quant à moi, dit-il, je choisirois la repetition des bonnes choses, & je la prefererois à la nouveauté des mauvaises. Je me suis douté que c'étoit là son goût; car il a rempli ses Lettres d'une infinité de choses connües de tout le monde; ce n'a été que l'envie de repeter qui l'a souvent engagé à leur y donner place; la nécessité de son sujet ne demandoit pas qu'elles la prissent. Je m'apperçois encore, que nôtre homme, trop amateur de la repetition, n'a pas bien pris la pensée de M. de la Bruyere qui a seulement voulu dire que les meilleures choses trop repetées paroissent enfin mauvaises, & deviennent tout-à-fait insipides quand elles sont données pour nouvelles. La raison en est évidente: quoi qu'une bonne chose soit toujours bonne en elle-même, elle change, ce semble, de nature à force d'être dite & redite; au moins elle ne surprend plus: d'ail-

DE M. DE LA BRUYERE. 157
leurs il est impossible qu'en la re-
petant on lui laisse tout l'esprit ,
toute la grace qu'elle doit à son pre-
mier Auteur : Ce qu'on dit est bon ,
mais on le dit mal ; on le dit hors
de propos , ou on le dit à des gens
qui bien que capables de le dire
mieux ne voudroient pas s'y exposer,
dans la crainte de diminuer l'excel-
lence de la chose & la reputation de
l'inventeur.

Je vous ai déjà fait remarquer ;
Monsieur , que le Critique s'arro-
geoit une autorité despotique sur
la langue , prêt de s'ajuger à lui-
même une premiere place dans l'A-
cademie ; C'est justement ce verbe
ajuger qu'il condamne, il faut désigner
à quelle occasion. Monsieur de la
Bruyere a écrit page 171. *Cydias sçait*
à qui il ajuge la seconde place. Son
adversaire prétend que le verbe
ajuger ne se dit que de ce qui est exposé
aux encheres publiques. Assurement
cet homme est un beau parleur ; il
aura le titre d'Academicien quand
il l'aura mérité, mais il a trop à
reformer dans lui pour en venir là.
Il a bien vû que sa remarque étoit

pag. 232
l. 6.

mauvaise, car il dit aussi-tôt *passons* à une reflexion plus solide.

Page. 232.
l. 15.

Cette Epitete ne convient point à l'observation qu'il fait sur ce trait de M. de la Bruyere, celui qui ne *sçait rien*, croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même. Le Censeur qui ne se lasse point de parler en Sophiste, répond, puis que cet homme vient d'apprendre, on ne peut pas dire qu'il ne sçait rien; il se peut faire qu'il ne sçache pas beaucoup; il sçait du moins ce qu'il a appris il n'y a qu'un moment. Cette remarque fait contre lui en deux manieres. Premièrement, c'est vouloir s'opposer à l'Usage, de pretendre que ce mot rien exclue absolument toutes choses. Il n'y a personne universellement ignorant; ainsi quand on dit, un tel ne sçait rien, on veut faire entendre qu'il sçait peu. En juger autrement c'est aller contre l'Usage. En second lieu, le Critique prouve malgré lui-même que M. de la Bruyere a eu tantôt raison de dire, que l'esprit où l'imagination a trop de part est un esprit faux. Voici l'exemple; la pensée que je viens de re-

DE M. DE LA BRUYERE. 139
prendre dans le Censeur est fausse ;
Or elle n'est fausse que parce que
son imagination a été trop subtile ;
Subtilité qui ne manque jamais de
dégenerer en opposition à la verité.

Si je m'étois engagé à relever
tous les défauts du Critique , je ne
manquerois pas de blâmer la pre-
vention où il est qu'il n'y a point de
science sans presumption , ni de Sça-
vans sans orgueil : Je lui montrerois
& toujours par lui-même, que ce dé-
faut est plutôt l'appanage de l'igno-
rance & le vice des petits esprits.

Il termine l'examen de ce Chapi-
tre par une courte reflexion , je ne
vous dirai rien sur ce trait de M. de la
Bruyere. Elise n'a pas le courage
d'être riche en l'épousant , &c....

Car pour parler d'une chose il faut l'en- Pag. 233.
tendre. Monsieur de la Bruyere n'a l. 13.

pas toujours été également intelli-
gible : mais il n'y a pas d'endroit où
il se soit expliqué plus clairement.
Il parle de *Nicandre* homme veuf qui
s'entretient avec *Elise*, qu'il a dessein
d'épouser. Cet homme vante l'hu-
mour de sa premiere femme, exagere
les biens qu'il a , le mécontente-

ment qu'il doit avoir de ses proches ; il insinuë que sa santé est foible , & qu'il ne peut pas vivre long-tems , & il ajoute , *mais Elise n'a pas le courage d'être riche en l'épousant* , on voit sans peine que cela signifie qu'*Elise* n'épouserait pas un tel homme si elle avoit du bien , ou si elle a du bien , elle veut que *Nicandre* lui fasse une donation , sans que de son côté elle soit obligée de lui en faire une reciproque.

Ma Lettre est assez longue pour vous obliger à me tenir quitte de tous complimens. Je suis , vôtre serviteur.



LETTRE IX.

Refutation des objections proposées par l'Auteur des sentimens critiques sur le sixième Chapitre que Monsieur de la Bruyere a intitulé des biens de fortune.

MONSIEUR,

J'entrerais tout d'un coup en matière afin de ne point abuser de la complaisance que vous avez de lire sans interruption mes Lettres, quelque longues qu'elles soient.

La première reflexion du Critique sur le Chapitre *des biens de fortune* est trop badine, je ne m'y arrête pas. La seconde est plus apparente. Mais M. de la Bruyere a eu ses raisons pour entrer dans le détail qu'on blâme. Ce détail quoi-que bas, étoit nécessaire pour montrer que l'homme de Lettres ne peut être

Pag. 249.
l. 21.

important & qu'il ne veut point l'être; C'est pour cela qu'il dit, *cet homme est trivial comme une borne au coin des Places; il est vu de tous, & à toute heure, & en tous états, nud, habillé, sain ou malade.* Le Censeur replique, *ce n'est point faire l'éloge d'un homme de mérite que de le rendre visible au lit & de le produire tout nud.* Il a une pudeur bien farouche, si de telles expressions l'offensent; ou plutôt il n'a point de pudeur, s'il se persuade que M. de la Bruyere veut nous faire entendre que ce Philosophe se montre nud. Quel est le Lecteur assez grossier pour prendre ceci à la lettre? On en doit simplement conclure que l'homme de Lettres n'a point l'abord inaccessible de l'homme d'affaires. *Le manieur d'argent est un ours qu'on ne sçauroit apprivoiser; on ne le voit dans sa loge qu'avec peine: Que dis-je, on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore, & bien-tôt on ne le voit plus.* Il falloit que M. de la Bruyere qui vouloit montrer que l'homme de mérite avoit un caractère différent, entrât dans le détail où il s'est jetté. Son

DE M. DE LA BRUYERE. 153
sujet l'y a conduit ; & il n'y a que
des Lecteurs mal intentionnez qui
puissent se plaindre que la pu-
deur y est blessée. J'assurerois que
le Critique a été le premier & le
seul qui se soit avisé d'une interpre-
tation semblable.

*Sosie de la livrée a passé par une
petite recette à une sous-forme ; & par
les concussions , la violence & l'abus
qu'il a fait de ses pouvoirs , il s'est en-
fin sur les ruines de plusieurs familles
élevé à quelque grade ; devenu noble par
une charge il ne lui manquoit que d'être
homme de bien : Une place de Mar-
guillier a fait ce prodige. Le Critique
veut subtiliser à son ordinaire. Ce* Pag. 251
n'est point , dit-il , une telle place qui l. 7.
*est capable de faire ces prodiges , tout au
plus donné telle la reputation d'homme
de bien. Justement nous y voilà , & je
n'en demande pas d'avantage. Aussi
Monsieur de la Bruyere veut-il seu-
lement nous apprendre que Sosie
connu pour un concussionnaire s'est
acquis , à la faveur de son titre de
Marguillier , une bonne reputation.
Ces places , comme l'on sçait , se
donnent ordinairement à des gens de*

probité, ou font passer pour tels ceux qui les obtiennent. Prenons même les choses à la rigueur. Le Critique n'a pas raison d'affirmer qu'une telle place n'est pas capable de rendre un Marguillier honnête homme. Il est obligé par une pieuse bien-seance d'assister exactement au service Divin, d'entendre les Sermons, de s'acquitter des devoirs extérieurs du Christianisme. Dieu se sert quelquefois de ces moyens pour changer le cœur d'un scelerat. Il devra donc sa conversion à ce titre de Marguillier. Ces changemens sont rares, je l'avoüe, ils doivent être regardés comme des miracles. Monsieur de la Bruyere leur donne aussi ce nom, *une place de Marguillier a fait*, dit-il, *ce prodige.*

Arfure cheminoit seule & à pied; entendoit de loin le Sermon, &c.... Sa vertu étoit obscure & sa devotion connue comme sa personne. On nous fait deux objections. La première est que la vertu & la devotion sont la même chose : pas toujours, répondrai-je au Censeur. La vertu est le sentiment de pieté qui reside dans le

cœur, & la devotion est la pratique extérieure des choses de la Religion. Par exemple, un hypocrite n'est pas vertueux, mais il est devot: il est devot parce qu'il pratique les devoirs de la piété; il n'est pas vertueux, parce que son cœur n'est pas de concert avec ses lèvres qui louent Dieu.

Le Censeur qui ne développe pas la finesse du caractère d'*Arfure* objecte en second lieu, *la vertu de cette femme étoit obscure, sa devotion l'étoit par conséquent, la personne l'étoit aussi; Monsieur de la Bruyere a donc voulu dire, la devotion d'Arfure étoit aussi connue que sa personne, autrement il n'y auroit pas de sens.* Comme le Critique a tant de fois blâmé l'Ironie jusqu'à la vouloir proscrire, il ne voit pas que c'en est une finement glissée en cet endroit; Elle étoit pourtant facile à découvrir. Dire que la devotion d'*Arfure* étoit connue comme sa personne qui ne l'étoit point, c'est dire ironiquement que sa devotion ne faisoit aucun bruit dans le monde, & que sa vertu n'étoit pas même connue dans sa

Paroisse ; on ne s'appercevoit pas seulement de la presence de cette femme.

La reflexion sur le caractere de *Cresus* se détruit par l'usage. Rien n'est plus ordinaire que de dire d'un homme à qui il n'est pas demeuré de quoi se faire enterrer , *il est mort insolvable , sans biens , & ainsi privé de tous secours*. Le Censeur pretend qu'il eût été mieux de transposer l'ordre de la Phrase & de mettre à la fin ce qui est au commencement. *Un homme , (c'est la raison qu'il apporte) un homme peut être insolvable , & néanmoins avoir de quoi payer ses obseques*. Cette dette est privilégiée, c'est une obligation religieuse & consacrée qui s'acquitte avant toutes les autres. Le Critique ne sçait pas tout , quand il parle de la sorte ; il faut l'instruire. Quoique la sepulture soit fondée sur le droit naturel & sur un devoir de pieté , les obseques qui sont les dehors magnifiques d'une douleur ambitieuse ne s'acquittent point au préjudice des creanciers. Leur dette est fondée sur une justice qui ne peut être détruite par le superbe appareil

DE M. DE LA BRUYERE. 167
d'un deuil. Ainsi il n'est pas vrai
qu'un homme qui a de quoi se faire
enterrer magnifiquement n'ait pas
de quoi satisfaire quelques-uns de
ses creanciers. Les sommes qui lui
restent pour de somptueuses fune-
railles seront employées à payer ce
qu'il doit ; il sera inhumé sans hon-
neurs, ou s'il veut jouir de la gloire
du mausolée, il faut qu'il ait de quoi
acquitter les dettes antérieures à cet-
te dépense posthume. Excusez ce
style un peu barbare. J'ai été obligé,
Monsieur, de parler pratique, pour
éclaircir une question qui en est.

Voici une comparaiſon que M. de
la Bruyere employe à montrer qu'il
ne faut point approfondir la fortune
des Partisans, *Si vous allez derriere un
theatre & si vous nombrez les poids, les
roües, les cordages qui font les vols & les
machines ; si vous considerez combien de
gens entrent dans l'exécution de ces mou-
vements ; quelle force de bras & quelle
extension de nerfs ils y emploient, vous
direz, sont-ce là les principes & les res-
sorts de ce spectacle si beau, si naturel,
qui paroît animé & agir de soi-même ?
Vous vous recrierez quels efforts ; quelle*

pag. 252.
L. 28.

violence ! de même n'approfondissez pas la fortune des Partisans. Cette comparaison fournit matière à des applications très-belles qui ne vous seront point échappées. Le Censeur peu disposé à réfléchir condamne avec une autorité souveraine tout ce qui demande de la réflexion. *Tant s'en faut*, ce sont ces termes, *que j'estime moins un spectacle, lors que j'approfondis les ressorts de toutes ces machines, ce sont au contraire ces choses qui me le font admirer d'avantage.* Esprit de critique, esprit de contradiction ! je suis assuré que si M. de la Bruyère avoit pris ce dernier sentiment, son Antagoniste auroit aussi-tôt embrassé le premier, & toujours dans le dessein de lui être contraire.

Permettez-moi, Monsieur, d'expliquer la pensée de M. de la Bruyère, ou plutôt d'entrer dans sa véritable idée. Il tâche de desabuser les gens qui se persuadent que la fortune éclatante des Partisans se fait toute seule & en un jour. Son dessein n'est donc pas de la rendre odieuse, si elle est légitime, ni de décrier leur bonheur, s'il est vrai qu'ils en jouissent.

sent tranquillement ; il s'attache à montrer que ce bonheur dépend de tant de choses qu'il n'y a pas beaucoup d'avantage d'être riche à ce prix. L'application de cette comparaison peut être ainsi faite à mon avis. Si vous pénétrez le cœur des Partisans , si vous comptez les inquietudes , les chagrins , les remords qui le déchirent , si vous considérez combien de gens entrent dans l'exécution de leurs desseins ambitieux , quelles démarches , quels travaux ils y emploient, vous direz , sont-ce là les principes & les ressorts de cette fortune si belle qui paroît animée & comme agir d'elle-même. Vous vous recrierez, quel état malheureux , & que ces gens sont à plaindre !

Je ne sçai pas si le Critique attend quelque récompense des gens d'affaires , ou s'il est dans quelque soustraité. En tout cas la finance ne l'occupoit pas beaucoup. Pour peu qu'il y eût d'occupation , il n'auroit pas le loisir de faire de mauvaises satires. Je le vois furieusement acharné à prendre le parti des Financiers ; il

le declare hautement, & s'honore de ce projet illustre ; je vais, dit-il, prendre le parti des Financiers. Ils ont en sa personne un foible deffenseur ; s'ils n'avoient d'autre ressource & un meilleur appui, je les plaindrois ; on ne paye pas des taxes avec les louanges d'un Auteur. Avant que de lire ce qu'il dit à leur gloire, voyons ce que M. de la Bruyere a écrit de leur intrepidité barbare. Il y a une dureté de complexion, il y en a une autre de condition & d'état, l'on tire de celle-ci comme de la premiere de quoi s'endurcir sur la misere des autres, dirai-je même de quoi ne pas plaindre les malheurs de sa famille. Un bon Financier ne pleure, ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfans. Quelle est l'objection que l'on fait ? Si par malheurs de famille l'Auteur entend la mort de quelques proches, l'expression n'est pas juste. La mort est à la verité un mal commun à tous les hommes ; mais ce mal qui n'est tel qu'à cause qu'il est la punition du peché, ne doit point être appellé malheur par des gens qui esperent une autre vie. Cela ne prouve rien. Monsieur de la Bruyere donne t-il le Financier (je

Pag. 254.
l. 1.

ne nomme personne, & je proteste que je n'en désigne aucun) donne-t-il le Financier pour un homme qui ait beaucoup de religion ? Apprendre l'homme d'affaires dans son caractère de Partisan, c'est un homme, qui ne vit, ni en Chrétien, ni même en Philosophe. Il ne croit pas de malheur plus grand que la mort qui est pour les Chrétiens une source d'espérances, & pour les Philosophes le remède de leurs maux. Supposé que M. de la Bruyere entendit par malheurs de famille la mort de quelques proches, ce seroit dans le sentiment du Financier & non dans le sien propre. Son Chapitre de l'homme est plein de maximes qui prouvent évidemment qu'il croyoit plus que personne une vie future ; Il n'est donc point question de le chicaner sur cet article.

De la reflexion morale le Censeur passe à une reflexion politique ; il est bon de vous en faire part. Nous devons entendre par malheurs de famille une banqueroute, une disgrâce, une infidélité. Oh ! est-il vrai que le Financier soit insensible à ces malheurs ? J'accorde.

Pag. 254.

l. 11.

derai que le Financier n'est pas insensible à ces sortes de malheurs, mais on m'accordera que s'il y est sensible, ce n'est que par rapport à lui-même. Il pleure des *amis* qui le soutenoient, une *femme* dont l'alliance étoit le ressort de sa fortune, des *enfants* dont l'industrie eût augmenté ses trésors. Au reste ses larmes ne coulent point par un sentiment de tendresse, le seul intérêt les fait repandre. Ainsi il n'est que trop vrai que le Financier est un homme essentiellement dur, un homme naturellement insensible à tout ce qui ne touche point son cœur avare, il n'a que ce cœur, il n'a point l'ame compatissante; il ne pleure, ni comme un *ami généreux*, ni comme un *Père tendre*, ni comme un *mari fidelle*: C'est lui seul qu'il regrette dans la mort des autres.

Celui-là est pauvre dont la dépense excède la recette. Je crois, Monsieur, avoir déjà observé que le Censeur
Pag. 255. blâme dans M. de la Bruyere toutes les façons de parler qui imitent un peu le style du Palais. Mais quoi!

par ce que la chicane se l'est appropriée, faut-il que notre langue en souffre. Usons de toutes les locutions qui ne sont point barbares, & ne permettons pas que la langue Françoisé déjà assez stérile d'elle-même le devienne encore plus par une fausse délicatesse.

Il n'y a rien dont on voye mieux la fin que d'une grande fortune. Le Critique n'a garde de reprendre la maxime : car une expérience funeste à bien des gens n'en prouve que trop la vérité. Il y blâme une syllabe ; *ce mieux n'est pas bien*, dit-il, *plûtôt*, *étoit le vrai mot*. On appelle cela des bagatelles qui ne méritent pas d'être relevées. Après tout, Monsieur, quelle puerilité que de donner toutes ses réflexions à des termes au lieu d'en pénétrer le sens ? Un ancien Philosophe faisoit le même reproche à ses Disciples ; *Nos in vocibus* *Tuscul. l. 1.* *occupatos verba tantum fundere* ; il est honteux que nous passions tous les jours de notre vie à disputer sur des mots ; Je ne m'étonne plus si le Censeur, grand imitateur de ces Disciples qui méritent au plus le nom de

Grammairiens , n'est pas un meilleur Philosophe ; il s'épuise en termes , & il ne lui reste plus d'esprit pour tirer de bonnes conséquences.

L'on ne se rend point sur le desir de plaire & de s'agrandir , &c.... Le Censeur ne conteste point encore cette maxime ; il desapprouve seulement une repetition legere. *Ce tour*, dit-il , plaît fort à l'Auteur , *il l'a déjà glissé au Chapitre des Femmes*, page 79. Une coquette ne se rend point sur la passion de plaire : *Voilà ma preuve.* Où en sommes-nous , Monsieur , dès qu'il n'est plus permis de se servir deux fois dans un Ouvrage étendu , je ne dis pas de la même pensée , mais du même tour ? Si la repetition étoit dans une même page on feroit tout au plus excusable de la blâmer ; il y a ici une distance de cent dix-huit pages entieres. Après que le Critique a mis sur le papier tout ce qui lui est venu dans l'imagination , & qu'il a repris jusqu'aux moindres choses , il dit , comme un homme qui feroit beaucoup de grâces à son adversaire , *je passe legèrement sur ces petites observations.* Ce qui

Pag. 255.
l. 28.

Pag. 256.
l. 3.

DE M. DE LA BRUYÈRE. 175
doit consoler tous les bons Auteurs
dans qui on examine scrupuleuse-
ment ces sortes de vetilles , est qu'on
les négligeroit si l'on trouvoit chez
eux des défauts essentiels.

Le Critique n'a pas l'heureux sort
de ces bons Auteurs. On trouve
dans ses remarques de quoi repren-
dre sans être obligé de s'arrêter à des
bagatelles ; car il ne lui échappe
point de reflexions qui n'offrent à la
censure une abondante matiere ; seu-
le cause de la longueur de mes
Lettres ; Je les abregé autant qu'il
m'est possible.

Monfieur de la Bruyere dit , il
n'y a au monde que deux manieres de
s'élever , ou par sa propre industrie ,
ou par l'imbecillité des autres. Son en-
nemi qui subtilise à tout propos
forme cette question , *la faveur qui*
nous previent , n'est-ce pas un troisieme
moyen de parvenir ? Non , Monfieur
le Critique , lui répondrois-je , s'il
m'adressoit la demande , la faveur
n'est pas un troisieme moyen de
parvenir ; elle se rapporte aux deux
autres ; si on a mérité la *faveur* que
l'on a , c'est un effet d'*industrie*. Si

Pag. 256.
l. 8.

on ne l'a point mérité , c'est un effet de l'imbecillité du Patron.

Pag. 256. l. 24. *Il y a des ames sales, paitries de bonne & d'ordure, &c....* Le Critique soutient que *bien des gens feroient difficulté de parler de la sorte ; il ne permet cette expression qu'à ceux qui croient l'ame materielle.* Jamais on ne s'est avisé d'une pareille objection. Desaprouve-t-il qu'on dise, *une ame basse, une ame grande, une ame petite ?* Ces qualitez qui conviennent proprement aux corps , sont tous les jours appliquées au cœur , à l'ame , à l'esprit. Comme les hommes ne peuvent se former une idée des choses interieures que par la comparaison des objets sensibles , ils sont reduits à donner un corps à tout ce qui n'en a point , témoin ces quatre Vers sur l'Ecriture tirez de la Pharsale de Brebeuf,

C'est delà que nous vient cet art
ingenieux,

De peindre la parole & de parler
aux yeux ;

Et par des traits divers de figures
tracées

Donner de la couleur & du corps
aux pensées.

Monsieur de Corneille disoit qu'il
auroit donné deux de ses meilleures
Pièces pour ces quatre Vers. Un
Poète Anonyme n'a pas mal réussi à
les imiter ; sa pensée est en un sens
plus reguliere.

C'est des Pheniciens que nous vient
l'art d'écrire ,
Cet art ingénieux de parler sans
rien dire ,
Et par des traits divers que nôtre
main conduit ,
Attacher au papier la parole qui
fuit :

Nôtre foiblesse est telle que pour
soulager nos conceptions , il faut que
les choses visibles servent à exprimer
celles que nous ne voyons pas ; jus-
qu'à-là ; Monsieur ; que pour avoir
une idée du Dieu que nous adorons ,
nous souffrons qu'il soit connu ,
montré & designé par la figure d'un
vieillard dans les nues. Sans nous en-
gager trop avant dans cet exemple

qui formeroit une espece de dissertation étrangere à nôtre sujet , prenons l'expression de M. de la Bruyere ; Il appelle ces ames *sales pûtries de baïe & d'ordure* , afin de nous exprimer leurs bas sentimens. ; rien n'est plus vil à nos yeux que la *baïe & l'ordure* , nous devons concevoir que les actions de ces gens sont viles & méprisables. J'aurois voulu être dispensée de cette interpretation.

Vous trouverez la reflexion du Critique sur le caractère de *Clearque* étrangement badine , elle finit par une sottise pointe , je ne trouve point d'autre epithete qui lui convienne. Monsieur de la Bruyere adresse ces paroles à *Clearque*. *Dine bien , Clearque , soupe le soir , mets du bois au feu , achete un manteau , tapisse ta chambre , tu n'aimes point ton heritier , tu ne le connois point , tu n'en as point.* Vous allez voir sur quoi roule la pointe , il est inutile d'avertir *Clearque* de *souper le soir* ; chacun sait que le soir est le tems où l'on soupe : Je m'étonne que l'Auteur n'ait dit à *Clearque* de dîner à *midy*. Craignoit-il que ce *Clearque* ne

confondû les repas & ne se trompât aux heures. De quoi s'avise le Censeur de reprendre maintenant ce qu'il a crû exempt de Critique ? Monsieur de la Bruyere a dit, page 26, *le Noveliste se couche le soir tranquillement sur une nouvelle qui se corrompt la nuit.* Vous vous souviendrez, qu'il a repris ce mot unique, *se corrompt* ; il n'a point touché à celui-ci, *le soir* ; ce n'a pas été manque de reflexion ni de mauvaise volonté. Il a donc cherché à se réjouir à l'occasion de *Clarque*, & à donner aux Lecteurs matière de rire par un assemblage de puerilitez. Quoique je rapporte un endroit semblable qu'il n'a pas condamné, je ne prétendrois pas justifier l'Auteur des Caracteres par lui-même, si l'usage n'étoit pour lui. Il n'est rien de plus ordinaire que d'entendre dire, *déjeuner le matin, dîner à midi, souper le soir.*

Le Critique est en humeur de faire des pointes. En voici une nouvelle aussi peu raisonnable que l'autre. Monsieur de la Bruyere dit, *l'avare dépense plus mort en un jour qu'il ne fait en dix années.* Le Censeur pro-

Pag. 259.
l. 6.

tend que ce n'est pas l'avare qui *de- pense*; un mort n'agit point, & ne peut *depenfer*; il ne nous apprend rien de nouveau, & nous ne l'enten- dons pas autrement; mais c'est lui qui n'entend pas la figure. Cette ma- niere figurée de parler est prise des Loix qui reputent l'heritier & le defunt une même personne, *sunt persona conjuncta*. La nature & l'in- terêt les confondent pour ainsi dire l'un avec l'autre.

Pag. 259
l. 16.

Le plus heureux dans chaque con- dition est celui qui a plus de choses à perdre par sa mort & à laisser à son successeur. On accuse M. de la Bruyere de se contrarier en cet endroit, parce que dix pages au dessus, il a dit, *il n'y a pas de quoi porter envie aux riches, ils ont assez à perdre par leur mort pour meriter d'être plaints*. Un mot va debrouiller cette contra- diction. Monsieur de la Bruyere a voulu prouver page 194, qu'il est rare qu'on soit riche & jeune en même tems; que si l'on reunit ces avantages, cela ne doit point exci- ter l'envie des autres, parce que plus on est riche, plus on a d'atta-

DE M. DE LA BRUYÈRE. 181
chement à la vie ; & plus cet attachement est fort , plus le regret de perdre ces grands biens par la mort est sensible. En second lieu il parle des hommes qui se regardent tous comme heritiers les uns des autres , & qui cultivent par cet intérêt un desir secret de la mort d'autrui. Or pour être au nombre de ces gens enviez il faut être riche : si donc l'on souhaite vôtre mort , c'est une preuve que vous êtes dans des honneurs & des postes auxquels on espere succeder. Chaque pensée est vraie en elle-même ; c'est comme si l'on disoit , on est heureux d'avoir du bien , on est malheureux d'avoir du bien. Quoique ces pensées semblent contraires , elles sont néanmoins veritables ; on est heureux d'avoir du bien ; les richesses rendent la vie agreable : on est malheureux d'avoir du bien ; les richesses nous exposent à la mauvaise volonté des envieux. Voilà le dénoûement de la contrariété.

Les chambres assemblées pour une affaire tres-capitale , &c. . . . Le Censeur dit que ces sortes d'adjectifs n'ont

Pag. 259.
L. 28.

pas besoin de l'accompagnement de tres, & que le mot emporte avec soi l'excellence du superlatif. Il est mal instruit. Hors ces adjectifs, pire, meilleur, il n'y en a point qui ne souffrent un adverbe de quantité. Pour lui montrer qu'il tombe ici dans l'erreur, c'est que dans la crainte d'y tomber une seconde fois, il n'a pas repris M. de la Bruyere qui s'est servi page 603. de la même expression, notre intérêt le plus capital se fait sentir.

Le sort de presque tous les Auteurs est de finir de la même manière qu'ils ont commencé. Le Critique a entamé sa Lettre par une pointe, (toujours des pointes avec lui, il s'est terriblement gâté l'esprit à force de lire les Auteurs du dernier siècle.) Il conclut sur le même ton. Monsieur de la Bruyere établit en peu de mots une maxime constante, *c'est une grande puerilité que de s'exposer à une grande perte. Puerilité est là, dit le Censeur, bien puerile, &*

[Pag. 260. *ne signifie rien ou signifie mal... La puerilité est une badinerie d'enfant, nom qui ne convient guere à la fin*

DI M. DE LA BRUYERE. 181
du jeu. Il parle contre lui ; c'est à
cause que le mot de puerilité signifie
une badinerie d'enfant que M. de la
Bruyere s'en est servi : les enfans
n'ont point de prevoyance ; ils sont
imprudens, consultent peu leurs in-
terêts, ne les connoissent pas. Voilà
ce qui arrive aux joüeurs qui s'ex-
posent à de grandes pertes ; ils abu-
sent du present & ne font aucune
attention à l'avenir, manquent de
sagesse & sont en cela tres-sembla-
bles aux enfans. La fureur qu'ils ont
pour les jeux ruineux est donc une
vraye puerilité.

Adieu, Monsieur, je me rendrai
toujours aussi exact à vous écrire.
Ma premiere Lettre suivra celle-ci
de près, croyez-moi entierement
devoué à votre service.



L E T T R E X.

*Examen des observations critiques sur
le Chapitre de la Ville.*

M O N S I E U R ,

Je ne me suis point engagé mal à propos quand je vous ai fait espérer que mes Lettres se suivroient de près. Elles vous intéressent trop, pour ne me pas faire un devoir de vous en donner la suite.

Monsieur de la Bruyere parle des femmes qui se promènent aux Thuilleries, c'est là précisément qu'on se parle sans se rien dire ou plutôt qu'on parle pour les passans. Je reconnois le Critique à l'objection qu'il fait;

Pag. 275. l. 4. Quand, dit-il, on se sert de cette conjonction, ou plutôt, il semble que c'est pour rendre plus intelligible une chose qui ne l'étoit pas assez. Ici tout au contraire; ce qui precede n'est point obscur, ce

DE M. DE LA BRUYÈRE. 185
qui suit l'est beaucoup. Je m'étonne
qu'il ait daigné approuver la pre-
mière partie de cette Phrase. Une
même raison l'engageoit de donner
son approbation à la seconde : car
puis qu'il convient que ces femmes
se parlent sans se rien dire , il faut
nécessairement que ce qu'elles disent
soit plutôt pour les passans que
pour elles.

Si l'Auteur a jamais examiné l'ac-
tion & l'embarras des femmes qui se
promènent aux Thuilleries , il a dû
s'appercevoir qu'elles se joignent
moins par le plaisir de la conversa-
tion que pour affermir leur conte-
nance. Elles tournent la tête à droit
& à gauche , ne se regardent point ,
envisagent tout le monde hors elles-
mêmes , feignent de n'être point dé-
concertées quand le petit maître fixe
sur elles des yeux effrontez ; elles
parlent haut afin qu'on entende ce
qu'elles disent d'une mode , de leurs
coëffures , de leurs équipages , de la
reforme de leur luxe , & du retran-
chement des dorures ; C'est donc
pour les passans qu'elles parlent ; &
le Critique a tort de trouver cette

expression obscure ; son tort est en cela d'autant plus grand que M. de la Bruyere avoit auparavant donné tout l'éclaircissement que l'on pouvoit desirer. Le caractere est beau & merite d'être rapporté. Dans ces lieux d'un concours general où les femmes se rassemblent pour montrer une belle étoffe , & pour recueillir le fruit de leur toilette , on ne se promene pas avec une compagne par la nécessité de la conversation ; on se joint ensemble pour se rassurer sur le theatre , s'approprier avec le public , & se raffermir contre la Critique ; Voilà , Monsieur , ce que je vous disois ; puis l'Auteur continue , c'est là précisément qu'on se parle sans se rien dire , on plutôt qu'on parle pour les passans ; pour ceux même en faveur de qui l'on hausse sa voix , l'on gesticule & l'on badine , l'on panche negligemment la tête , l'on passe & l'on repasse. Cette description est admirable & toute naturelle ; je suis sûr que vous me sçavez bon gré de lui avoir donné place dans cette Lettre.

Monsieur de la Bruyere n'a pas moins bien réussi à décrire certaines societez qui sont dans une Ville,

DE M. DE LA BRUYERE. 187
comme autant de petites Republiques dans une terre affranchie de domination; societez qui ont leurs Loix & leurs Usages, composées de gens qui ont leur jargon, leurs mots pour rire, & qui ne trouvent rien de bien dit ou de bien fait, que ce qui part de leur genie, incapables de goûter ce qui vient d'ailleurs; *cela va*, (il montre le ridicule de leur affectation.) *Cela va jusques au mépris pour les gens qui ne sont pas initiés dans leurs mysteres.* La delicatelle du Censeur est aussi ridicule que l'affectation de ces sortes de personnes. *On* *ibid.* *l. 13;* *connoît bien*, dit-il, *que c'est une metaphor*, *mais on aimeroit mieux que les termes consacrez aux choses saintes ne fussent point appliquez aux profanes.* En verité, Monsieur, il y a bien du venin, j'ose hazarder le mot de corruption, dans l'esprit du Censeur, d'appeller ce discours de M. de la Bruyere une profanation des choses saintes. S'il n'est pas permis d'employer dans le stile ordinaire aucun des termes que le stile sacré s'est rendus propres, il ne faut plus parler, il ne faut plus écrire. Autre-

ment on courra le risque de passer à tout moment pour un impie , un profanateur ; ainsi vont être désormais traités ceux qui diront , *avoir un homme à sa devotion ; faire des vœux à la fortune ; être martyr de l'ambition.* Cependant , Monsieur de la Bruyere a employé ces termes page 268 & 270 , sans que le Censeur en ait blâmé l'usage. Il y a plus , Monsieur de la Bruyere s'est servi page 71 du même mot sur lequel on lui fait maintenant un procesz qu'on n'a point alors osé lui intenter, *Celse, a-t-il dit , est nouvelliste ; il sait même le secret des familles ; il entre dans de plus hauts mysteres, il vous dit pourquoi, celui ci est exilé , & pourquoi on rappelle cet autre , &c.* Il a encore écrit P. 138. *C'est le dernier secret, c'est un mystere...* P. 139. *Une attention qu'on a au moindre mot pour y trouver un mystere que les autres ne voyent pas.* Ce n'est donc que par caprice que le Censeur condamne dans ce Chapitre l'application naturelle du mot de *mysteres* ; mais il ne persevere pas dans cet injuste sentiment , car il ne desaprouve pas l'endroit où M. de la

Bruyere a dit des Sannions & des Crispins, ils *parlent jargon & mystere sur de certaines femmes*. Si le Critique avoit lû les remarques de M. de Vaugelas sur la langue Françoise, il ne se seroit point avisé de faire cette reflexion. Monsieur de Vaugelas dit en parlant de nos anciens Autheurs, Lors qu'ils ont écrit ils n'étoient pas encoire; *initiez aux mysteres* de nôtre langue où depuis ils ont été admis, Continions, Monsieur, de nous servir de tous ces termes; leur condamnation n'est prononcée que par un homme qui n'a ni science, ni autorité: s'il avoit le moindre usage de la langue, bien loin de blamer le mot de *mysteres* où il est placé, il avoüeroit qu'il ne signifie pas toujours les veritez incomprehensibles de la Religion, mais en general toutes les choses que l'on affecte de cacher. De là viennent ces façons de parler, *un mystere d'iniquité, un mystere d'hipocrisie*; les Predicateurs sont en possession de ces termes, ils la repandent dans leur Morale; les accusera-t-on d'impieté? si c'en étoit une de s'être servi de ce mot dans le sens

que l'Auteur des Caractères s'en est servi, elle seroit incomparablement plus grande de l'appliquer au crime des hypocrites qu'au jargon de quelques précieuses.

Ce n'est qu'en faveur de deux ou trois personnes qui ne l'estiment point qu'il court à l'indigence & qu'aujourd'hui en carrosse, il n'aura pas dans six mois le moyen d'aller à pied. Ce traité du Caractère d'André donne lieu au

p. 276. l. 3. Critique de demander, *quel moyen faut-il pour aller à pied? Les chemins sont ouverts aux pauvres comme aux riches, il ne faut que des jambes pour marcher; la déroute des affaires ne bouche les rues à personne. Disons que M. de la Bruyère a voulu faire une antithèse. Et moi, j'assure que le Critique n'a pas pris la pensée de l'Auteur. André est un homme qui dissipe son patrimoine & qui court à l'indigence; il s'endette & ne paye pas ce qu'il doit. Il a eu sans doute à faire à des usuriers qui ont pris de rigoureuses précautions avec lui, ou il a des créanciers qui, plus leur dette sera légitime, moins ils lui feront de quartier. Un homme de ce caractère*

à pour dernière demeure la conciergerie ; une fois privé de sa liberté , il n'aura plus le moyen d'aller à pied , moyen qui ne lui aura été soustrait que par la prompte dérouté de ses affaires. N'êtes vous pas surpris , Monsieur , que le Critique en soit demeuré là ? A vous parler franchement , j'attendois qu'il nous dît , qu'appeller *André* un petit maître prodigue , c'étoit une nouvelle profanation , parce que *André* est le nom d'un Apôtre qui a tout quitté pour suivre JESUS-CHRIST.

Je passe les trois reflexions qui suivent ; elles n'ont aucune solidité ; Je serois moi-même peu solide de vouloir refuter des choses qui tombent d'elles-mêmes. La première de ces observations roule sur un adverbé transposé , la seconde sur une équivoque prétendue , la troisième sur un *pour* de trop dans une Phrase ; Voilà assurément des remarques fort curieuses ; la seule lecture vous découvrira leur peu d'importance.

Page 231. M. de la Bruyere fait ainsi l'éloge des Femmes de la Cour qui rendent justice au mérite , &c

qui l'honorent. . . . Comme elles regorgent de train , de splendeur & de dignitez , elles se delassent volontiers avec la Philosophie ou la vertu. Ces trois lignes fournissent au Critique le sujet de deux remarques. Dans la premiere il condamne cette expression *regorger de train de splendeur & de dignitez* ; il explique son sentiment d'une maniere tres-plaisante ; *Regorger de train , cela se pouvoit dire d'un certain fou qui croyoit avoir avallé un carrosse. A parler plus serieusement on ne dit point , regorger de train , quoi que l'on dise regorger de bien. Ici la metaphore vient de ce que l'on suppose que le desir des richesses est une faim, AURI SACRA FAMES, (il n'avoit garde d'omettre ce beau trait d'érudition ;) mais , poursuit-il , regorger de train ne peut être un mot usité qu'après que l'on aura mis en vogue celui-ci , être affamé de carosse , ou cet autre la faim & la soif des équipages. Avez-vous jamais vû , Monsieur une chicane pareille ? Je vais montrer par l'usage même , que le verbe *regorger* s'applique aux choses qui ne sont pas susceptibles de cette*

faim

Pag. 278.
l. 2.

faim ni de cette soif. On dit par exemple, *mes celliers regorgent de vins, mes greniers regorgent de bled ;* Ce verbe n'est que pour signifier l'abondance. He quoi ! ce terme *regorger de biens & d'honneurs* est bon, & celui-ci, *regorger de train de splendeur & de dignitez* ne le sera pas ; Cette difference est-elle établie, & pourquoi le seroit-elle ? Si j'étois capable d'imiter le Critique dans ses mauvaises plaisanteries, je lui demanderois s'il croit plus facile de digerer de l'argent qu'un équipage. Comme je veux parler sérieusement, je me contenterai de dire que le verbe, *regorger*, pris au figuré peut s'appliquer à toutes choses.

La seconde reflexion du Censeur tombe sur ces paroles, *elles se delassent volontiers avec la Philosophie ou la vertu.* Cette conjonction, *ou*, qui semble denoter une difference, le choque. Il nous avertit qu'il a toujours crû pouvoir confondre l'amour de la sagesse avec la sagesse même, & par conséquent la vertu avec la Philosophie. Il se trompe en cela. Quoique l'amour de la sagesse soit une dispo-

sition à la sagesse , il y a encore beaucoup de chemin à faire pour y arriver. La pratique du bien en suppose l'amour ; mais l'amour de la vertu qui conduit quelquefois à la vertu , ne la suppose pas absolument. Je me souviens d'un trait de l'Ecriture , on ne m'accusera pas de la profaner , car l'application en est legitime : Saul disoit à David : *inferior es quam ego*. Cet aveu étoit un effet de son amour pour une justice qu'il étoit fort éloigné de pratiquer. Il n'est donc pas permis de confondre la Philosophie avec la vertu , j'entens l'amour de la sagesse avec la sagesse même. Aussi Monsieur de la Bruyere ne les a pas confondus ; il connoissoit trop le monde pour ne pas sçavoir qu'il y a deux sortes de gens de bien ; les uns qui se conduisent uniquement par les regles de la Morale ; ce sont les Philosophes , gens habiles à concetter les dehors & à emprunter tout l'exterieur de la vertu sans donner la moindre gêne à leurs passions secretes ; les autres qui ont des vœux plus étendus , ce sont les vertueux qui n'affectent

DE M. DE LA BRUYERE. 195
aucune regularité extérieure, ou
s'ils affectent quelque chose, c'est
de cacher le nombre de leurs bon-
nes actions. Ces deux sortes de per-
sonnes ont également l'estime des
hommes qui ne peuvent juger que
par les choses qu'ils voyent. Donc
Monsieur de la Bruyere a raison de
dire en parlant des protesteurs du
merite, qu'ils *se delassent avec la Phi-
losophie ou la vertu*. La conjonction
ou étoit nécessaire en cet endroit
pour marquer la difference de l'une
& de l'autre.

La dernière reflexion du Critique Pag. 279.
est telle, *si je voulois m'arrêter aux* L. 1.
mots, j'en trouve beaucoup dans ce
Chapitre qui ne sont pas vieux, car
M. de la Bruyere en est l'inventeur.
Monsieur de la Bruyere étoit tres-
capable de contribuer à l'éclaircis-
sement de notre langue; mais il s'est
contenté des mots qu'il y a trouvez
établis sans entreprendre d'en for-
mer de nouveaux. Ainsi, *petiller,*
fatuité, ineptie, ne sont point, com-
me on le dit en raillant, *des termes*
de son invention; en tout cas nous lui
serions obligez de nous les avoir

fournis. Si le Critique se donnoit le
soin de feuilleter les bons dictionnai-
res il seroit plus retenti dans ses de-
cisions.

Au reste, je dois à la discretion le
plaisir de ne nous avoir pas ennuyé.
Quand mes Lettres sont moins cour-
tes, vous devez lui en imputer la
faute; c'est une marque que les
siennes sont tres-longues. Je suis,
&c,

LETTRE XI.

*Reponse à la Lettre où le Critique
a examiné le Chapitre de la Cour.*

MONSIEUR,

On ne peut pas disconvenir que M. de la Bruyere ne connût parfaitement l'humeur des Courtisans ; Je me rappelle même le souvenir d'un endroit où le Critique a été obligé d'en faire l'aveu & d'admirer les excellentes peintures que cet Auteur a faites de la Cour. Accoutumé à se contre-dire, je ne m'étonne pas qu'il s'efforce de détruire par ses reflexions sur ce Chapitre, l'idée qu'il a donnée ailleurs de la pénétration de M. de la Bruyere. Retablißons sa gloire, les moyens en sont faciles.

Pag. 450

*Un homme ; dit M. de la Bruyere ;
qui sçait la Cour, est maître de son geste,*

Pag. 238.

de ses yeux & de son visage ; il est profond , impenetrable ; il dissimule les mauvais offices , sourit à ses ennemis , contraint son humeur , déguise ses passions , dement son cœur , parle , agit contre ses sentimens : tout ce grand raffinement n'est qu'un vice , que l'on appelle fausseté , &c. . . Au dire du Critique , le

Pag. 279.
l. 18.

nom de fourberie seroit plus naturel & plus expressif , celui de fausseté convient proprement aux veritez déguisées , aux écritures altérées ou contrefaites. Cette raison fait pour M. de la Bruyere : l'homme de Cour dont il parle ne cherche qu'à déguiser la verité , qu'à alterer les dehors de sa personne ; son raffinement est donc une espece de fausseté. Soit , que ce nom pris dans sa propre signification n'exprime que l'alteration d'une verité , y a-t-il une regle qui deffende de l'employer figurément ? Cette regle seroit une véritable exception ; car il n'y a point de mots dans nôtre langue qui n'ayent un sens double ; le propre & le figuré.

Les trois reflexions suivantes sont courtes ; c'est ce que j'y trouve de plus excusable ; quand le Critique

les auroit supprimées, il n'en auroit que mieux fait.

Je vous ai déjà prevenu, Monsieur, sur l'aversion qu'il a contre l'ironie, cette riche figure que Balzac appelle la favorite & la bien aimée de Socrate. Erasme étoit si charmé des ironies de ce Philosophe, qu'il auroit voulu lui dédier un Temple; il s'écrioit souvent, *bien-heureux Socrate priez pour nous.* J'avoue que c'est pousser trop loin l'estime de l'ironie; mais c'est une autre extrémité que de la vouloir entièrement bannir de la Rhetorique: le Censeur n'en fait point à deux fois; il prétend qu'on doit l'éviter dans un discours qui n'est fait que pour être lu, tant il est ordinaire de prendre le change. Afin qu'il ne s'y trompe pas dorenavant, je ne me servirai plus de l'ironie à son égard. Si mes Lettres s'adressoient directement à lui, j'aurois écrit sans figure mille choses dont vous savez démêler le vrai sens. Au lieu de continuer à dire sur le même ton railleur, c'est un fin Critique, ses reflexions sont belles & judicieuses, il a eu raison d'attaquer M. de la

Pag. 280.

Bruyere , ses sentimens valent ceux de l'Academie sur le Cid , comme il seroit d'humeur à prendre toutes ces ironies pour des loüanges serieuses , je lui declarerai ouvertement qu'il censure mal à propos & que ses remarques ne valent pas la peine qu'on y réponde.

Dans celle qui suit & qui est à la page 281, il demande par exemple, s'il s'est trompé quand il a trouvé

La Br. p. 249. obscur ce caractere , celui qui voit loin derriere soi , un homme de son tems & de sa condition avec qui il est venu à la Cour la premiere fois , s'il croit avoir une raison solide d'être prévenu de son propre merite & de s'estimer davantage que cet autre , qui est demeuré en chemin , ne se souvient plus de ce qu'avant sa faveur il pensoit de soi-même & de ceux qui l'avoient devancé. Oüi , certainement le Critique s'est trompé, il doute sans raison que M. de la Bruyere se soit entendu lui-même. Non seulement l'Auteur des Caracteres s'est bien entendu , mais nous l'entendons parfaitement. Monsieur de la Bruyere dit à cet homme qui a obtenu une place à la Cour ; Avant

que de faire vôtre fortune, vous vous croyiez du mérite, & vous vous en croyiez beaucoup plus qu'à ceux qui étoient alors vos supérieurs; ils vous sembloient de petits esprits, des gens incapables; vous les méprisiez, vous declamiez contre leur peu de talent. Maintenant que vous êtes en faveur, vous jugez au contraire que ce sont les inférieurs qui manquent de mérite; vous les accusez de peu d'industrie; vous blâmez leur médiocrité, vous dédaignez leurs personnes. Donc vous ne vous souvenez plus de vos premiers sentimens. Cela me paroît très-clair, & si quelque chose l'est d'avantage, c'est la manière dont l'Auteur a exprimé sa pensée; elle ne peut être en effet mieux tournée, ni plus délicatement rendue.

On demande & on obtient, mais, La Br. p. dit-on; sans l'avoir demandé & dans le 256. tems que l'on n'y pensoit pas, & que l'on songeoit même à toute autre chose, vieux stile, menterie innocente & qui ne trompe personne; le Censeur répond sur cela, il n'y a point de menterie qui doive être jugée innocente; d'accord,

mais qu'il prenne garde , s'il lui plaît , que M. de la Bruyere ne veut pas justifier la menterie en elle-même. Il ne la dit innocente que par rapport aux autres à qui elle ne fait aucun tort ; cette distinction suit naturellement des termes , *menterie innocente , & qui ne trompe personne.*

Monsieur de la Bruyere caractérise ces gens qui fuient en apparence les emplois auxquels ils aspirent secrètement , & qui s'éloignent de la Cour par une fausse modestie. Leur dessein est de s'y voir bien-tôt rappelés avec plus d'honneur. Sa pensée a un tour fort délicat ; *artifice grossier , s'écrie-t'il , finesses usées , & dont le Courtisan s'est servi tant de fois , que , si je voulois donner le change à tout le public , & lui dérober mon ambition , je me trouverois sous l'œil & sous la main du Prince pour recevoir de lui la grace que j'aurois recherchée avec le*
Pag. 282. plus d'empchement. Le Critique n'est pas satisfait de ce trait ingénieux , il assure même qu'il est contraire à ce que l'Auteur a voulu nous faire entendre , par ce qu'on ne peut pas douter que ceux qui approchent un

Roi & qui l'obsèdent , ne soient les premiers ambitieux ; il falloit donc selon lui que M. de la Bruyere s'expliquât ainsi , *le Courtisan ne scauroit déguiser son ambition , l'on n'en croit pas moins à celui qui affecte de s'éloigner de la Cour , qu'à celui qui est sous les yeux & sous la main du Prince.* Ce dernier tour est bon , mais il est simple , mais il est commun ; l'autre est meilleur , il est plus fin , il est neuf : Monsieur de la Bruyere qui sçait qu'une feinte modestie est le manège ordinaire des Grands , servons nous de ces termes , *un artifice grossier , une finesse usée* , leur conseille de venir à la Cour plutôt que de s'en éloigner. C'est comme s'il leur disoit , quand vous demeurerez à la Cour , on ne s'appercevra pas de vos brigues , à peine demelera-t-on vos desseins , vous vous cacherez dans la foule ; au lieu que , si vous affectez de quitter la Cour , on ne doutera point que vous ne songiez à y être rappelé avec des titres plus glorieux ; votre éloignement paroîtra une recherche secrète des postes que vous semblez fuir ; autant de

» démarches que vous ferez pour dé-
 » guiser vôt're ambition , vous attire-
 » ront le reproche d'ambitieux ; si vous
 » voulez donner le change au Public,
 » trouvez-vous sous l'œil du Prince ,
 » ne le perdez point de veüe , on ne
 » soupçonnera pas que vous avez
 » dessein d'obtenir des graces.

Page 258, l'Auteur des Caractères entreprend ceux qui ont la délicatesse de ne pas demander des places à la Cour, & qui n'ont pas néanmoins une délicatesse mieux fondée; il entend l'application à se rendre dignes des emplois qu'ils desireroient. Il les encourage à mériter, & ensuite à demander ouvertement, il leur montre que l'usage de la brigue est en vigueur dans bien des rencontres; *l'on se présente encore*, leur dit-il, *pour les Charges de Ville*, *l'on postule une place dans l'Académie Française*, *l'on demandoit le consulat*, &c. Sur ces mots, *l'on postule une place dans l'Académie Française*, le Censeur rapporte que ce qui a donné lieu à ce règlement de l'Académie pour la brigue de ses places, a été le refus que M. Arnauld d'Andilly

DE M. DE LA BRUYERE. 205
avoit fait de celle qu'on lui offrit ;
En cela il ne se trompe point ; il ne
se trompe que dans l'induction qu'il
tire des paroles auxquelles je m'ar-
rête. Voici cette induction, *l'Acad-* *Pag. 284*
emie s'est apparemment relâchée de la
rigueur de cette loi en faveur de M. de
la Bruyere ; car dans son remerciement
à Messieurs de l'Academie , il leur dit
page 42. J'ai assez estimé cette dis- *ce*
tinction pour desirer de la devoir à *ce*
vôtre seul choix, & j'ai mis votre *ce*
choix à tel prix que je n'ai pas ôsé *ce*
en blesser, pas même en effleurer la *ce*
liberté par une importune sollicita- *ce*
tion. Ou bien, si l'Academie continue *ce*
de se faire solliciter, Monsieur de la
Bruyere n'a pas dû dissimuler qu'il avoit
postulé cette place. Je répons ; Mon-
sieur de la Bruyere n'a pas la vanité
d'insinuer qu'on lui a offert cette
place sans qu'il l'ait demandée ; il l'a
postulée afin de satisfaire à l'usage ;
il a sollicité, mais il n'a fait aucune
sollicitation importune ; il s'est cru
honoré de briguer une place parmi
les Academiciens, mais il auroit cru
en même tems se deshonoré s'il se
fût rendu importun. Tout homme

qui a du cœur doit avoir ces sentimens. J'approfondirai d'avantage cette observation , lorsque j'en serai à l'examen de son discours academique. Reprenons nôtre sujet.

Monsieur de la Bruyere après avoir dit , *l'on se presente pour les Charges de Ville , l'on postule une place dans l'Academie Françoise , l'on demandoit le consulat , poursuit , quelle moindre raison y auroit-il de travailler les premieres années de sa vie à se rendre capable d'un grand emploi , & de demander ensuite sans nul mystere & sans nulle intrigue , mais ouvertement & avec confiance d'y servir sa Patrie , son Prince , la Republique.* Le Critique n'est pas de cet avis ; il se retranche sur une autre delicatesse ; & parle ainsi , je demande à M. de la Bruyere si un homme auroit bonne grace de se presenter à la Cour & de tenir ce langage , avec bien des travaux je me suis rendu capable de tous emplois , je veux servir ma Patrie , mon Prince , la Republique. Ce zele affecté n'excuseroit pas son imprudence , sa brigue ne feroit pas approuver son zele , on blâmeroit sa sincerité , & M. de la

Pag. 284.
l. 27.

Bruyere auroit été le premier à caractériser un homme aussi orgueilleux. Je veux croire que M. de la Bruyere n'auroit point épargné un homme qui auroit eu plus d'ambition que de mérite , ou même qui auroit eû trop de confiance en ses talens ; mais je puis juger que bien loin de trouver à redire que les places se donnassent à de justes sollicitations , à des brigues de bienveillance , il auroit approuvé cet usage nullement deshonoré à la vertu , usage au contraire tres-propre à récompenser les gens que la vertu distingue. Une preuve assurée que mon jugement est équitable , c'est que M. de la Bruyere n'a rien dit , même avant qu'il fût Academicien , contre les brigues qui se pratiquoient à l'Academie.

A propos de l'Academie , s'il ne tenoit qu'au Censeur il en reformeroit le Dictionnaire ; car il blâme plusieurs expressions qui n'y sont point condamnées. Par exemple , *envier quelqu'un , envier tout le monde ;* Il prétend que ce verbe n'est actif qu'à l'égard des choses & non à l'égard des

personnes. Je n'ai point vû de règle dans nôtre langue qui bornât aux choses la signification d'un verbe actif; des choses elle s'étend toujours aux personnes, on dit, *aimer une chose*, & *aimer un homme*, *étudier une science*. & *étudier les hommes*; *favoriser une brigue*; & *favoriser les gens qui sollicitent*; il n'y a pas d'exception pour le verbe *envier*, on peut donc fort bien dire, *envier la puissance des Grands*; & *envier les puissans*.

ibid. Le Censeur prétend encore que le mot de *traduction* est impropre dans l'endroit où M. de la Bruyere a écrit; *un vieil Auteur & dont j'ose ici rapporter les termes de peur d'en affoiblir le sens par ma traduction*, &c... Il veut faire le plaisant, c'est pourquoi il prend ainsi le tour de son adversaire, j'ose avancer que le mot de *traduction* ne vaut rien ici. Traduire, c'est mettre une langue en une autre. Or mettre du François vieux & mauvais, en un François bon & nouveau, comme c'est toujours la même langue, cela ne s'appelle pas traduire. Puis qu'il est permis de se servir de termes l

DE M. DE LA BRUYERE. 209
bres & choquans , je répons que
c'est la définition du Censeur qui
ne vaut rien. Traduire n'est pas tou-
jours mettre une langue en une au-
tre ; car du François ancien mis en
nouveau langage est une vraie tra-
duction. De plus, supposé que la
traduction soit le changement d'une
langue en une autre , ce François
vieux , mauvais , inutile , n'est plus
reputé François , il commence à for-
mer une langue particuliere qu'on
nomme , *vieux Gaulois* , Gaulois qui
ne peut être entendu à moins qu'on
ne substitue aux termes hors d'usage
des expressions plus familières. Qui
doute alors que ce changement ne
soit une véritable traduction.

Une troisième expression que le
Censeur condamne (car il est en
train de médire de notre langue) est
celle-ci , *la même place dont un homme
de merite est refusé , &c.* Non seule-
ment il nous avertit qu'il n'a pas crû
qu'on disoit *être refusé de quelque cho-
se* , mais il nous prévient sur ce
que , quoique le dise M. de la Bruye-
re il ne croit pas que ce soit bien
parler. Puis qu'il nous declare la

Ibid. l. 264

fièvre de son obstination, en vain lui apporterois-je des raisons persuasives, & des exemples convainquans.

La Br. p. Theodecte aime la faveur éperdu-
268.
ment, mais sa passion à moins d'éclat,

il lui fait des vœux en secret, &c.... Il y avoit trop long-tems que le Critique n'avoit subtilisé, il va se mettre en humeur; ayons, si nous pouvons, la patience de lui répondre. Voici son raisonnement au sujet des paroles que je viens de rapporter, la passion d'un homme qui aime les choses éperduement ne peut être cachée: ou comment l'Auteur sçait-il que

Critiq. p. Theodecte a une si forte passion, puis-
287.
qu'elle n'éclate pas. Quoi qu'un homme aime une chose éperduement, ce n'est pas toujours une conséquence nécessaire que toute sa passion éclate; la force de l'attachement est dans le cœur; mais comme il est impossible qu'il n'en paroisse beaucoup au dehors, on juge par ce dehors de la violence du dedans. Je pourrois donner une seconde raison tirée de l'expérience, mais j'ai affaire à un homme qui brave l'expérience, &

tout ce qu'on lui peut dire de plus incontestable ; n'importe , son opiniâtreté n'empêchera pas que je ne sois regulier dans l'ordre de mes preuves. On voit tant de gens uniquement appliquez à déguiser leur ambition , que personne ne peut désormais nous tromper sur cet article. Plus ils prennent de mesures , plus nous les croyons dominez par cette passion ; elle n'éclate pas , & c'est à cause de cela que nous la jugeons plus violente. Il n'y a donc point d'inconvenient que l'Auteur des Caracteres ait avancé de Theodecte qu'il aime la faveur éperdiuement & que sa passion éclate moins.

Autre subtilité du Critique. Monsieur de la Bruyere se sert d'une comparaison pour aider à rendre l'homme de Cour reconnoissable. . . . *Il a des torrens de loüanges pour ce qu'a dit un homme en faveur , & pour tout autre une secheresse de pulmonique.* Cette comparaison n'est pas trouvée juste par le Censeur qui veut nous apprendre qu'il n'y a pas de gens qui crachent plus & qui soient par consequent plus braves que les pulmoniques.

Je ne suis , grace à Dieu , ni Médecin , ni pulmonique , mais les entretiens que j'ai eue avec les uns & les autres , m'ont appris que le crachement produit enfin une lacheresse mortelle. Le Censeur qui a pressenti qu'on pourroit détruire son objection , réplique , *la comparaison fut-elle juste , ne seroit pas magnifique ; si par , magnifique il entend une métaphore brillante , empouillée , extraordinaire , il a raison ; Monsieur de la Bruyere ne se pique point de ces faux brillans ; il sçait qu'une comparaison dont le but est de rendre une chose sensible , doit être simple & naturelle.*

Troisième subtilité , ce ne sera pas la dernière. Monsieur de la Bruyere continue le caractère de l'homme de Cour , & y ajoute ce trait ; *s'il survient quelqu'un , il sçait en achevant de vous congratuler lui faire un compliment de condoléance ; il pleure d'un oeil & rit de l'autre.* Vous allez voir , Monsieur , que ce n'est pas tant une bonne subtilité qu'une mauvaise plaisanterie , qui regne dans la ré-

Pag. 288. marque du Censeur ; j'aimerois autant

dire qu'un homme pleure de la bouche & des levres, puis qu'on le fait rire des yeux. Je ne sçai pas s'il ignore qu'on dit, même dans le beau langage, un œil riant; quoi que le ris soit une propriété de la bouche qui manifeste la joye par le mouvement des levres, il est bien certain que cette joye n'éclate pas moins dans les yeux, de même que les larmes ne coulent point des yeux qu'il ne se fasse une contraction de tous les traits du visage. Ainsi M. de la Bruyere a parlé exactement; sur tout il s'est conformé à une maniere de parler reçue par l'usage quand il a écrit, cet homme pleure d'un œil & rit de l'autre.

J'avois raison d'assurer que le Critique n'en demeureroit pas à cette troisième subtilité. Voyons surquoi roule la dernière. L'Auteur des Caractères dit que les femmes de la Cour précipitent le declin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles. Son adversaire forme ce doute plaissant. *Je ne sçai s'il y a plus de naturel dans cette expression que sur le visage des femmes qui employent des artifices.* Voilà, comme vous

ibid. l. 24.

voyez, Monsieur, bien des pointes l'une sur l'autre. J'avoüe que l'expression de M. de la Bruyere est particuliere & nouvelle ; mais elle n'est point trop affectée. En tout cas l'affectation des termes serviroit à marquer celle des femmes qu'il veut peindre. Je me contenterai de vous marquer en termes simples & precis, que je suis avec une amitié sincere, votre tres-humble serviteur, &c.

LETTRE XII.

*Où l'on examine ce qui a été proposé
contre le Chapitre des Grands.*

MONSIEUR,

Ce n'a point été sans raison que M. de la Bruyere a fait *des Grands*, un Chapitre separé de la Cour. Dans le Chapitre de la Cour il a touché le caractère de quelques Grands, mais il s'est particulièrement appliqué à peindre ceux qui faisoient leur cour; maintenant il se propose de rendre au naturel tous ceux à qui on la fait. Quoi que les Grands composent la Cour, & qu'il eût pû les confondre, son dessein, lors qu'il les a dépeins, a été de nous donner des peintures plus exactes & des portraits plus finis.

L'Auteur des Caracteres adresse d'abord la parole à Theagene & lui fait cette belle leçon, *si vous êtes*

d'une naissance à donner des exemples plutôt qu'à les prendre d'autrui, & à faire les regles plutôt qu'à les recevoir, convènez avec cette sorte de gens, (il entend ceux qui ont juré entre eux de corrompre un grand Seigneur) de suivre par complaisance leurs dereglemens, quand ils auront par la deference qu'ils vous doivent exercez toutes les vertus que vous cherissez. Ironie forte, ironie utile, tres-propre à mettre vos mœurs en seureté, à renverser tous leurs projets & à les jeter dans le parti de continuer d'être ce qu'ils sont, & de vous laisser tel que vous êtes. Le Critique est étrangement Sophiste en cette rencontre. On ne doit point,

Pag. 309.
l. 10. *dit-il, appeller une ironie utile celle qui ne reforme point les vicioux. Je répons, si cette ironie ne leur est pas utile, elle le sera beaucoup à Theogene dont les mœurs seront en seureté par cette alternative qu'on lui conseille de proposer aux libertins. En second lieu, le Censeur est contraire à lui-même; il prétend que cette ironie sera capable d'engager les vicioux à devenir sages, elle leur sera donc utile; par conséquent*

DE M. DE LA BRUYERE. 217
quent cette épitete lui convient doublement.

Je ne sçai, dittes-vous, avec un air dedaigneux, Philante a du merite, il a de l'attachement pour son maître, & il en est mediocrement consideré. Expliquez vous, est-ce Philante ou le Grand que vous condamnez ? Le Critique *Pag. 310;*
s'applaudit de dire en termes decisifs, *cela ne demande point d'explication : il n'y a personne qui ne donne le tort au Grand, & qui ne plaigne le malheur de cet homme de merite.* Cela devoit être ainsi ; mais comme il y a mille gens si devouez à la faveur qu'ils donnent le tort à l'homme de merite plutôt qu'au fat qui le neglige, M. de la Bruyere ne fait pas cette question sans dessein, *expliquez-vous, est-ce Philante ou le Grand que vous condamnez ?* Il y a là dedans un tour d'esprit merveilleux. Le doute qu'il forme dissipe celui qu'on pourroit avoir ; il emporte avec soi la decision contre le Grand qui n'estime pas assez Philante.

Les Grands sont si heureux qu'ils n'essuyent pas même dans toute leur vie, l'inconvenient de regretter la perte de

leurs meilleurs serviteurs, &c.... Le Censeur qui cherche des défauts où il n'y en a point, & qui en veut trouver à quelque prix que ce soit, écrit simplement, *les Grands sont si heureux*, il en demeure là ; content de sa mauvaise foi il publie aussi-tôt que M. de la Bruyere tombe dans la contradiction parce qu'il a dit auparavant, *la Cour est un pays où les joyes sont fausses & les chagrins réels*. Or, conclut le Censeur, *avec des joyes fausses & des chagrins réels nul ne peut être heureux*. Cette maxime est vraie. Mais ne confondons point ce que l'Auteur a dit dans le chapitre de la Cour, & ce qu'il dit vingt pages après dans le chapitre des Grands ; ou si nous voulons confondre les deux passages, rapportons les fidèlement sans les tronquer. Voici ce qui est écrit à la page 271, *il y a un pays où les joyes sont visibles, mais fausses, & les chagrins cachez mais réels* : cela n'est que trop certain : Je ne repeterai point le Caractere de la page 291, dont on n'a rapporté que ces quatre mots, *les Grands sont si heureux, &c, ...* Il n'y a pas l'ombre

Reg. 310.
l. 8.

de contradiction dans tous les deux. Le premier marque l'affectation des gens de Cour à paroître aux spectacles, aux carrouzels, afin de cacher leurs inquietudes. Le second peint l'humeur volage ou insensible des Grands, qui ne s'affligent point & qui se consolent bien-tôt de la mort des personnes illustres. Lors que M. de la Bruyere semble exagerer le bonheur de ces Grands, il montre adroitement qu'ils le font consister dans des choses frivoles & indignes de leur estime : n'est-ce pas ce qu'il explique sans figure dix pages plus bas, en ces termes, *les Princes ont de la joye de reste pour rire d'un nain, d'un singe, d'un imbecille, & d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.* Conclura-t-on de cette Épitete, *les gens moins heureux*, qu'il crût les autres hommes malheureux de n'avoir pas tous les avantages extérieurs que les Grands font éclater aux yeux du public ? La Conclusion seroit mauvaise : son dessein est de nous dire que les gens moins élevez sont plus tranquilles, & que les personnes mediocres, accoutu-

La Br. p^a

301.

mez à trouver dans leur état des sujets ordinaires de joye , n'en cherchent pas de si frivoles.

Pag. 210.
l. 20.

Le Critique accuse M. de la Bruyere d'avoir imité Tite Live & Pacat. Ces hommes peuvent bien servir de modelles. Je ne doute point que l'Auteur des Caracteres ne les ait lûs & relûs , mais on ne prouvera pas qu'il leur doive ses pensées. Dans l'endroit où il peint ces gens qui pour être distinguez du peuple se font baptiser sous des noms profanes , il les fait ainsi parler , *c'est déjà trop d'avoir avec le peuple une même Religion & un même Dieu. Quel moyen encore de s'appeler Pierre , Jean , Jacques , comme le marchand ou le laboureur. Evitons d'avoir rien de commun avec la multitude , affectons au contraire toutes les distinctions qui nous en separent. Jugez, Monsieur , si cela a le moindre rapport avec ce trait de Tite Live , *Ecquid sentitis in quanta contemptu vivatis. Lucis hujus partem vobis , si liceat , adimant. Quod spiratis , quod vocem mittitis , quod formas hominum habeatis indignantur.* A la verité , Tite Live montre que les Grands voudroient*

DE M. DE LA BRUYERE. 221
être d'une nature privilégiée , &
qu'ils sont fâchez d'avoir tant de
choses communes avec les autres
hommes ; mais il n'y a aucun rap-
port entre sa pensée qui est une re-
flexion generale , & celle de M. de
la Bruyere qui regarde les ceremo-
nies d'un sacrement inconnu à Tite-
Live.

Voyons la seconde pensée qu'on
l'accuse d'avoir prise à Pacat. L'Au-
teur des Caracteres dit , *si un Grand
a quelque degré de bonheur sur les autres
hommes ; je ne devine pas lequel , si ce
n'est peut-être de se trouver dans le pou-
voir & dans l'occasion de faire plaisir.*
Oh ! écoutez la judicieuse repartie
du Censeur ; *Je devine bien*, (il fait al-
lusion à ce tour que prend l'Auteur ,
*je ne devine pas ; lui tout au contrai-
re dit) je devine bien où il a puisé ce* Pag. 311.
beau sentiment , il auroit bien pû le pren- l. 20.
dre à un Ancien qui a écrit fort élégam-
ment , nullam majorem crediderim
esse principum felicitatem quam fe-
cisse felicem ; le bonheur des Princes
est de faire des heureux. Assurement le
Critique avoit envie de nous ap-
prendre qu'il a lû Pacat & Tite-

Live ; car cette citation est aussi étrangere à sa preuve que la premiere. S'il appelle cela des larcins, il n'y a pas d'Ecrivains , je n'excepte pas même les Originaux , qui puissent être à couvert de la censure. Comme presque tous les hommes reçoivent par l'inspiration de la nature les mêmes idées , il est ordinaire qu'ils pensent & s'expriment de la même maniere. Neanmoins cette grande ressemblance ne se trouve point ici. Tite-Live a eû sa pensée, Pacat la sienne , & M. de la Bruyere une toute differente qui lui est propre.

Le Censeur qui ne veut pas se rendre , impute à l'Auteur d'avoir repeté cinq fois la derniere reflexion où le bonheur des Grands est tantôt exagéré , tantôt décrié , & toujours dans des termes fort semblables. Il rapporte les endroits , je ne les marque point ; cela m'obligeroit à trop de citations ; Lisez-les , Monsieur , la seule lecture vous fera connoître que les traits ne sont point uniformes , ou que si la pensée est multipliée , elle reçoit par le choix des

DE M. DE LA BRUYERE. 223
mots, & par la varieté de l'expres-
sion la grace de la nouveauté.

*Sentir le merite, & quand il est une
fois connu, le bien traiter, deux grandes
demarches à faire tout de suite, & dont
la plupart des Grands sont fort incapa-
bles. L'on impute ici une contradic-
tion à M. de la Bruyere. Il a, dit-on,
admiré les dehors agreables & caressans
que quelques courtisans ont naturelle-
ment pour un homme de merite, & qui
n'a même que du merite. Avoir jugé si
favorablement des gens de la Cour &
en parler comme il fait en dernier lieu,
c'est être peu sincere & tres-changeant ;
au contraire c'est à cause que M. de
la Bruyere est sincere & stable dans
ses jugemens, qu'il établit la maxi-
me sur laquelle nous en sommes. De
plus, s'il y avoit là une contradic-
tion, elle seroit excusable, parce que
le stile des Caracteres, qui comprend
les mœurs des hommes, toutes dif-
ferentes en elles-mêmes, engage à
cette contrariété : mais où est-elle ?
Je donne hardiment le defi au Cen-
seur de la montrer. Monsieur de la
Bruyere n'a loué dans le Chapitre
de la Cour que quelques personnes ;*

Pag. 313.

il s'est servi de ce pronom limitatif *quelques Courtisans* ; dès lors il en excluoit beaucoup , & en effet il ne pouvoit pas , sans trahir la verité , les loüer tous. Ici il use de la même reserve ; il ne blâme pas tous les Courtisans , il se souvient de l'exception qu'il a faite , c'est pourquoi il se retranche dans ce terme particulier , *la plûpart des Grands* ; En un mot il y a *quelques* gens à la Cour qui sçavent estimer & recompenser le merite ; premiere proposition : d'autre côté *la plûpart* des Grands sont fort incapables de le connoître & de le bien traiter ; seconde proposition qui bien loin de détruire la premiere la suppose , de même que la premiere conduit à la seconde & la prouve.

Pag. 314. Le Censeur qui a accusé M. de la Bruyere d'avoir pillé les Anciens, lui reproche maintenant de s'être approprié le génie des Modernes. Confrontez avec moi , Monsieur, la pensée que l'on dit appartenir à M. Pascal. Celle de l'Auteur des *Caracteres* est ainsi conçue. *A la Cour tous les dehors du vice sont specieux , mais le*

fond y est le même que dans les conditions les plus ravalées. Tout le bas, tout le foible, & tout l'indigne s'y trouvent; Ces hommes si grands méprisent le peuple & ils sont le peuple. Il faut voir à présent de quelle maniere M. Pascal s'est expliqué. On croit n'être pas tout-à-fait dans les vices du commun des hommes quand on se voit dans les vices des grands hommes. Cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes, on tient à eux par où ils tiennent au peuple. Le Critique se contente de dire que ces pensées sont les mêmes, sans se donner la peine d'en montrer la ressemblance. C'auroit été en effet pour lui une véritable peine d'en venir à cette preuve si difficile. Car chaque pensée est différente, & est propre à chaque Auteur en particulier. Le Censeur n'a donc pas bonne grace d'affecter ce ton railleur & ces termes méprisans, que M. de la Bruyere ne nous vienne plus dire qu'il ne suit aucune des routes déjà pratiquées. Il est vrai que M. de la Bruyere s'est servi de ces derniers mots dans son discours sur Theophraste, disons tout, il s'en est ser-

vi, afin de marquer que son Ouvrage n'étoit pas semblable à deux Ouvrages de Morale qui sont dans les mains de tout le monde ; il s'est expliqué & à l'avantage de leurs Auteurs ; car il a insinué que ses Caractères moins sublimes que les pensées d'un Philosophe Chrétien, & moins délicats que les reflexions d'un esprit instruit par le commerce du monde tendoient seulement à rendre l'homme raisonnable par des voyes simples & communes. Je croyois ne vous dire que sa pensée, je vous ai rapporté ses propres termes, tant cet endroit m'a frappé ; je me souviens de les avoir écrits dans ma seconde Lettre, faites à l'Auteur que je deffens, l'honneur de vous en souvenir, il le merite bien : ainsi lors qu'il s'est deffendu d'avoir suivi aucune des routes déjà pratiquées, ce langage n'a point été un langage de presumption ; bien loin de promettre des choses que personne n'eût dites avant lui, il nous a assez prevenus sur ce qu'il n'y avoit plus de nouveautez à produire. L'économie de son Livre, l'arran-

gement, le stile de ses Caracteres, c'est là cette *voys* qu'il prétend n'avoir été pratiquée par aucun Ecrivain. Cette invention ne peut pas lui être contestée ; & on auroit aussi mauvaise grace de lui en refuser la gloire, qu'à moi l'honneur de vous être entierement devoué. Je suis, &c.

U N D E M A I N

L E T T R E X I I I .

*Par laquelle on refute la critique du
Chapitre intitulé, du Souverain,
ou de la Republique.*

M O N S I E U R ,

Ce Chapitre que M. de la Bruyere intitule *du Souverain ou de la Republique* est en quelque façon la suite des deux precedens , où il a parlé des intrigues de la Cour , & de l'humeur des Grands. Neanmoins l'Auteur qui se proposoit d'établir des maximes politiques , & d'approfondir les regles du gouvernement a jugé à propos de renfermer ce sujet dans des bornes particulieres ; il l'execute aussi heureusement que les autres ; vous ne serez donc pas étonné que son Critique ne soit pas plus heureux dans ses reflexions.

La Br. p.
320.

Il ne faut ni art ni science pour exercer la tyrannie, &c. Le Critique prend

déjà un sentiment opposé , non pas qu'il le juge bon , mais il ne veut pas renoncer au plaisir qu'il se fait de contrecarrer en tout M. de la Bruyere , c'est pourquoi il dit , *il entre plus d'art dans l'exercice de la tyrannie que dans une douce & paisible administration ; les Rois debonnaire n'ont qu'à proposer des Loix , elles sont suivies ; le cœur des peuples se porte volontairement à l'obéissance ; il faut , quoique le tyran ne s'embarrasse pas de punir les infracteurs de ses ordres , il faut néanmoins qu'il établisse son pouvoir barbare , qu'il tienne dans le devoir ses sujets mécontents , qu'il écarte les effets de la haine publique , qu'il prévienne les revoltes ; tout cela demande un grand art , une science bien raffiné. Il y a dans cette longue reflexion un raffinement excessif. Pour le détruire , il suffira de voir de quelle maniere M. de la Bruyere appuie son Système. Il ne se contente pas de dire , *il ne faut ni art ni science pour exercer la tyrannie* , ce n'est là qu'une partie de sa proposition , en voici la suite , & bien-tôt l'entiere preuve ; *Et la politique qui ne consiste qu'à répandre du sang est fort bornée.**

Et de nul raffinement, elle inspire de
tuer ceux dont la vie est un obstacle à
notre ambition : Un homme né cruel fait
cela sans peine, c'est la manière la plus
horrible & la plus grossière de se mainte-
nir ou de s'aggrandir. Rien ne peut
être plus naturel & mieux entendu.
Qui doutera que la tyrannie ne soit
exempte de cet art que les bons
Princes employent pour gagner le
cœur des peuples, & de cette science
qui tend à les rendre heureux ? Il
n'est pas question d'être craint, on
veut se faire aimer ; ni d'être obéi,
on veut commander avec douceur.
Avant que d'en venir là quels me-
nagemens ! afin de s'y maintenir
quel art, quelle science ! Le tiran
en est quitte pour menacer & pour
répandre du sang, cela ne lui coûte
rien ; mais un Roi qui mérite de
l'être songe à affermir la prospérité
de ses sujets, sans qu'il en coûte à
la paix publique. Il veut maintenir
le calme au dedans, tandis qu'il fait
la guerre au dehors, il n'entreprend
même la guerre qu'avec regret, &
quand un intérêt indispensable l'y
engage, il se fait un autre devoir de

DE M. DE LA BRUYERE. 231
ménager la vie des soldats comme
la sienne propre. L'amour de son
peuple est donc le seul motif de ses
desseins , au lieu que la cruauté est
le principal ressort du pouvoir des
tirans.

M. de la Bruyere fait à la page 322,
le détail des maux qui affligent une
Republique : le Censeur trouve
seulement qu'il *devoit donner un exem-* Ibid. l. 178
ple de chacun afin de ne point permettre
à la curiosité des Lecteurs ignorans ou
prevenus, de fausses explications ou des
applications dangereuses. Je puis assu-
rer que M. de la Bruyere n'auroit
pas manqué d'allonger ce détail ,
s'il avoit crû tous les Lecteurs aussi
enclins que son adversaire à mal
interpréter les choses. Un Ecrivain
n'auroit jamais fait , s'il vouloit
prévenir tous les sens que l'on peut
donner à ses ouvrages, il lui suffit d'a-
voir eu des intentions pures, & de
nous proposer une bonne morale.

J'ai regardé comme un des meil-
leurs Caracteres celui du Ministre ;
le Critique se plaint qu'il est long
parce qu'il contient huit pages ; il
en contiendrait huit autres , c'est le

doubling ; il en contiendrait même d'avantage qu'il n'ennuyeroit pas , tant il est beau. Les observations du Censeur aboutissent à reprendre deux ou trois mots qui sont de franches minuties. Je dirai pour l'honneur de M. de la Bruyere ce que M. de Saint-Evreumont disoit dans

Tom. 2. » une occasion semblable. L'élevation
pag. 324. » de l'esprit laisse de petites choses en
 » prise à l'exactitude de la critique,
 » & c'est une consolation que les
 » grands genies ne doivent pas en-
 » vier aux mediocres. Que des mal-
 heureux , (le Censeur qui paroît lire souvent M. de Saint-Evreumont a dû se faire une application de cet endroit où les Critiques malins ne
 » sont point épargnez.) Que des mal-
 » heureux ; dit-il avec indignation ,
 » à qui la nature a été peu favorable
 » se fassent valoir comme ils pourront
 » par le travail d'une étude si genante.
 » Pour moi je me sens transporté
 » avec plaisir à des endroits qui m'en-
 » levent , & mon admiration ne laisse
 » point de place au chagrin de la cen-
 » sure.

Je ne ferai donc aucune attention

à ces remarques pueriles, je m'arrêterai seulement à la dernière qui roule sur ce trait, toutes les veines du

La Br. p.

Ministre, toutes ses maximes, tous les

338.

raffinemens de sa politique tendent à une seule fin qui est de n'être point trompé & de tromper les autres. Le Cri-

tique objecte, c'est nous donner une

Pag. 336;

mauvaise idée d'un homme préposé pour

l. 7.

la conservation des intérêts du Prince

que d'assurer qu'il vise à tromper les

autres. Si le Censeur n'avoit à ob-

jecter que cela, il valoit autant

qu'il demeurât dans le silence. Car

premierement, il y a de certaines

ruses que le droit des armes auto-

rise. En second lieu, Monsieur de la

Bruyere qui fait le caractère d'un

Ministre, ne pretend pas le justifier,

s'il use de tromperies illegitimes.

Enfin il peint le Ministre d'après

nature, il le represente tel qu'il est

avec ses défauts comme avec ses bon-

nes qualitez, ou plutôt il le montre

avec toutes les qualitez que l'inté-

rêt des Princes exige de sa personne.

L'auteur ne doit point examiner si

ces qualitez sont louables ou non,

criminelles ou innocentes; il fait un

portrait au naturel sans être obligé de décider de la regularité de chaque trait ; semblable à un peintre qui exprime chaque lineament sans s'amuser à considerer s'il rend la personne agreable , il lui suffit de faire une peinture ressemblante.

La Br. p. 339. *Le plaisir d'un Roi qui merite de l'être est de l'être moins quelquefois , de sortir du theatre , de quitter les bas de saye & les brodequins & de jouer avec une personne de confiance un role plus familier.* Le Censeur fait ici comme à son ordinaire des remarques peu solides. Bien loin que les endroits qu'il rapporte de M. Pascal & de M. de Saint-Evreumont fassent contre M. de la Bruyere, ils appuyent son sentiment & détruisent celui du Critique. Je vous en laisse l'examen, vous verrez, Monsieur, qu'il tombe dans une contradiction inexcusable. Il commence par dire que les termes dans lesquels M. de la Bruyere s'explique ne sont pas assez graves, & que sa pensée convient peu à la majesté Royale ; il conclut enfin, après avoir cité M. Pascal & M. de Saint-

p. 338. l. 12. *Evreumont, que M. de la Bruyere a*

DE M. DE LA BRUYERE. 235
voulant imiter ces deux Auteurs. De cette
derniere consequence il s'ensuivroit
que M. Pascal & M. de Saint-
Evremont dont il appelle les pensées
finas en auroient eû de tres-grossie-
res ; ou bien concluons nous-mêmes
plus avantageusement que puisque
M. de la Bruyere a imité ces dignes
Ecrivains , ce qu'il a dit ne doit pas
être condamné par un homme qui
approuve leurs reflexions.

*Le panneau le plus delié qui ait été
tendu aux Rois par leurs Ministres est
la leçon qu'ils leur font de s'acquitter &
de s'enrichir.* Le Censeur trouve l'ap-
plication du mot *panneau* impropre
en cet endroit. Il en donne cette rai-
son , *l'on n'appelle panneau que ce qui
aide à tromper celui qui ne le prevoit
pas.* Or ce n'est pas tromper les Rois
que de leur proposer de s'acquitter , car
bien que le Ministre s'enrichisse lui-même
de son côté , il est pourtant vrai qu'il a
enrichi son Maître. Ce raisonnement
a de l'apparence , mais il tombe ;
quoiqu'il arrive , c'est toujours un
panneau pour les Grands qui se lais-
sent éblouir aux pretextes qu'on
leur allegue. Il faut même que ce

Page 339

panneau soit bien *delié*, puis que malgré l'expérience qu'ils ont des prompts & immenses fortunes de ceux qui leur proposent ces avis, ils ne laissent pas de les suivre.

La seconde observation n'est pas plus juste ; selon lui, *on ne peut pas dire que les Ministres font des leçons aux Rois, ils donnent des avis, des conseils.* Nous l'entendons bien ainsi, mais cela n'empêche pas que ces avis, ces conseils ne puissent être nommez des *leçons*, des remontrances. Le mot de leçon n'est pas toujours un terme d'autorité.; il denote l'instruction que les Rois reçoivent de la part de ceux qu'ils consultent.

.... *Que leurs dernieres esperances soient tombées par le raffermissement d'une santé qui donnera au Monarque le plaisir de voir les Princes ses petits fils soutenir ou accroître ses destinées, &c....* Le Censeur fait sur le mot de *destinées* une grande dissertation. *Le*
 Pag. 340. *nom de destinées, signifie, dit-il, des choses résolues, arrêtées, dont on ne peut avancer ni retarder l'évenement. Or il est impossible d'accroître ces choses, impossible encore de ne les pas soute-*

nir. *L'augmentation y apporteroit du changement ; ce ne seroit plus une destinée.* Le Critique raffinera tant qu'il lui plaira , mais ce seroit aller contre l'usage que d'improver une maniere de parler qui lui est si conforme. Monsieur de la Bruyere s'en est déjà servi sous le bon plaisir de son Antagoniste qui la lui a passée ; c'est dans le chapitre des biens de fortune page 209 , où il a écrit , *les hommes languissent serrez & indigens après avoir tenté au delà de leur fortune & forcé leur destinées.* Pourquoi donc le Critique s'avise-t-il maintenant de reprendre cette expression metaphorique ? Monsieur de la Bruyere n'est pas le seul à qui ce mot soit familier. Monsieur de Saint-Evremond dont j'oppose l'autorité au Censeur qui a voulu quelquefois la tourner contre nous , adresse ces paroles à une Belle , affligée de la mort de son amant , *ne voyez-vous pas que le Ciel* Tom. 4.
n'a pas eu dessein d'unir vos destinées. p. 199.
 L'Auteur des Conseils de la Sagesse , on sçait le merite de cet Ouvrage , dit tome 1. page 12. *Nous allons chacun où notre destin nous appelle.* Monsieur

Flechier se sert du même mot dans l'Oraison Funebre de la Reine , *deux hommes chargez des interêts & du destin des deux nations.* M. l'Evêque de Meaux dans celle du Prince de Condé , dit , qu'il sembloit né pour entraîner la fortune dans ses desseins & *forcer les destinées.*

Pag. 340.
l. 25. Au reste , Monsieur , je ne desapprouve pas absolument la délicatesse du Censeur qui dit , *je retrancherois encore le verbe accroître ; Nous devons supposer que le Roi qui sera le modele de ses descendans n'aura tout au plus que des égaux , & que les siècles à venir ne produiront point de Heros qui le surpassent.* Néanmoins j'ai de quoi justifier entièrement M. de la Bruyere ; il connoissoit l'humeur des Grands. L'affection naturelle des peres les empêche d'être jaloux du merite de leurs enfans ; un sentiment glorieux les porte au contraire à souhaiter de voir un jour leur posterité plus illustre qu'ils ne sont eux-mêmes. Je vous laisse , Monsieur , sur cette reflexion. Aussi bien les autres remarques du Censeur ne sont dignes d'aucune réponse : j'excepte la der-

niere où il montre un bon goût qui ne lui est pas ordinaire, c'est ce qu'il a fait de mieux jusqu'à présent. Il déclare à la fin de sa Lettre que le portrait du Roi que M. de la Bruyere a ébauché est orné de beaux traits. *J'estime, ajoute-t-il, tout ce qui représente le Roi, mais je voudrois que tout le représentât parfaitement & que les Auteurs eussent autant de genie pour le louer qu'il offre de sujets à leur admiration.* J'admire volontiers ce trait, je le trouve beau, mon chagrin est que ces beautez ne soient pas plus frequentes dans l'ouvrage du Critique. Il n'a pas dû esperer un meilleur sort en attaquant M. de la Bruyere; que ne dois-je donc pas me promettre lors que je le deffens? Mon zele ne se rallentira pas, & mon exactitude à vous écrire sera plus reguliere que jamais. Honorez-moi de vôtre estime, je serai trop recompensé de mes petits soins.

Ce portrait est à la page 349. jusqu'à la fin du Chapitre du Souverain.



L E T T R E X I V .

*Examen des observations faites par le
Censeur de M. de la Bruyere sur
son Chapitre de l'Homme,*

M O N S I E U R ,

Nôtre Solitaire s'est trouvé beaucoup de loisir , il s'attache dans la Lettre qui va faire le sujet de celle-ci , à l'examen d'un long Chapitre. Je profiterai aussi du tems que j'ai , & de l'humeur où je me trouve. Vous serez disposé à me faire grace de la longueur de ma réponse , quand vous considererez que je suis indispensablement obligé de rapporter le texte de M. de la Bruyere, celui du Critique, & de joindre à tout cela des raisonnemens particuliers.

Le premier caractère du Chapitre DE L'HOMME est conçu en ces termes , *Ne nous emportons point contre*
les

les hommes en voyant leur dureté , leur ingratitude , leur injustice , leur fierté , l'amour d'eux-mêmes & l'oubli des autres , ils sont ainsi faits , c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe , ou que le feu s'élève. Le Critique fait ce raisonnement ; S'il est aussi essentiel à l'homme d'avoir ces défauts qu'à la pierre de tomber , Monsieur de la Bruyere a tort d'entreprendre sa reforme , puis que c'est vouloir détruire sa nature. Si au contraire ces vices qu'il suppose être nez avec les hommes peuvent être détruits à force de remontrances , il doit alors s'emporter contre eux , & ces vices détruits ne leur auront pas été si naturels , qu'il est naturel au feu de s'élever , & à la pierre de tomber. L'Auteur de ce raisonnement n'est pas un bon Logicien. Quand M. de la Bruyere dit , ne nous emportons point contre les hommes , &c.... Il ne prétend pas que la Satire doive se taire , il prétend seulement que la conduite des hommes portez d'eux-mêmes à tous les vices doit moins nous étonner. En second lieu , quoique les hommes aient une inclination naturelle au mal , la perversité de leur cœur n'est pas

Pag. 3554

un invincible obstacle à son changement. Ainsi conséquence doublement mauvaise de dire, *si l'homme ne peut se corriger, les reproches sont inutiles, si l'homme peut se corriger, ce n'est pas sa nature d'être vicieux.* Une réponse va détruire ce Sophisme. Bien que tous les hommes ne se corrigent pas, il y en a pourtant toujours quelques-uns qui profitent des leçons de la Morale, & des traits de la Satyre. Quand même tous les hommes se corrigeroient, cela n'empêcheroit pas qu'ils ne fussent vicieux de leur nature; la raison est, que la grace seule, à qui tout devient possible, auroit opéré ce changement. Je pourrois ajouter que les hommes prouvent assez par leurs fréquentes rechutes qu'ils sont naturellement enclins au mal. Leurs retours sur eux-mêmes prouvent aussi qu'ils peuvent revenir au bien. Continuons donc de les reprendre afin de les détourner du crime ou de les animer à la pratique de la vertu. Mais ne soyons point si étonnez de les voir vicieux que nous oublions qu'ils sont tels par les incli-

DE M. DE LA BRUYERE. 243
nations qu'une nature maudite &
abandonnée leur laisse.

Les Stoïques ont feint, &c. . . . Le
Censeur croit qu'il faut les nommer
autrement : *Plusieurs personnes*, dit-il, Pag. 3564
qui parlent bien écrivent les Stoïciens l. 3.
& je crois que c'est leur nom. Je lui ré-
pondrai que M. Boileau qui peut
être consulté en matière de langage,
comme en bien d'autres choses, les
appelle *Stoïques* ; ce terme est le plus
en usage ; Monsieur de Saint-Evre-
mont s'en sert en plusieurs endroits.

Suivons le Critique dans l'examen
qu'il fait de leurs sentimens. Mon-
sieur de la Bruyere les marque ainsi,
ils ont laissé à l'homme tous les défauts
qu'ils lui ont trouvez & n'ont presque
relevé aucun de ses foibles. Oh ! écou-
tez le bel argument de notre So-
phiste. *Il n'est pas vrai, sauf le respect* Ibid. l. 10.
qu'on doit à M. de la Bruyere (le
Critique s'avise bien tard de ce me-
nagement honnête, pouvoit-il faire
autrement ? Il a un démenti à don-
ner ; à moins que d'être de la dernie-
re effronterie, il faut bien prendre
un tour civil.) *Il n'est pas vrai que les*
Stoïciens aient laissé à l'homme tous ses

défauts ; l'Auteur lui-même suppose qu'ils n'ont relevé presque aucun de ses foibles , or c'est là convenir qu'ils en ont relevé quelques-uns , ils n'ont donc pas laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvés. Quoique l'on s'efforce de corriger les hommes , on n'en vient pas toujours à bout ; quelle distance entre l'instruction & la pratique , entre les remontrances & la correction ? De plus , Monsieur de la Bruyere veut montrer le ridicule du Stoïcisme. *Ils ont feint* , dit-il , en parlant des Auteurs de cette Secte, *qu'on pouvoit rire dans la pauvreté , être insensible aux injures , à l'ingratitude , aux pertes de biens comme à celles des parens & des amis , regarder froidement la mort , sentir le fer ou le feu , sans pousser le moindre soupir , & ce phantôme de vertu & de constance ainsi imaginé il leur a plu de l'appeller un sage*. En effet c'étoit là proposer à l'homme des perfections auxquelles il ne pouvoit atteindre. Plûtôt que de le porter à des vertus impraticables par des leçons abstraites , il falloit le détourner de ses vices ordinaires par de vives Satires & par

DE M. DE LA BRUYERE. 245
une Morale sensible. Ainsi quand M. de la Bruyere se plaint qu'ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvez sans presque relever aucun de ses foibles , cela ne conclud pas que s'ils eussent relevé tous ses foibles, ils ne lui eussent laissé aucun de ses défauts ; parce que , comme je suis obligé de le repeter , il y a bien du chemin entre instruire les hommes & les rendre meilleurs , entre les corriger & leur faire pratiquer la Morale qu'on leur développe. Le Censeur tire donc une mauvaise consequence en disant que *les Stoïciens qui détruisoient par leurs maximes l'esprit de vengeance , l'amour des richesses , ont reformé les hommes , &c....* Ils ne détruisoient rien , ils ne combattoient pas même. Au lieu de commencer par détourner l'homme de ses vices , ils le portoient d'abord à la recherche d'une perfection imaginaire. Ce n'étoit pas là le moyen de l'y faire arriver , en cela leur Morale étoit defectueuse ; quoique bonne dans sa fin , le principe n'en étoit pas regulier. La premiere demarche qui

mene à la sagesse est la reforme des mauvais penchans ; vouloir tout d'un coup embrasser les plus hautes vertus , sans avoir détruit aucun de ses vices , c'est un vrai Stoïcisme , que l'on peut appeller avec l'Auteur des *Caracteres* un *jeu d'esprit* , & une idée semblable à la *Republique de Platon*.

La reflexion qui remplit la page 357 , & presque la suivante est pleine de fatras ; Si je voulois imiter le Critique dans ses froides railleries , comme il a dit d'un certain caractère de M. de la Bruyere *transeat pour pure repetition* , je dirois *transeat pour vrai galimatias* : mais je m'attache à un stile plus serieux.

La Br. p. 356. Il est difficile de décider si l'irresolution rend l'homme plus malheureux que méprisable ; de même s'il y a toujours plus d'inconvenient à prendre un mauvais parti qu'à n'en prendre aucun. Le Censeur prétend que cette decision ne devoit pas sembler difficile à M. de la Bruyere , & qu'il ne faut point douter qu'il n'y ait plus d'inconvenient à prendre un mauvais parti qu'à n'en prendre aucun. Cela est vrai dans ce qui regarde les mœurs. Un homme

qui se determineroit à être toujours vicieux de peur d'éviter le reproche d'homme irresolu , seroit sans doute plus coupable qu'un autre qui interromproit ses crimes : Encore ne sçai-je si cette irresolution ne seroit pas pire que l'habitude continuelle, cette irresolution devenant elle même une habitude funeste qui rend l'état du libertin d'autant plus dangereux qu'il n'a point profité de ses reflexions; reflexions, dirai-je encore, qui redoublent ses crimes & qui sont elle mêmes criminelles autant de fois qu'elles sont inutiles. Mais dans ce qui regarde la société; la politique, les affaires du monde, il y auroit souvent, à dire vrai, un inconvenient plus grand à ne se point déterminer, à ne prendre aucun parti qu'à en prendre un mauvais. La raison en est tres-naturelle; dès que l'on s'est accoutumé à avoir de la resolution, on repare sa faute avec la même promptitude qu'on a eue à la commettre; on devient sage presque aussi-tôt qu'on a été imprudent. L'irresolution au contraire nous rend tellement incertains, que nous lais-

sons d'un côté échapper les bonnes occasions , ou nous prenons trop tard les moyens de nous relever des mauvaises. C'est en ce dernier sens que la pensée de M. de la Bruyere doit être entendue.

Vous sçavez , Monsieur , ce qui a été dit dans le monde au sujet du caractère de *Menalque*. Vous aurez peine à croire que la precaution que l'Auteur a prise pour le rendre agreable sans donner lieu a de fausses applications fournisse à son ennemi le sujet d'en faire de mauvaises. Il est si obstiné à critiquer amèrement M. de la Bruyere , qu'il reprend jusqu'à la note marginale , où on lit , *ceci est moins un caractère particulier qu'un recueil de faits de distractions : Ils ne sçauroient être en trop grand nombre s'ils sont agreables , car les goûts étant differens on a à choisir.*

Le Critique fait sur cela deux observations. Il demande en premier lieu , *si ces faits ne sont pas agreables , quel remede à cela ?* Il faut que je réponde ; en ce cas on lui laisse l'alternative, ou de ne les pas lire, ou de ne s'arrêter qu'à ceux qui lui

plairont : Je suis assuré qu'il abandonnera ces deux partis & qu'il prendra celui de desapprouver tous les traits de ce caractère. J'ai rencontré juste , & à moins que d'avoir le don de deviner , il est impossible de mieux trouver la pensée d'un homme , car le Censeur fait aussitôt cette déclaration ; *il est vrai les goûts sont tres-différens ; ils sont néanmoins d'autre part tres-uniformes ; tous se réunissent pour condamner l'Auteur qui charge Menalque de tout ce qu'on peut imaginer de plus extravagant & de moins croyable.* Monsieur de la Bruyere ne pretend pas faire dans le caractère de Menalque celui d'un homme fort sage. S'il ne le nomme pas extravagant , il suffit que ses actions le distinguent tel ; il n'appelle ses folies que des faits de distraction , chacun peut en sçavoir le motif. Ce Caractere étoit appliqué à un homme du premier rang ; Monsieur de la Bruyere s'est vû par là obligé de prendre des mesures & de lui donner une certaine étendue qui le mît hors de la ressemblance. Voici le premier trait ; car on feroit au

Pag. 359.

l. 23.

desespoir de ne pas censurer tous les commencemens, soit des Chapitres, des Caracteres, ou des autres discours.

Menalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme; il s'apperçoit qu'il est en bonnet de nuit & venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabatus sur ses talons, & que sa chemise est par dessus ses chausses. Le Censeur fait une objection ridicule, il entendra par ce mot tout ce qu'il lui plaira, il le prendra en bonne ou mauvaise part, je ne m'en embarrasse, mais il auroit grand tort de l'interpréter favorablement. Menal-

pag. 380. que est, dit-il, un homme de qualité; il a des valets de chambre, le laisseront-ils sortir en bonnet de nuit, & à demi rasé, & dans le burlesque équipage où on le peint. Cela passe les bornes de la vrai-semblance. Ce qui passeroit les bornes de la vrai-semblance, seroit si Menalque étoit obligé de demander à ses valets de chambre la permission de descendre son escalier. Ou ces valets de chambre connoissent le

DE M. DE LA BRUYERE. 25
caractere de leur Maître, où ils ne
le connoissent pas ? S'ils connoissent
Menalque, ils savent que c'est un
homme sujet à de terribles distrac-
tions & que vouloir l'en détourner
se seroit le plonger dans de plus fu-
rieuses. S'ils ne connoissent pas l'hu-
meur de Menalque, ils n'ont garde
de s'imaginer qu'il veuille sortir *en*
bonnet de nuit, à demi-rasé, ses bas à
demi-rabattus, & sa chemise par-dessus
ses chausses.

Sur quel fondement le Censeur
a-t-il prétendu que cela passoit la
vrai-semblance ? Sur ce que M. de
la Bruyere a dit quelques lignes
après, *il lui est arrivé plusieurs fois de*
se trouver tête pour tête à la rencontre
d'un Prince, & sur son passage, se
reconnoître à peine & n'avoir que le
loisir de se coller à un mur pour lui faire
place. Le Critique prend ici un ton
extraordinaire, je veux dire modeste,
il nous établit juges de sa re-
flexion, *j'en fais juge, nous dit-il, qui* p. 362. l. 5.
l'on voudra, (cette déférence est tres-
honnête,) il continue, *un homme*
qui toutes les fois qu'il rencontre un
Prince se retire à propos & lui laisse le

passage libre , est-il capable des folies qu'on lui impute ? Hé ! pourquoi non ? Les plus extravagans n'ont-ils pas de bons intervalles , de bonnes réponses , une présence d'esprit dans certains tems , comme les plus raisonnables des absences de raison dans d'autres rencontres ?

Je vais encore plus loin. Le Critique a mal pris la dernière pensée de M. de la Bruyere. Ce trait de Menalque qu'il attribue à un effet de bon sens est une de ses grandes distractions. La preuve en sera bientôt faite , il n'y a qu'à remonter aux quatre lignes qui le précédent. *On l'a vu (ce Menalque). heurter du front contre celui d'un aveugle & tomber avec lui chacun de son côté à la renverse.* Le Censeur ne disconviendra pas que ce ne soit là une distraction effective ; or la même lui est arrivée à l'égard d'un Prince ; aussi est-elle marquée incontinent , car ces mots , *il lui est arrivé de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un Prince* , suivent immédiatement. Il est vrai que dans cette occasion Menalque n'a pas culbuté le Prince ; sa distrac-

tion a eu moins de suite , il a reconnu son erreur ; mais cette precaution subite qu'il prend de se coller à un mur ne l'excuse qu'à demi, ou si elle l'excuse , elle prouve que Menalque avoit eu un contre-tems. On ne doit donc pas lui en faire un merite , ni le croire incapable d'aucunes extravagances , parce qu'il n'a pas heurté le front du Prince , & qu'il ne lui a pas cassé la tête comme à cet aveugle. Pour suivons.

Il descend du Palais , & trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien. Il se met dedans , le cocher touche & croit remener son Maître dans sa maison. Cette méprise du cocher donne lieu au Critique de dire , Menalque , à ce que je vois , n'est pas le seul homme distrait ; on fait le cocher aussi distrait que lui ; cela sort du vrai. Je ne sçavois pas que la dignité éminente d'un cocher le preservât d'aucune distraction ; & j'étois d'autant mieux fondé à l'ignorer , que rien n'est plus ordinaire que de voir les cochers se méprendre. Un solitaire qui n'est point homme de carosse , ne peut pas avoir cette experience.

Pag. 361.

l. 25.

A vous parler franchement, je m'étonne, Monsieur, comment le Censeur qui a pris l'habitude de citer, souvent à propos de rien, quelque fragment des bons Auteurs, ne s'est pas avisé d'une citation plus nécessaire. Il a transcrit, au sujet de la particule *car*, une Lettre de Voiture. Il pouvoit aussi rapporter à l'occasion de ce cocher deux Epigrammes adressées au Cardinal Mazarin que son cocher avoit versé dans l'eau. Ce n'est pas ce que le Critique auroit fait de plus mal; puis que je m'en souviens, elles entreront dans ma Lettre. La première est de Voiture.

Prelat passant tous les Prelats passez ;

Car les présents feroit un peu trop dire ,

Pour Dieu rendez les pechez effacez

De ce cocher qui vous sçait mal conduire :

S'il fut peu caill à son chemin élire

Votre renom le rendit remerciaire.

DE M. DE LA BRUYERE. 255

Il ne crût pas versant pouvoir mal
faire ,

Car chacun dit, que quoi que vous
fussiez ,

En guerre , en paix , en voyage ,
en affaire ,

Vous vous trouvez toujours dessus
vos pieds.

Plusieurs beaux Esprits de ce tems-
là s'étoient exercés sur ce sujet ; nul
ne réussit mieux que Voiture. Ce
placet valoit incomparablement
mieux que cet autre qui ne laisse pas
peut-être d'avoir beaucoup de sel .

Plaise Seigneur , plaise à Votre
Eminence

Faire la paix de l'affligé cocher ,
Qui par malheur , ou bien par
imprudance ,

Dessous les flots vous a trebuché.

On ne lui doit ce crime repro-
cher.

Le trop hardi menestier ne sçavoit
pas

De Phaeton l'Histoire & Pitreux-
cas ;

Il ne faisoit Métamorphose aucune ,

Et ne croyoit qu'on dût craindre
aucun pas

En conduisant Cesar & sa fortune.

Fig. 24. Le Pere Bouhours dans sa *maniere de bien penser* fait une reflexion tres-judicieuse sur ce dernier placet ; elle est courte , & vaut la peine que je
» vous en fasse part. Ce cocher qui
» n'a point lû les *Metamorphoses*
» sçait un endroit considerable de
» l'Histoire Romaine : cependant je
» ne vois pas qu'un homme qui n'a
» point entendu parler de Phaeton
» dût être si bien informé des avantu-
» res de Cesar. Je me flatte , Mon-
sieur , que vous ne me sçavez pas
mauvais gré de cette petite digres-
sion ? Je reprends mon sujet.

Menalque ainsi conduit dans une maison qu'il croit être la sienne y demeure long-tems , l'Auteur ajoûte , *la nuit arrive qu'il est à peine de- trompé* ; Le Censeur ne peut pas encore s'imaginer que cette scene extravagante durât jusqu'au soir. Monsieur de la Bruyere ne dit pas qu'elle ait commencé dès le matin ; de plus , cet homme chez qui étoit

cet illustre distrait pouvoit le connoître de reputation , & menager par honneur Menalque extravagant en faveur de Menalque homme de qualité : il est donc tres-possible que cette scene ait duré jusqu'au soir.

Lui-même se marie le matin , l'oublie le soir , & decouche la nuit de ses nœces. On ne nous fait pas ici une objection bien pressante ; on dit seulement , *c'étoit donc là un plaisant mariage ? L'on n'abandonne point ainsi un homme de qualité ; les deux familles assemblées lui tiennent exactement compagnie , on l'arrête , il ne peut disparaître ni s'éclipser un moment.* La gêne du mariage ne va pas jusqu'à ôter la liberté le jour des nœces ; c'est assez qu'on la perde le lendemain pour le reste de sa vie. Au contraire chacun se disperse ce jour-là & profite à son gré du tems destiné à la joye des deux familles.

Quelques années après il perd sa femme , il assiste à ses obseques , & le lendemain quand on lui vient dire qu'on a servi , il demande si sa femme est prête. Le Critique rapporte sur cela le sen-

pag. 362.
l. 20.

nement de quelques personnes qui ont jugé que *ce trait n'étoit pas hors du vrai-semblable*. Ces gens-là raisonnoient bien ; car la douleur peut être telle qu'elle cause ces distractions , ou la reverie si profonde qu'à force de nous appliquer à notre chagrin , ou nous n'y pensons plus , ou nous y pensons d'une toute autre maniere. Il est arrivé à feu M. de la Fontaine , ce Poëte celebre , d'aller à l'entretrement d'un de ses amis , &c quelques jours après de venir chez lui pour le voir comme s'il étoit encore au monde. Ce sont là , je l'avoüe , de terribles absences d'esprit. Les plus grands hommes n'ont pas^T toujours le privilege d'en être exempts.

Il plaît au Censeur de donner à ces distractions le nom de *folies*. Si M. de la Bruyere , comme je l'ai dit , n'avoit pas été obligé à de certains menagemens , peut-être n'en auroit-il pas fait à deux fois. Mais un homme qui croit ce Menalque insensé , devroit-il demander de la raison dans les actions d'un extravagant. C'est être soi-même peu raisonna-

ble que de chercher du bons sens où il ne doit point se trouver. Je parle ainsi à l'occasion de l'équivoque faite par le Critique au sujet d'une pantoufle que Menalque prend pour ses Heures, & d'une seconde pantoufle qu'il ramasse chez un Evêque, comme l'un de ses gands. Il faut que je vous montre l'adresse de la transition, *Monsieur de la Bruyere*, dit-il, *non content de cette pantoufle prise pour des Heures, parle d'une autre pantoufle prise pour un gand; voilà donc la paire de pantouffles complete, voyons si la seconde est mieux que la premiere. Ce petit tour est gaillard, & assurément on ne peut pas pousser une pointe plus avant.* Pag. 364
l. 4.

Il joint au trictrac; il demande à boire, on lui en apporte, c'est à lui à joier; il tient le cornet d'une main & un verre de l'autre, & comme il a une grande soif, il avale les dez & presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, & inonde celui contre qui il joint. Puis qu'il faut être de bonne foi, j'avancerai, Monsieur, que ce trait est moins vrai-semblable que les autres; il est un peu outré, aussi

La Br. p.
362.

bien que celui ou l'Auteur feint que Menalque demande à un Chartreux qui lui montre les peintures du Cloître, *si c'est le Chanoine ou saint Bruno qui est damné*. Cependant nous ne blâmerons pas l'Auteur, si nous considérons la foiblesse de l'homme. Quand son esprit s'égare, de quelles extravagances n'est-il pas capable ? Elles semblent à peine croyables à ceux qui les voyent; cela m'oblige d'excuser l'étonnement & l'incrédulité de ceux qui ne les apprennent qu'en les lisant.

A l'égard de l'aventure du trictrac, ce n'est pas une chose qui doit être prise à la lettre. Menalque peut avoir jetté le verre d'eau, mais non pas avalé les dez ; il faut entrer dans la pensée de M. de la Bruyere qui a exagéré ce trait afin de montrer la grande distraction de cet homme. Ce que j'ai dit ailleurs touchant l'hiperbole souffre ici une application tres-naturelle.

La demande que l'on fait faire par Menalque au Pere Chartreux est ridicule, folle, extravagante, j'en conviens, mais répétons une

DE M. DE LA BRUYERE. 261
chose essentielle à la justification de
l'Auteur : Donne-t-il ce Menalque
pour un homme fort sensé ? Il est
vrai que dans la note marginale , il
n'a appelé ces faits que des *faits de*
distractions cela n'empêche pas que
dans la suite de ce caractère & im-
mediatement après les traits que je
viens de rapporter, cela, dis-je, n'em-
pêche pas qu'il ne donne à Menal-
que le nom qui lui convient. *Vous le*
prendriez souvent pour un stupide , car
il n'écoute point & il parle encore moins ;
pour un fou , (un fou ,) voilà le mot
nettement déclaré , voici la preuve ,
car il est sujet à de certaines grimaces
& à des mouvemens de tête involontai-
res , &c. . . Après cela il est inutile
de chercher le vrai-semblable dans
les actions d'un *stupide* & d'un *fou*.
La stupidité est un manque d'esprit ;
la folie en est une alienation ; par
conséquent un stupide est incapable
de raisonner , un fou au contraire ,
est capable de se porter à toutes sor-
tes d'extrémités.

Il faut donc prendre ces faits tels
qu'ils sont écrits. Monsieur de la
Bruyere n'a point entrepris de les

rendre croyables ni de les prouver ; il a voulu divertir son Lecteur après s'être diverti lui-même : Le Censeur ne peut pas taire qu'il en a été diverti à son tour , il le declare en ces termes ; *Ce portrait est rejoüissant ; on est persuadé, continue-t-il, que dans l'ébauche il ressembloit à quelqu'un. L'Auteur qui craignoit qu'on ne reconnût l'original a grossi les traits, chargé les couleurs. Et a si fort défiguré la copie qu'elle ne ressemble à personne. J'accorde tout cela au Censeur ; qu'en doit-il conclure ? Deux choses, l'une que M. de la Bruyere étoit un honnête homme de détourner par cette precaution ingenieuse toutes les applications qui alloient fondre sur une personne de qualité : La seconde, puis que le Critique reconnoît l'exageration de ces traits, il a tort de demander à tout moment, où est la verité, où est la ressemblance ? Que lui importe, je le supplie de me répondre, que ce caractère soit d'après nature, ou qu'il ne ressemble à personne : il avoue que la lecture de ce portrait là, rejetti ; Par là il justifie M. de la Bruyere, & il se condam-*

Pag. 367.
l. 1.

DE M. DE LA BRUYERE. 263
ne lui-même d'avoir blâmé cet Auteur de tracer une peinture agreable, divertissante, propre à faire rire, en un mot, un grotesque. Cherche-t'on la vérité dans une figure grotesque ? C'est un caprice de peintre qui amuse & qui rejouit, quoi que son idée n'ait point été prise dans la nature : de même le Caractere de Monarque est un caprice d'Auteur ; avec cette difference néanmoins que le ridicule qui y est peint est d'une grande instruction pour les mœurs, *Castigat ridendo mores*. Il nous apprend de quoi un esprit distrait, égaré, fou, est capable. Quel est l'homme qui peut s'assurer de ne pas tomber un jour dans ces distractions, dans ces égaremens, dans ces folies ? Nous voyons des gens autrefois doctes, bien-sensez, illustres par leur prudence qui n'ont plus aucune lueur de raison, ni aucun reste de bon sens : Une demence subite, ou une enfance humiliante est le partage ordinaire des grands Esprits ; le travail les use, la maladie les affoiblit, la vieillesse les éteint, ils oublient ce qu'ils ont sçu, ils ne rai-

sonnent plus ; ils perdent avec la mémoire , le jugement , & avec la santé ou la jeunesse , la raison qu'ils sembloient devoir conserver jusqu'au tombeau. C'est assez moraliser.

J'avois envie d'achever l'examen de ce Chapitre, il n'y a pas moyen, cela me conduiroit plus loin que je ne puis aller. Tenez-moi quitte pour ces reflexions , les autres feront la matiere d'une Lettre nouvelle que vous recevrez avant peu. Croyez-moi tout à vous.

LETTRE XV.

Suite de l'examen des sentimens critiques sur le Chapitre de l'homme.

MONSIEUR,

Ce n'est pas une petite affaire que d'entreprendre l'examen des reflexions qui composent la meilleure partie de la onzième réponse du Solitaire ; Il reste encore près de vingt pages à voir , je tacherai de renfermer dans cette Lettre tout ce que je croirai necellaire pour refuter une aussi longue critique.

L'incivilité n'est pas un vice de l'ame , elle est l'effet de plusieurs vices , de la sottise vanité , de l'ignorance de ses devoirs , de la jalousie , &c.... L'objection du Critique se réduit à dire , que ces vices étant des vices de l'ame , l'incivilité qu'ils produisent sort du même fond ; par conséquent contradiction dans M. de la Bruyere. Il n'y en a aucun

La Br. p. 4

369.

Pag. 367.

ne. Monsieur de la Bruyere appelle certains vices des *vices de l'ame*, parce qu'ils demeurent cachez & comme ensevelis dans l'ame, au lieu que l'incivilité se produit au dehors; car elle choque les bien-seances, les loix exterieures de la societé; elle nuit particulièrement au commerce du monde. Monsieur de la Bruyere ne prétend donc pas la justifier, mais designer sa difference d'avec les autres vices; Il en parle ainsi, *pour ne se repandre que sur les dehors, elle n'est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible & manifeste.* Les autres défauts ne sont pas si apparens, c'est pourquoi l'Auteur des Caracteres fait une distinction tres-juste, *l'incivilité n'est pas un vice de l'ame, elle est l'effet de plusieurs vices.*

La Br. p. 371. Si la pauvreté est la mere des crimes, le défaut d'esprit en est le pere. Le Censeur écrit à son ami prétendu avec

Pag. 368. un stile suffisant & dedaigneux, je l. 26. n'aime point ces sortes de genealogies ou de generations comme il vous plaira; elles ne conviennent que dans les occasions où il est permis de parler proverbe. Je pourrois arrêter ici le Critique, &

lui faire entendre que les proverbes sentencieux tiennent lieu d'autorité dans la Morale ; ils en sont comme l'abregé : ces maximes qui nous sont transmises par l'experience de nos peres beaucoup plus sages que nous, ne doivent point être negligées. *Il est si peu vrai*, ajoute-t-il, *que le défaut d'esprit soit le pere des crimes qu'une chose trop ordinaire est de voir l'innocence réfugiée parmi les ames mediocres & les gens d'esprit tomber dans les plus lourdes fautes.* De tels exemples ne détruisent pas la verité que M. de la Bruyere établit. Si ces gens avoient l'esprit bon, fin, droit, s'ils avoient seulement de l'esprit ; & que sur le point de faire un crime ils jugeassent à propos de s'en servir, ils ne s'y determineroient point, ou ils ne le consommeroient pas, ou enfin ils ne seroient pas les premiers à avancer leur condamnation. Mais par une juste punition du Ciel que les coupables n'évitent jamais, l'esprit leur manque alors, toute prudence les abandonne ; dans le tems & par les mêmes moyens qu'ils croient se soustraire à la vengeance publique,

Pag. 369.

l. 1.

ils deviennent leurs propres accusateurs & donnent des preuves contre eux-mêmes. Il est donc vrai de dire que le défaut d'esprit est le pere des crimes.

La Br. p. 376. Je me racheterai toujours fort volontiers d'être fourbe par être stupide & passer pour tel. Notre bel esprit fait une exclamation , que cela est recherché , & j'ose le dire, mal trouvé ; il faut deviner que l'Auteur a voulu nous faire entendre qu'il aimoit mieux passer pour stupide que d'être fourbe. Le Critique ne doit pas nous faire tant valoir son interprétation, Quand une chose est obscure, il sçait bien dire qu'il ne l'entend pas ; ainsi quand il en donne l'explication, il faut conclure que la chose est tres-intelligible. En effet, Monsieur, quel est le Lecteur qui n'ait pas compris d'abord le sens de ce caractère ? Le tour est neuf, la pensée est singuliere sans être affectée.

Comme je ne veux pas suivre le Critique dans les redittes où il se promene, j'applique à sa reflexion suivante celle qui commence ma dernière Lettre, Il accuse M. de la

Bruyere d'être lui-même tombé en cet endroit dans une répétition : je n'ai qu'un mot à répondre. Monsieur de la Bruyere employe le premier caractère de son *Chapitre de l'homme* à montrer que les hommes (il les comprend tous) sont naturellement vicieux, & qu'il ne faut pas trop se plaindre de leurs foiblesses : il employe celui-ci qui est à une distance de vingt cinq pages à montrer qu'il ne faut point s'emporter contre ses parens & ses amis. *Rien*, ce sont ses termes, *rien n'engage tant un esprit raisonnable à supporter tranquillement des parens & des amis les torts qu'ils ont à son égard, que la reflexion qu'il fait sur les vices de l'humanité & combien il est penible aux hommes, d'être touchés d'une amitié plus forte que leur intérêt.* Voyez, Monsieur, je vous prie, s'il y a la moindre conformité entre ce caractère & celui qui commence le *Chapitre* que nous examinons. L'un renferme une pensée generale, l'autre à une idée particuliere. Dans le premier il s'agit de tous les hommes, dans celui-ci il ne s'agit que des parens & des amis.

Elle se plaint qu'elle est lasse & recrue de fatigue, &c.... Nouvelle délicatesse du Critique; il se plaint
 Pag. 371. *que ces termes ne sont pas propres au stile noble & fleuri.* Il s'en avise bien tard. La même expression lui a paru bonne dans un autre endroit où M. de la Bruyere dit de Sannion, *le voilà chasseur, s'il tiroit bien; il revient de nuit mouillé & recrû sans avoir tué.* Le mot est-il moins propre à l'égard d'une femme qui a fait un long voyage pour consulter un Medecin habile, qu'à l'égard d'un homme qui a traversé quelques guerets pour se donner le plaisir de la chasse. Effet de mauvaise humeur, pure envie de critiquer.

Le Censeur qui s'avise, quand il lui plaît, d'interpréter les endroits qu'il n'entend pas d'abord, persiste à ne point vouloir entendre celui-ci, qui ne souffre pourtant aucune équivoque. *Ce qu'il y a de certain dans la mort, est un peu adouci par ce qui est incertain.* Il affecte le stile declamateur. Est-ce là, demande-t-il, la foi d'un Chrétien ou le Systeme d'un Philosophe? . . . Qu'entend l'Auteur des
 Pag. 372
 l. 3.

Caractères par cette incertitude ? Qu'il réponde , si c'est l'incertitude de l'heure , ou l'incertitude de l'éternité. Il ne falloit pas crier si haut , la chose s'éclaircit suffisamment par les paroles que M. de la Bruyere joint aux précédentes , c'est , dit-il aussi-tôt , un indéfini dans le tems qui tient quelque chose de l'infini , & de ce qu'on appelle éternité. Le Censeur mécontent de cette réponse prend de nouveau le ton véhément , il adresse la parole aux deffenseurs de M. de la Bruyere , à moi par consequent , & tient ce discours , que ceux qui entendent , se substituent les interprètes d'un Auteur qui ne vis plus. Nous leur aurons obligation d'un éclaircissement qui contribuera à nous faire croire qu'il est mort en bon Chrétien. Quoique la pensée de M. de la Bruyere ne demande point un tel éclaircissement , & qu'étant exempte de toute impiété , elle ne méritât point la fade raillerie du Censeur , je veux bien lui donner toute la satisfaction qu'il exige.

Il faut dire premierement que l'Auteur ne parle point ici de la mort comme on en parleroit dans

un discours de Morale ; je m'explique, les caracteres sont eux-mêmes une Morale fine & ingenieuse, disons donc qu'il ne parle point ici de la mort comme on en parleroit en chaire. Il developpe les sentimens de l'homme & non ceux du Chrétien : quand il l'entreprendra (ce que nous verrons bien-tôt) nous reconnoîtrons qu'il étoit fort pénétré de sa religion. Cela m'oblige de rappeler encore le souvenir de ce que le Critique a dit dans sa sixième.

Pag. 222. l. 7. réponse, on ne voit rien dans mes Lettres qui offense la charité & la Religion. Le doute qu'il forme presentement, ne blesse-t-il pas l'une & l'autre ? Il veut qu'on lui persuade que M. de la Bruyere est mort en bon Chrétien, ou plutôt il ne veut pas se le persuader. Quoi que je doive me réjoûir, Monsieur, de trouver des preuves invincibles contre le Critique, je suis pourtant fâché qu'il me fournisse de telles occasions de le confondre : j'aimerois mieux avoir le dessous dans la replique, que d'être forcé de lui objecter qu'il manque de charité & de Religion, de cha-

rité quand il affecte de maltraiter un homme qui ne peut se défendre , de Religion lors qu'il doute si M. de la Bruyere en avoit. Sur quoi a-t-il pû fonder ce doute ? il n'y a pas un mot dans le caractere en question qui ait pû l'autoriser.

Monsieur de la Bruyere prétend que la certitude de la mort est adoucie par l'incertitude du tems auquel elle doit nous surprendre. Tous les hommes se flattent d'une longue vie ; la vie est donc pour eux une espece d'*indefini* dans le tems : ils sçavent bien qu'ils ne vivront pas éternellement , ils esperent de ne pas mourir si-tôt ; voilà ce qui forme l'*indefini* qui tient le milieu entre la certitude de la mort & l'incertitude de son arrivée. Cet *indefini* est une heure qui n'est point déterminée. Cette heure tient à l'égard des hommes quelque chose de l'*infini* , parce qu'ils ne la croient pas commencée ; elle tient quelque chose de l'éternité , parce qu'ils ne la voyent pas dans sa fin. Si l'on sçavoit précisément dans quel tems l'on doit mourir , ce seroit une pensée

affligeante pour l'homme ; il lui seroit plus consolant de n'avoir qu'un an à vivre & de l'ignorer , que d'en avoir dix & d'apprendre qu'il n'ira pas plus loin ; voilà ce que M. de la Bruyere nous a fait entendre , quand il a dit , *ce qu'il y a de certain dans la mort est un peu adouci par ce qui est incertain. C'est un indefini dans le tems qui tient quelque chose de l'infini & de ce qu'on appelle éternité.* Si le Critique n'est pas content de mon interpretation , c'est sa faute plutôt que la mienne , & nullement celle de M. de la Bruyere qui s'est bien expliqué.

La Br. p.
385.

Il n'y a nuls vices extérieurs , & nuls defauts du corps qui ne soient apperçûs par les enfans , ils les saisissent d'une premiere veüe , & ils sçavent les exprimer par des mots convenables ; on ne nomme point plus heureusement. Monsieur de la Bruyere , dit-on , se contredit à la page 387. où nous lisons , qui doute que les enfans ne raisonnent conséquemment ? Si c'est en mauvais termes , c'est moins leur faute que celle de leurs parens ou de leurs maîtres. Le Censeur , prouve la contradiction par ce raisonnement, Là on loue les

p. 374. l. 23.

DE M. DE LA BRUYERE. 275
enfants de nommer heureusement, & on admire leur beau naturel ; Ici on les excuse de s'expliquer en mauvais termes ; & on s'en prend à ceux qui ont soin de leur éducation. Je trouve au contraire, Monsieur, & vous le verrez comme moi que le dernier caractère appuie le premier. Monsieur de la Bruyere juge la nature une maîtresse si habile que les enfants dociles à ses preceptes trouvent les mots convenables à leurs idées. S'il arrive ensuite, (voici l'idée de la seconde reflexion,) s'il arrive qu'ils s'écartent de la juste manière de s'exprimer, c'est plutôt la faute des pères & des maîtres que celle des enfants. Pourquoi ? parce qu'il ne falloit que laisser agir la nature, elle les auroit perfectionnez, au lieu qu'une éducation peu delicate a empêché le fruit de ses leçons, & presque détruit son ouvrage. Afin de rendre la chose plus sensible, je dis que M. de la Bruyere admire en premier lieu les idées ordinaires des enfants, ces idées universelles que la nature leur donne ; Il blâme en second lieu, les mauvaises façons

de parler qu'ils contractent avec des parens grossiers ou des maîtres impolis. Les enfans ont de l'esprit, c'est le partage qu'ils ont reçu de la nature ; Ils ne s'expriment pas toujours bien : c'est la faute des parens qui ne reforment pas leur langage , ou des gens qui les instruisent mal. Pour peu qu'il y eût eût de contrariété dans les caracteres tirez des pages 385 & 387 , elle seroit détruite par cette distinction. Si le Critique n'a pas été capable de la faire , quelle idée veut-il que nous ayons de son discernement.

La. Br. p.
388.

On ne vit point assez pour profiter de ses fautes , on en commet pendant tout le cours de sa vie , & tout ce que l'on peut faire à force de faillir est de mourir corrigé. Je pourrois demander au Censeur qui sembloit douter il n'y a qu'un moment des sentimens Chrétiens de M. de la Bruyere , je pourrois , dis-je , lui demander , si la plus religieuse Morale est capable de produire une reflexion qui surpasse en pureté celle que je vous cite ; mais il me paroît inutile de lui en faire la question , il n'a pas toute la bonne

foi possible , témoin le Sôphisme
 qu'il employe pour détruire cette
 même reflexion. *Si l'on meurt corrigé,* Pag. 375;
 (c'est lui qui parle) *on a donc assez* l. 25.
vecû pour profiter de ses fautes ; & on
n'a pas eû le malheur d'en commettre
pendant toute sa vie , puis que les der-
niers jours en ont été innocens. Heu-
 reux, mille fois heureux, ceux dont
 le dernier jour, je dirai plus, dont la
 dernière heure est marquée au sçeau
 de l'innocence. Il y en a peu, Mon-
 sieur, il y en a tres-peu; & il n'est
 que trop yrai que les hommes com-
 mettent des fautes jusqu'au moment
 qui termine leur vie, ils ne perdent
 qu'en mourant la funeste liberté de
 faillir. Peut-être n'ont-ils plus cer-
 tains vices grossiers, mais l'âge & la
 maladie les leur ont ôtez malgré eux;
 les habitudes leur sont arrachées,
 tandis que les desirs subsistent & que
 les inclinations demeurent. Le cœur
 respire des plaisirs que le corps ne
 peut plus goûter; la corruption qui
 ne peut se manifester au dehors,
 se retranche dans l'esprit; l'imagina-
 tion se repaît de mille idées, dont
 l'exécution est devenue impossible.

On cesse d'être coupable si l'on veut, mais on est toujours foible. On n'est plus sujet aux crimes, mais on commet une infinité de fautes qui se renouvellent à mesure que nous vieillissons & qui ne meurent qu'avec nous. Ainsi la conséquence est juste, tout ce que l'on peut faire à force de faillir est de mourir corrigé. L'argument du Censeur n'est donc qu'une mauvaise subtilité.

Pag. 376.
l. 5.

Le recit de ses fautes est pénible, on veut les couvrir & en charger quelqu'autre, c'est ce qui donne le pas au Directeur sur le Confesseur. Voilà ce que M. de la Bruyere a dit, voici la glose du Commentateur. Il semble par là que le Directeur soit l'homme de confiance, celui à qui le cœur s'ouvre sans réserve, & qu'une devote charge du soin d'aller s'accuser pour elle au Confesseur. Le Critique se trompe. Monsieur de la Bruyere veut dire, & même il le dit assez précisément que le Directeur qui est un homme choisi pour le conseil spirituel, pour le gouvernement de la conscience, n'a pas la peine d'écouter le détail insipide de toutes les fautes d'une de-

vote ; cet embarras est le partage du Confesseur qui n'est point appelé au secret de la direction ; c'est en cela que le grave personnage à qui on l'abandonne a le pas sur lui. Le Directeur reçoit toutes les confidences agréables , il prononce souverainement sur toutes les actions d'une devote , le Confesseur n'a qu'une déclaration générale des pechez , son autorité finit avec l'Absolution qu'il donne ; hors du Tribunal il n'est plus écouté ; le Directeur a un pouvoir plus étendu , il est consulté & obéi en tout , on lui communique les circonstances de certains pechez favoris , on lui ouvre tout son cœur , on le fait maître des affaires domestiques autant que de celles de la conscience ; il règle les unes & les autres avec une autorité despotique , il donne des conseils dans le tribunal , & prescrit des loix à la maison. Rien ne se fait , ni pour Dieu , ni pour le monde , que par son ordre ; une devote voit sa personne en tout ce qui dépend d'elle aux loix de ce sacré Plenipotentiaire. Or il s'en faut bien que le

Confesseur ait ces belles prerogatives , il n'est proprement que le substitut du Directeur.

Monsieur de la Bruyere dit page 390. *L'on se plaint de sa memoire content d'ailleurs de son grand sens & de son bon jugement.* Et page 395 , nous cherchons nôtre bonheur hors de nous mêmes , & dans l'opinion des hommes. Le Censeur ne veut pas croire que M. de la Bruyere ait pû produire ces deux pensées. Il a lû dans M. de la Rochefoucault , *tout le monde se plaint de sa memoire & personne ne se plaint de son jugement* , & dans une autre de ses Maximes , *nous nous tourmentons moins pour devenir heureux que pour faire croire que nous le sommes*, de là il conclud que l'Auteur des Caracteres est un copiste. S'il n'est permis d'écrire que ce qui n'a jamais été écrit , il y a long-tems qu'il falloit empêcher le cours des Livres. Quiconque pense à la maniere des autres n'est pas toujours un copiste ; chacun se fait des idées qui ne laissent pas de lui être propres , quoi qu'elles ne soient pas nouvelles. Mais je parle comme si M. de la

Bruyere étoit redevable de ces deux pensées à M. de la Rochefoucault ; il leur donne plus d'étendue & un tout autre tour ; Je n'apprehende pas que la citation de ces caractères puisse ennuyer , ils sont trop beaux. *Les hommes , (c'est le commencement du premier ,) les hommes parlent de maniere sur ce qui les regarde qu'ils n'avoient d'eux-mêmes que de petits défauts , & encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talens ou de grandes qualitez. Ainsi l'on se plaint de son peu de memoire content d'ailleurs de son grand sens & de son bon jugement ; l'Auteur n'en demeure pas là , il continue , l'on reçoit le reproche de la distraction & de la rêverie comme s'il nous accorderoit le bel esprit , l'on dit de soi , &c. Deux pages sont remplies de traits semblables , en sorte que ce qui est une reflexion entiere dans M. de la Rochefoucault , n'est que la moindre pensée de ce caractère excellent dans toutes ses parties.*

Examinons maintenant l'autre pensée. Monsieur le Duc de la Rochefoucault s'est expliqué nûe-

ment , car il a dit en termes simples , *nous nous tourmentons moins pour devenir heureux que pour faire croire que nous le sommes.* Monsieur de la Bruyere orne & embellit sa maxime par un petit détail ; *Nous cherchons nôtre bonheur hors de nous-mêmes ,* (cela seul est tres-different de la reflexion sixième , il designe encore plus particulièrement le caractere des hommes , en ajoutant , *& dans l'opinion des hommes que nous connoissons flatteurs , peu sincerés , sans équité ; pleins d'envie , de caprices & de preventions , quelle bizarrerie !* Tout Ecrivain qui encherit de la sorte merite un autre nom que celui de copiste.

Personne ne dit de soi qu'il est genereux , qu'il est sublime ; on a mis ces qualitez à trop haut prix , on se contente de le penser. Trouvez-vous , Monsieur , cette maxime contraire à ce que l'Auteur a écrit quelques pages auparavant , *un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empressement ou par curiosité qu'il se trouva un certain* Pag. 378. *jour à la tranchée , &c.* Le Censeur conclud de ceci qu'il y a beaucoup

de gens qui se donnent le nom de genereux , & qu'ainsi , il n'est pas vrai que personne n'ose dire qu'il a cette bonne qualité. Il a beau raffiner , cela ne forme point de contradiction. Quoi qu'on veuille faire entendre qu'on est brave , il suffit , pour soutenir qu'il n'y a personne qui ose ouvertement se nommer tel , il suffit d'examiner avec quels soins , quels détours chacun s'efforce de déguiser son ambition. En relisant le Caractere tel qu'il est dans l'original , je me suis apperçû que le Censeur l'a tronqué ; cela m'engage à être dorenavant sur mes gardes avec lui. Il a passé plusieurs mots qu'il est bon de ne pas laisser échapper , *personne ne dit de soi* , l'Auteur ajoute , *& sur tout sans fondement* , remarquez s'il vous plaît ces derniers termes , ils font connoître que M. de la Bruyere n'a pas voulu dire qu'il n'y avoit plus d'hommes fanfarons , amateurs de leurs personnes , gens à épuiser les conversations sur leurs belles qualitez , il veut seulement donner à entendre qu'on ne s'expose point à s'attribuer de certains titres

sans en avoir une sorte de fondement, & que ceux qui parlent d'eux-mêmes ont la délicatesse de ne le faire qu'après avoir trouvé en eux matière à leurs vains discours. Or cela revient à ce qui est à la page 371. *Un homme de guerre aime à dire de soi que c'étoit par trop d'empressement qu'il se trouva à la tranchée, ou en quelque autre poste tres-perilleux, sans être de garde ni commandé.* Cet homme qui se vante, le fait avec une espece de pretexte ; il a été à la tranchée, il s'est exposé, il a couru volontairement le danger ; voilà le fondement de son ostentation ; s'il n'avoit de quoi l'appuyer il n'auroit garde de se donner le titre de brave.

Tout l'esprit qui est au monde est inutile à celui qui n'en a point, il n'a nulles veües, & il est incapable de profiter de celles d'autrui. Le Censeur bat la campagne ; pour montrer que tout l'esprit qui est au monde n'est pas absolument inutile à un homme qui n'en a point, il a recours aux

Pag. 379. *exemples d'un Villageois qui obeit aux remontrances de son Curé, & d'un*

Payen grossier qui se rend aux exhortations d'un Missionnaire. Il ne s'agit pas de ces exemples. Comme M. de la Bruyere vient de dire, *l'on voit peu d'esprits entierement lourds & stupides*, il prétend avec raison que tout l'esprit qui est au monde est inutile à ces sortes de gens. On a beau les instruire, ils n'ont point de discernement, la stupidité les rend incapables de toute reflexion. En second lieu, il faut prendre le caractère dans ses justes bornes; l'Auteur le restreint à la politique, à la science du monde, au maniement des affaires, à l'art de gouverner. Qu'un Roi imprudent ne veuille consulter que lui-même, toute la sagesse de ses Ministres lui deviendra inutile, tout l'esprit de son Royaume n'aura pas le pouvoir de le détromper; il ne regarde point les choses dans leur principe, ni les suites dans leur fin; en un mot c'est un Prince qui n'a aucunes veües, défaut qui le rend incapable de profiter de celles d'autrui. Descendons de ce premier exemple à celui de mille gens qui ne peuvent tirer avantage de l'esprit

des autres , parce qu'ils en manquent eux-mêmes : car il faut de l'esprit pour se rendre utiles les lumieres d'autrui : ce Payen dont on vient de parler a beau être grossier , & ce Villageois stupide , il n'auroit pas eû l'esprit de persuader ce qu'on lui persuade ; mais il a au moins l'esprit de se laisser convaincre par de bonnes raisons. Ainsi , ces sortes d'exemples ne peuvent avoir d'application à la pensée de M. de la Bruyere.

Le premier degré dans l'homme après la raison ce seroit de sentir qu'il l'a perdue. Le Critique demande ce que cela signifie ? Il faut le lui expliquer , & dissiper malgré-lui son ignorance volontaire. Monsieur de la Bruyere peint le ridicule des gens qui se prevalent de leur raison & de leur esprit sans mieux user de l'un & de l'autre : N'a-t-il point fait sans y penser le portrait de son Censeur ? Etendons le sens des paroles qu'il feint de ne pas comprendre. Si l'homme réfléchissoit sur lui-même , & qu'au lieu de s'enfler de sa raison, il connût que souvent il en manque, cette reflexion le rendroit sage, la

Pag. 379.
l 22.

folie même, ajoute l'Auteur, est incompatible avec cette sagesse. Il poursuit; de même ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'esprit, ce seroit de connoître qu'il nous manque, c'est-à-dire, (pour me rendre plus obscur, car on ne peut pas s'expliquer plus clairement que M. de la Bruyere.) Si l'on pouvoit renoncer à la bonne opinion qu'on a de ses lumieres, on ne tomberoit pas dans les affectations ridicules qui attirent à un homme prevenu de sa capacité, les noms de fat, de sot, d'impertinent; C'est pour cela que M. de la Bruyere continue de dire, par là (par cette connoissance) on feroit l'impossible; on sauroit sans esprit n'être pas un sot, ni un fat, ni un impertinent.

Le Censeur donne un mauvais tour à celui-ci, *par là on feroit l'impossible, &c.... Il objecte, Monsieur de la Bruyere a si bien reconnu le vice de sa proposition qu'il n'a pu s'empêcher d'ajouter, par là on feroit l'impossible, &c.... Nous sommes heureux de ce qu'on daigne nous proposer des choses impossibles, mais au vrai tres-malheureux de ce que nos efforts sont impuissans.*

Pag. 380.
L. 8.

Ces choses que M. de la Bruyere propose à l'homme ne sont pas d'elles-mêmes impossibles ; peut-être le sont elles au Censeur qui a un si grand fond d'orgueil , qu'il ne peut pas se résoudre à croire que la raison & l'esprit lui manquent. Il aime mieux demeurer , (je ne veux pas me servir en son endroit, des termes de *sot* , de *fat* , & d'*impertinent* que M. de la Bruyere emploie) je dirai seulement qu'il aime mieux manquer d'esprit que d'orgueil : Si dès à present je veux faire voir que l'esprit lui manque , sa reflexion sera ma preuve. Il dit que *nous sommes heureux de ce qu'on daigne nous proposer des choses impossibles , au vrai tres-malheureux de ce que nos efforts sont impuissans*. Quand même M. de la Bruyere nous auroit proposé des choses *impossibles* (ce qui n'est pas) seroit-ce un malheur pour nous de voir nos efforts impuissans ? Non sans doute : par ce que nous ne devons point être affligés de ne pouvoir pas faire l'impossible. Dieu même ne le peut pas faire. Afin que le Censeur ne se sauve point
par

par une mauvaise équivoque, je distinguerai entre les choses impossibles en elles mêmes, comme la quadrature du cercle, la rondeur du triangle, &c.... Et les choses impossibles par rapport aux hommes. Celles-ci sont faciles à un Dieu qui a créé le monde de rien, & qui peut encore le réduire au néant dont son être a été précédé. Mais comme il n'est point au dessous de sa grandeur de ne pouvoir faire les autres, de même il n'est point humiliant à l'homme d'avoir moins de puissance que son Créateur. Ainsi nous ne sommes pas malheureux de voir nos efforts impuissans dans les occasions où l'on nous proposeroit des choses qui ne sont possibles qu'à Dieu; nôtre malheur seroit de nous montrer jaloux de sa puissance. Le Censeur n'a donc pas raisonné juste, & par conséquent il n'a pas tant d'esprit qu'il se l'imagine. De cette conséquence j'en tire une autre, sçavoir que M. de la Bruyere a eû raison de prétendre que *ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'esprit ce seroit de connoître qu'il*

nous manque , & que par là on feroit l'impossible , on fçauroit fans esprit n'être pas un sot , ni un fat , ni un impertinent. Je n'ai qu'un moyen pour justifier l'observation du Critique , & encore ce moyen lui vaudra une fâcheuse application ; j'ai refuté cette pensée nous sommes heureux de ce qu'on daigne nous proposer des choses impossibles , au vrai tres-malheureux de ce que nos efforts sont impuissans , il faut que je vous communique , Monsieur , l'application qu'on en peut faire ; le Censeur est heureux de ce qu'on daigne lui proposer d'avoir plus de justesse dans ses conséquences , moins de presumption dans ses sentimens , choses impossibles pour lui ; il est au reste tres-malheureux de ce que ses efforts n'ont pû encore le conduire jusques-là. Voyons si dans la suite il a mieux reussi.

Monsieur de la Bruyere a dit à l'occasion des juges amoureux , on ne demande point à ces hommes qu'ils soient plus éclairez & plus incorruptibles , qu'ils soient plus amis de l'ordre & de la discipline , plus fidelles à leurs devoirs , plus graves ; on veut seule-

ment qu'ils ne soient point amoureux. Le Critique prend ici l'Auteur à partie, & lui adresse ces paroles, *dés que vous ne demandez point à ces juges toutes ces qualitez, vous exigez à tort qu'ils ne soient pas amoureux; car ces hommes que vous nommez incorruptibles, amis de l'ordre, fidelles à leurs devoirs, graves, vous m'obligez de conclure qu'ils ne sont point amoureux, ou s'ils sont amoureux, vos éloges ne leur conviennent plus.* Ne se peut-il pas faire qu'un Magistrat n'ait que cette foiblesse? Il sçaura la cacher, & elle ne le portera à aucune injustice. Pour bien entendre cela, il est à propos de rappeler le commencement du caractère, au moins serai-je dispensé d'une plus longue interpretation qui ne seroit pas à beaucoup près si agreable. *Il coûte moins à certains hommes, dit M. de la Bruyere, de s'enrichir de mille vertus que de se corriger d'un seul défaut. Ils sont même si malheureux que ce vice est souvent celui qui convenoit le moins à leur état, & qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule, il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualitez,*

Pag. 381.

l. 9.

empêche qu'ils ne soient des hommes parfaits & que leur reputation ne soit entiere. Monsieur de la Bruyere ne reprend dans ces Juges que l'amour, il ne leur reproche aucune injustice. *Oh mais !* insiste le Critique, *comment les avez-vous connus amoureux ?* S'il s'agissoit d'un caractère singulier, on viendrait à la preuve. Comme c'est une peinture generale où trop de particuliers ont le malheur de se reconnoître, il est inutile d'exiger ce détail.

Les jeunes gens à cause des passions qui les amusent s'accommodent mieux de la solitude que les vieillards. Le Critique assure le contraire & soutient que la force des passions rend la solitude desagréable aux jeunes gens. **Page 382.** Cela est vrai quand ils ont des inclinations qu'ils ne peuvent satisfaire dans la solitude. Mais à parler en general, un vieillard trouve bien moins de ressources en lui même qu'un jeune homme. Ne voir que soi, ses cheveux blancs, ses années, un corps abbatu, la mort toujours proche & menaçante, spectacle affreux, lors qu'il n'est point interrom-

DE M. DE LA BRUYERE. 293
pu par la presence de quelques autres objets plus rejoüissans.

Sous le nom de *Cliton* l'Auteur des *Caracteres* fait celui des gens qui n'ont pas de passion que pour la bonne chere; l'on peut dire que ce caractere est achevé. Voici en deux mots l'Oraison Funebre de ce grand mangeur qui ne sembloit être né que pour la digestion , *il n'est plus, il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir , il donnoit à manger le jour qu'il est mort; quelque part où il soit, il mange; & s'il revient au monde c'est pour manger.* Le Censeur va un peu trop vite , au lieu de prendre ce dernier trait comme une raillerie fine , il ne veut point entendre la raillerie. Il la repousse d'un ton aigre & nous dit , *un Auteur moral qui se propose de corriger le libertinage ne doit pas offrir l. 8.* *aux libertins de quoi rire mal à propos.* Le Critique a l'esprit étrangement mal-fait , s'il prend ce trait pour une impieté aussi-bien que cette autre comparaison , *un Suisse de Paroisse ou le Saint de Pierre qui orne le grand Autel n'est pas mieux connu qu'Antagoras de toute la multitude.* Y a-t-il

Pag. 383.

Page 384.
l. 17.

là , Monsieur , de quoi s'écrier que M. de la Bruyere n'admettoit pas le culte des Images ; & cela donne t-il droit de dire amerement , *il n'appartient pas à des Chrétiens de se servir de telles comparaisons pour montrer le ridicule des hommes ?* Le Censeur est bien scrupuleux ; je voudrois néanmoins qu'il le fût assez pour ménager la reputation de Monsieur de la Bruyere qui n'a point eu la pensée de profaner les choses Saintes. Vous voyez , Monsieur , que ce Critique qui avoit dit avec tant d'emphase que ses Lettres ne bleussoient point la charité , ne laisse pas échapper la moindre occasion de faire passer M. de la Bruyere pour un profanateur. L'Auteur des Caracteres a bien prévu qu'on ne manqueroit pas de mal interpreter quelques unes de ses pensées ; mais aussi il a negligé de prévenir toutes les fâches interpretations que des esprits mal-faits oseroient produire , c'est pourquoi il a dit page 29. *Un Auteur serieux n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son*

Ouvrage & encore moins de les supprimer. Il est convaincu que quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans sa manière d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisans est un mal inévitable, & que les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sottise.

.... Vieil meuble de ruelle où il parle procez, &c. Cela est dit de cet Antagoras; le Censeur pointille ainsi, un meuble ne parle point, on se contente de faire rire les coffres : mais on ne fait point parler les autres meubles. Des badineries de cette nature ne meritent pas elles-mêmes qu'on en parle; elles n'excitent que nôtre compassion.

Ibid. l. 21.

Si vous allez chez l'un de vos Juges pour le solliciter, le Juge attend pour vous donner audience qu'Antagoras soit expédié. Le Critique ne trouve pas cela vrai-semblable, ou il trouveroit deraisonnable le Juge qui attendroit pour donner audience qu'un Plaidier en titre d'office fût expédié. Tout au contraire. Le Magistrat fait sagement de se délivrer de la présence d'un Antagoras solliciteur de

Pag. 385.

profession , afin de donner une audience paisible aux autres Cliens qui viennent l'instruire & non l'importuner.

Une des plus belles pensées de M. de la Bruyere , est celle-ci , *il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur qui est de se trouver en faute* ; une des meilleures reflexions du Critique est aussi celle qu'il fait à ce sujet , *Monsieur de la Bruyere , il faut le declarer, avoit un fond d'honnête homme & de bons sentimens. S'il lui est échappé quelques petites indiscretions , son esprit l'a trompé , il a crû parler sans consequence ; son cœur n'y a point eu de part, il a écrit sans malice.* Je voudrois que le Critique nous mît dans la necessité de porter de lui le même jugement. Mais hors deux ou trois endroits où par je ne sçai quel remors , il a parlé de M. de la Bruyere en bons termes , il ne l'a point épargné : il est bien tems, après qu'on a dechargé tout son venin contre un Auteur, jusqu'à le nommer *impie* , de venir dire qu'il avoit des sentimens Chrétiens. Si le Censeur juge que M. de la Bruyere a écrit sans malice , n'en

est-ce pas une des plus atroces de le traiter comme il a fait ? Je doute, Monsieur, que la réparation vaille l'injure.

Ce Critique malin qui ne veut pas mettre un long intervalle entre les endroits qu'il loue & ceux qu'il blâme, s'arrête à la page 428, il cite les endroits, il les embrouille & croit en être quitte pour dire, *passons ce que nous n'entendons point.* Il est bien aisé de rendre les choses obscures quand on les tronque : le sens que la division leur ôte, se retrouve si-tôt qu'elles ont leur ordre naturel, c'est ce que vous éprouverez, Monsieur, en lisant le Caractere de *Thelephe* & celui du sot *Automate*, que le Censeur n'a pas fidèlement rapportez. S'il ne tient qu'à passer ce qui n'est point intelligible, je dois negliger les deux reflexions suivantes où il raffine sur la *fausse delicatesse*, & où il fait du *Nectar* des Dieux un vrai ripopé.

Timon ou le *Misanthrope* peut avoir l'ame austere & farouche, mais exterieurement il est civil & ceremonieux, &c... C'est ici la derniere observation du

Pag. 388. Critique. MOLIERE, dit-il, avait donc bien mal peint le Misantrope lui qui en fait un incivil, &c.... Non seulement le Censeur ignore qu'il y a plusieurs sortes de misantropes, les uns qui par bizarrerie renoncent aux bienfaisances, les autres qui les affectent par une bizarrerie plus grande; mais il ne sçait pas que M. de la Bruyere fait allusion à *Timon le Misantrope* dont il est parlé dans un des Dialogues de Lucien. Je suis, &c.

LETTRE XVI.

*Examen de ce qui a été objecté par le
Critique sur le Chapitre des
Jugemens.*

MONSIEUR,

La Lettre que je vais refuter, commence ainsi, *je ne me contenterai pas, c'est le Censeur qui parle, en examinant le Chapitre des jugemens, de me defaire de toute prevention, je tacherai de rendre les miens équitables.* Cette reflexion m'en fournit une : Il semble que le Critique se reproche à lui-même d'avoir décidé jusqu'à present en homme prevenu contre M. de la Bruyere, & que chagrin de son injustice, il se propose de la reparer dans la suite de ses Lettres. Mais sa volonté, supposé qu'elle ait été bonne, n'a point eu son execution : & ses efforts, s'il est

Pag. 403.

N vj

permis de croire qu'il en ait fait quelques-uns , ne lui ont pas mieux réussi ; car s'il juge désormais sans prévention , je ne trouve point encore que ses jugemens aient ce caractère d'équité dont il promet de les accompagner. Suivons-les par ordre & tâchons nous-mêmes d'être justes dans nos réponses.

Il n'y a rien de plus bas & qui convienne mieux au Peuple que de parler en termes magnifiques de ceux mêmes dont l'on pensoit très-modestement avant leur élévation. Le Censeur qui veut prouver que cette pensée n'est pas régulière donne plusieurs raisons ,
Pag. 403 toutes fort mauvaises. *L'action*, dit-il , *peut convenir au Peuple sans être basse.* Voyons d'abord ce que M. de la Bruyère entend par *le Peuple*. Il a certainement entendu sous ce terme général à qui l'on donne des significations particulières ce que tous les gens qui écrivent entendent. Le peuple est un nombre d'hommes peu instruits , peu civilisés , esprits médiocres , Juges prevenus , & par conséquent mauvais Juges ; ainsi dès qu'une action leur convient , on peut

DE M. DE LA BRUYERE. 301
affurer qu'elle est basse ; car il n'y
a qu'eux ou leurs semblables qui
puissent ou la faire ou l'approuver.

Sur quoi se retranche le Critique ;
& que répond-il ? *Il y a lieu de sou-* Pag. 404
tenir qu'il n'y a aucune bassesse dans ce l. 2.
procédé. Je parlois tres-modestement de
cet homme , parce qu'il n'étoit pas dans
l'occasion de signaler son merite ; à pre-
sent qu'elle est venue , j'en parle en ter-
mes magnifiques. Alors , repliquerai-
je , ce n'est plus là le cas de la ré-
flexion que M. de la Bruyere a faite :
si ces personnes qui s'élèvent , mon-
trent des talens , produisent leur sça-
voir, font éclatter du merite, on a rai-
son de les louer , les *termes magnifi-*
ques leur conviennent , l'action n'est
point *basse* , & le peuple approba-
teur cesse d'être peuple dans le sens
que nous venons de lui donner : il
n'étoit peuple que par une admira-
tion ridicule , il perd ce titre mépri-
sable, cette vile qualité, par un juste
discernement & par une estime lé-
gitimement accordée.

Une troisième objection du Cri-
tique ; *il est impossible qu'un homme*
dont l'on pensoit modestement avant son

élévation n'ait quelques bonnes qualitez ; autrement on en eût parlé avec froideurs usant même de la liberté qui règne entre les particuliers , on eût parlé de lui avec mépris. Cela n'est pas toujours vrai.

On peut n'avoir pas de bonnes qualitez , j'entens de ces qualitez extraordinaires ; on peut aussi n'en point avoir de mauvaises , j'entens de celles qui attirent l'indignation publique. Il y a des gens de qui l'on ne dit ni bien ni mal. Leur état est paisible ; leurs vertus sont aussi obscures que leurs défauts ; tout est borné chez eux , le mérite & l'incapacité. Ils ne sont dans une ville que pour grossir le nombre des Citoyens ; ils n'y sont pas même connus : l'on ne s'apperçoit , ni de leur fortune , ni de leur deroute , aussi n'en parle t-on point.

Pour venir maintenant à la pensée de M. de la Bruyere , il s'agit d'un homme mediocre qui ne faisoit pas grand bruit avant son élévation , & qui ne paroissoit pas l'avoir méritée. Or n'est-ce pas une action basse de faire un magnifique éloge de cet homme en qui l'on n'a connu aucun

DE M. DE LA BRUYERE. 303
merite, & qui n'a pas en le tems de
le produire, s'il est vrai qu'il en ait ?
Croit-on que l'esprit lui soit venu
avec la faveur, & que les marques
d'une dignité nouvelle lui en don-
nent tout le sçavoir faire ? Hier vous
ne parliez pas de cet homme, vous
étiez plus prêt d'en dire du mal que
d'en parler bien, aujourd'hui vous
le mettez au dessus des autres ;
vous en parlez en termes magnifi-
ques, vous ne trouvez pas même
assez de termes pour satisfaire & sa
vanité & votre flatterie ; loüanges
outrées, complimens odieux, action
basse dont il n'y a que le peuple qui
soit capable.

L'orgueil dont nous sommes gonflés ;
Etc.... Le Censeur appelle ce terme
extraordinaire ; il me paroît tres-
propre, & meilleur qu'*enflez*. Sans
vouloir parler medecine, on com-
prend bien la difference de l'un &
de l'autre. L'enflure ne se dit que
des parties exterieures, & la gonflu-
re de celles qui sont au dedans. Or
comme l'orgueil est un vice du cœur,
l'expression de M. de la Bruyere est
tres-juste.

Pag. 405.
l. 2.

La vogue , la faveur populaire , celle du Prince nous entraînent comme un torrent , nous loüons ce qui est loüé bien plus que ce qui est loüable. Vous jugerez , Monsieur , si la delicatesse du Critique est bien fondée. Il dit ,
Ibid. l. 12. je n'aurois point parlé de la faveur du Prince , il semble que l'Auteur voudroit conclure que le Prince ne fait jamais de bons choix & que sa faveur n'est pas plus judicieuse que celle du peuple. La conclusion que l'on fait tirer à M. de la Bruyere est assurément tres-mauvaise. On ne peut pas s'empêcher de convenir qu'il a dit , huit lignes au dessus , la faveur des Princes n'exclut pas le mérite , il n'en est pas demeuré là , il a ajouté , elle ne le suppose pas aussi. Il ne falloit donc pas que le Censeur divisât cette reflexion pour n'en prendre que la premiere partie qui sembloit favoriser son équivoque , & laisser l'autre qui l'eût détruite.

Examinons de plus près le sentiment de M. de la Bruyere ; il ne prétend pas soutenir que les Princes fassent toujours ou de bons ou de mauvais choix ; Cette opinion seroit

DE M. DE LA BRUYERE. 305
extrême; il prend un milieu entre
ces deux avis opposez. On peut
être favori du Prince & n'avoir
point de merite; on peut avec du
merite acquerir la faveur du Prince.
Rien n'est donc plus juste que cette
maxime, *la faveur des Princes n'exclut
pas le merite, elle ne le suppose pas aussi* :
Cette autre maxime n'est pas moins
juste, *la faveur du Prince nous entraî-
ne comme un torrent; nous loüons ce qui
est loüé bien plus que ce qui est loüable*.
Ce n'est pas le Prince que l'on blâme
d'avoir accordé sa faveur, c'est plû-
tôt le favori, lui qui s'applique sans
relâche à seduire le Prince par de
belles apparences. Enfin les Rois
sont sujets comme les autres hom-
mes à se tromper dans leurs choix,
je dirai mieux, à être trompez; une
preuve qu'ils le sont fort souvent,
est la necessité où la conduite de plu-
sieurs Favoris les met de les éloigner
de leur presence, de la Cour, du
Royaume, quelquefois de les pu-
nir.

Monsieur de la Bruyere après
avoir dit, *le monde est si plein d'exem-
ples ou pernicious ou ridicules que je*

croirois assez que l'esprit de singularité approcheroit fort de la droite raison & d'une conduite régulière, établit une maxime séparée, qui est pourtant une suite de celle-là, en voici les termes, il faut faire comme les autres, maxime suspecte, qui signifie presque toujours, il faut mal faire, dès qu'on l'étend au delà de ces choses purement extérieures, qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode, ou des bien-seances : Cette reflexion n'a rien qui donne atteinte à la pureté de la morale; le Censeur l'appelle

Pag. 406.
L. 3.

neanmoins une reflexion ouvertement mauvaise, il prétend qu'elle justifie la mode & les usages; il ajoute, si la mode & les usages ne sont point des choses qui aient de la suite pourquoi avoir employé deux Chapitres entiers à les blâmer? Je vais répondre. Il faut d'abord convenir que toutes les modes, tous les usages, toutes les bien-seances ne sont pas criminelles. Ce sont celles-là que M. de la Bruyere dit n'avoir aucune suite. Dès qu'il y aura du fâcheux dans les modes, du dérèglement dans les bien-seances, de la dissolution dans les usages, tout

DE M. DE LA BRUYERE. 309
cela sort de sa these & de son
cas.

Satisfaisons maintenant à la ques-
tion formée par le Critique. Il de-
mande *pourquoi l'Auteur a fait deux*
Chapitres de la mode & de quelques
usages, si ce ne sont point des choses qui
ayent de la suite. Je pourrois m'en te-
nir à ce que j'ai dit, tous les usages
ne sont point innocens. Une réponse
plus précise, est que M. de la Bruye-
re ne s'est pas contenté de reprendre
la corruption des mœurs; il en at-
taque le ridicule, & dans la pein-
ture qu'il fait du ridicule, il mêle
des instructions solides pour le regle-
ment des mœurs, en sorte que cette
matiere confuse des vices & des sim-
ples ridiculitez l'a engagé à ne point
épargner mille modes impertinentes
qui ont cours, & une infinité d'usa-
ges qui sont en regne. S'il ne blâmoit
que les gens qui aiment les fleurs, les
oiseaux, ou les coquilles, on pour-
roit dire, voilà des usages qui ne
tirent point à consequence; cepen-
dant des hommes capricieux & en-
têtez se ruinent tous les jours à ces
sortes de métiers: Outre ces entête-

Ibid. l. 9.

mens dangereux que l'Auteur des
 Caracteres veut corriger dans ses
 Chapitres *de la mode & de quelques
 usages*, il y donne des leçons aux
 Bourgeois ambitieux, aux Courti-
 sans hypocrites, aux Magistrats igno-
 rans ou injustes, aux Prelats qui ne
 resident point, &c. Le Censeur qui
 demande, pourquoi M. de la Bruye-
 re a traité ces deux Chapitres vou-
 loit-il qu'il excusât ces défauts, ou
 bien juge-t-il que M. de la Bruyere
 veuille lui-même les excuser dans
 l'endroit où il parle des *choses pure-
 ment exterieures qui n'ont point de suite
 qui dépendent de l'usage & de la mode?*
 Ce seroit une méprise des plus gros-
 sieres. L'Auteur n'a point compris
 sous cette dernière idée les usages
 criminels ni les modes extravagantes
 qu'il se propose de combattre
 dans les Chapitres suivans; Relisez,
 Monsieur, je vous prie, la maxime,
 examinez en tous les termes: il n'y
 a pas d'inconvenient de l'écrire une
 seconde fois, cela ne va qu'à cinq ou
 six lignes, & vous épargnera la peine
 de retourner le feuillet; *Il faut faire
 comme les autres, maxime suspecte, qui*

signifie presque toujours, il faut mal faire dès qu'on l'étend au delà de ces choses purement extérieures qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode ou des bien-seances. Ce correctif, presque toujours, cette exception des choses extérieures, cette addition, qui n'ont point de suite, tout cela donne un caractère de vérité à cette maxime.

En effet, il n'est rien de plus vrai, *que faire comme les autres signifie presque toujours, il faut mal faire.* Vous devez vous souvenir, Monsieur, de ce que fit autrefois Diogene. Il entra au theatre un jour qu'il y avoit une grande foule de spectateurs, & il cria de toute sa force, *c'est véritablement Philosopher que de faire tout le contraire de ce que le peuple fait.* Il tenoit cette belle maxime de l'Oracle de Delphes qui lui avoit ordonné sous des mots ambigus de *changer les mœurs & les opinions reçues.* Pitagore deffendoit aussi à ses Disciples de suivre les chemins battus; le fondement de cette deffense étoit le même sur lequel l'Auteur des Caractères appuye sa reflexion. Le commun des hommes est si enclin au déregle-

mens dangereux que l'Auteur des
 Caracteres veut corriger dans ses
 Chapitres *de la mode & de quelques
 usages*, il y donne des leçons aux
 Bourgeois ambitieux, aux Courti-
 sans hypocrites, aux Magistrats igno-
 rans ou injustes, aux Prelats qui ne
 resident point, &c. Le Censeur qui
 demande, pourquoi M. de la Bruye-
 re a traité ces deux Chapitres vou-
 loit-il qu'il excusât ces défauts, ou
 bien juge t-il que M. de la Bruyere
 veuille lui-même les excuser dans
 l'endroit où il parle des choses pure-
 ment exterieures qui n'ont point de suite
 qui dépendent de l'usage & de la mode?
 Ce seroit une méprise des plus gros-
 sieres. L'Auteur n'a point compris
 sous cette derniere idée les usages
 criminels ni les modes extravagantes
 qu'il se propose de combattre
 dans les Chapitres suivans; Relisez,
 Monsieur, je vous prie, la maxime,
 examinez en tous les termes: il n'y
 a pas d'inconvenient de l'écrire une
 seconde fois, cela ne va qu'à cinq ou
 six lignes, & vous épargnera la peine
 de retourner le feuillet; *Il faut faire
 comme les autres, maxime suspecte, qui*

signifie presque toujours, il faut mal faire dès qu'on l'étend au delà de ces choses purement extérieures qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode ou des bien-seances. Ce correctif, presque toujours, cette exception des choses extérieures, cette addition, qui n'ont point de suite, tout cela donne un caractère de vérité à cette maxime.

En effet, il n'est rien de plus vrai, *que faire comme les autres signifie presque toujours, il faut mal faire.* Vous devez vous souvenir, Monsieur, de ce que fit autrefois Diogene. Il entra au theatre un jour qu'il y avoit une grande foule de spectateurs, & il cria de toute sa force, *c'est véritablement Philosopher que de faire tout le contraire de ce que le peuple fait.* Il tenoit cette belle maxime de l'Oracle de Delphes qui lui avoit ordonné sous des mots ambigus de *changer les mœurs & les opinions reçues.* Pitagore deffendoit aussi à ses Disciples de suivre les chemins battus; le fondement de cette deffense étoit le même sur lequel l'Auteur des Caractères appuye sa reflexion. Le commun des hommes est si enclin au déregle-

& n'avoir pas le mot à répondre.

La reflexion suivante est de la même trempe, il se perd dans des distinctions étrangères, au lieu de prendre naturellement cette pensée qui renferme un conseil de pratique pour les gens de Lettres, *souvent où le Riche parle & parle de Doctrine, c'est aux Doctes à se taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour Doctes.* Vous rirez trop, Monsieur, ou plutôt vous aurez pitié d'un homme capable de raisonner comme le Critique fait sur cela. Dût-il vous en coûter quelques sentimens de compassion; il faut que je vous fasse part de la remarque. *Ibid.* *Le silence d'un homme d'esprit peut-il contribuer à le faire passer pour Docte en presence d'un Riche qui attend pour en juger que le Docte l'entretienne. (Vous n'y êtes pas encore, voici bien pis) Et M. de la Bruyere peut-il engager le Docte à se taire, lui qui l'autorise à applaudir au Riche? Le silence & les applaudissemens ne s'accordent pas. Le silence est au contraire la meilleure maniere d'applaudir,*

dir, c'est un seur garant de l'admiration. On écoute attentivement les choses qui plaisent, l'on craint tant d'en perdre quelques-unes qu'on redouble son attention, & qu'on se réduit à un silence plus austere. Vous voyez donc, Monsieur, de quelle façon le Sophiste abuse des termes, & jusqu'où il pousse le jeu de mots. Heureusement personne ne s'y trompera ; on pénètre le sens de M. de la Bruyere qui engage l'homme Docte à garder le silence sur sa propre Doctrine, & à le rompre pour applaudir à la fausse doctrine du Riche ou à sa mauvaise ignorance. Ce trait de M. de la Bruyere me rappelle le souvenir de ce que j'ai lû autrefois de Simonide. Une Reine lui demandoit lequel valoit mieux d'être riche ou sçavant, il répondit sans hesiter que les richesses étoient preferables à la science ; la raison qu'il en donna étoit qu'on voyoit tous les jours les sçavans à la porte des riches.

Vous écrivez si bien Antisthene, continuez d'écrire, &c.... Je ne rapporte pas ce caractère dans son éten-

dûe. Je me contenterai de vous dire, que c'est le Caractere où M. de la Bruyere se plaint au nom de tous les gens de Lettres, qu'il n'y a pas de pire métier que celui d'Auteur. Le Critique ne trouve rien qui le choque dans la pensée, ni même dans l'expression; il est seulement choqué de l'intention qu'a eue, selon lui, Monsieur de la Bruyere de se peindre. Il s'en plaint en ces termes,

*Pag. 408. Monsieur de la Bruyere qui s'est déjà
l. 20. peint en plusieurs rencontres, fait encore son portrait & toujours en beau.*
Voilà nos gens si hardis à condamner ceux qui donnent de malignes interpretations aux caracteres; ils sont les premiers à tomber dans ce défaut. Mais notre Censeur a prononcé d'avance sa condamnation, en disant dans sa premiere Lettre page 32, *il est ridicule, (ce ridicule fond sur lui) quand on lit un Ouvrage de regarder chaque caractere comme un Enigme dont il faut sur le champ trouver le mot. Qu'a eû l'Auteur en veüe? De corriger les mœurs par des voyes naturelles; loin donc toutes applications; on si nous en voulons faire, qu'elles se terminent à*

~~non.~~ Il auroit été à souhaiter que le Critique eût fait sérieusement cette reflexion. Une preuve qu'il n'a point pensé à la faire, est qu'il tombe une seconde fois dans le ridicule qu'il a censuré, & malheureusement pour lui la même Lettre que j'examine est l'occasion de sa rechute : car vous verrez qu'il accuse page 421, Monsieur de la Bruyere de s'être peint de nouveau sous le nom d'Antisthene. Cela me fournira le sujet d'une observation nouvelle.

Si les Ambassadeurs des Princes étrangers étoient des singes instruits à marcher sur leurs pieds de derrière & à se faire entendre par interprète, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui que nous donne la justesse de leurs réponses. L'objection du Censeur tourne contre lui, ne Pag. 409.
dirait-on pas que nous n'admirons les réponses des Ambassadeurs que parce que nous nous croyons en possession du bon sens ? Il en pourroit être quelque chose ; l'on sçait qu'il n'y a pas de nation plus presomptueuse & plus remplie d'elle-même que la nôtre. Non seulement le Critique en con-
 O ij

vient à la fin de la remarque , mais il ne dement point en cela l'humeur de ses Compatriotes.

Il continue ainsi son raisonnement, *lors que nos Ambassadeurs vont dans les Cours étrangères , ils ne sont pas fachez de l'empressement general qu'on a à les voir & à les entendre ; ils seroient eux-mêmes étonnez qu'on n'en eût pas.* Qu'est-ce que cela prouve ? Ce que M. de la Bruyere avance. Nous nous imaginons avoir plus d'esprit que les autres peuples ; Nous oublions que la raison est de tous les climats , & nous voulons être regardez comme des prodiges par tout où nous allons. Quand l'Auteur des Caractères insinüe que nous n'aimerions pas à être regardez par les Etrangers avec les mêmes yeux dont nous les regardons , il ne veut pas dire que nous sommes fachez d'en être applaudis ; rien ne nous choqueroit plus que le refus de leurs applaudissemens ; Mais comme l'admiration a plusieurs causes , les unes qui naissent de la persuasion où l'on est d'un grand merite, les autres excitées par la surprise d'en decouvrir

où l'on n'en attendoit point , Monsieur de la Bruyere prétend que nous nous trouverions offensés de cette dernière admiration. Les Etrangers ne reçoivent pourtant que celle-là de notre part ; Nous les admirons, parce que nous n'attendions rien , ou tres-peu de leur esprit que nous croyons aussi barbare que leurs personnes, & autant éloigné du bon sens que leur Pais est éloigné du nôtre. C'est en quoi notre estime ne doit pas leur être bien précieuse ; de même l'estime qu'ils nous donneroient par ce motif nous outrageroit.

L'Esprit dans cette belle personne est comme une nuance de raison & d'agrement qui occupe les yeux & le cœur de ceux qui lui parlent. Le Critique appelle cette comparaison affectée. Une nuance ne se peut dire , à son avis , que des objets extérieurs ; tous ce qui n'a point de couleur n'est point susceptible de nuance. Il n'a donc pas remarqué que l'Auteur s'est servi d'un correctif, l'esprit est comme une nuance , &c... S'il faut avoir la délicatesse du Censeur , il faut en même tems bannir

Pag. 411.

l. 7.

toutes les comparaisons. Il n'y en a point qui ne soient prises dans les choses sensibles. Comment parviendrait-on sans leurs secours à exprimer celles qui ne se voyent point ?

Elle a encore ces faillies heureuses qui ont d'autres plaisirs qu'elles font dispenser toujours de la réplique. L'Auteur des sentimens critiques ne peut pas s'abstenir de l'équivoque, il dit, Ibid. l. 15. ce n'est pas pourtant nous faire plaisir que de nous ôter celui de la réplique. Cela est vrai en matière de raillerie & de dissertation. Je ne doute point aussi que je n'aye étrangement mortifié le Censeur de l'avoir réduit en tant de rencontres à ne pouvoir répliquer : Je n'en attribue pas la gloire à mon esprit, mais à celui de M. de la Bruyere qui a toujours pensé si juste qu'il n'a guere donné prise à la critique. Au reste, Monsieur, nous sommes rejouis qu'une personne, sur tout une femme, approfondisse les choses, ne nous laisse aucun doute, prévienne nos raisons, & épuise le sujet qu'elle a entamé : Bien loin d'en être jaloux, rien ne nous oblige d'avantage que la

DE M. DE LA BRUYERE. 319
nécessité où elle nous met d'avouer
qu'il n'y rien à répondre à tout ce
qu'elle vient de dire , & qu'elle a
dit , tout ce qui pouvoit être ima-
giné.

*Soit qu'elle parle , soit qu'elle écrive ,
elle oublie les traits où il faut des raisons.
Toujours des subtilitez pueriles , ou
des doutes affectez. Il semble , ré- ibid. l. 23.
plique le Censeur , que tout ce qui est
trait ne peut être raison. Il n'y a pas
lieu de se l'imaginer ainsi. Un trait
à la vérité n'est pas tant une raison
principale , qu'un des moyens pro-
pres à faire valoir les raisons. Par
exemple , un homme prononce un
discours en public , il y a avancé
deux propositions dont la preuve
dépend de quelques raisons qu'il n'a
point touchées. Que juge t-on ? L'on
dit , il y avoit de beaux traits dans ce
discours. Par ces traits on entend des
saillies d'éloquence , des portraits ,
des descriptions ; de belles figures ;
on entend en un mot toute autre
chose que de bonnes raisons. Or la
personne que M. de la Bruyere loue
est d'un caractère différent. Au lieu
d'éblouir par des traits semblables ,*

elle satisfait par des raisons solides. Ce n'est pas à dire que les traits ne soient quelquefois des raisons, mais ce ne sont que des *raisons subalternes*, comme le sçait fort à propos remarquer le Critique en cet endroit. Donnons-lui cette loüange pour le consoler de celles que nous sommes obligez de lui refuser.

Le reste de la Lettre me conduiroit trop loin, souffrez, Monsieur, que j'en remette l'examen à une autrefois. Vous m'avez déjà permis d'en user ainsi, il n'y a que la crainte de vous fatiguer par trop de longueur, qui m'oblige de vous demander encore cette permission. Car ce n'est point mon tems que je veux menager, il ne peut être mieux employé qu'à vous écrire, & à vous écrire pour la deffense de M. de la Bruyere. Je suis, &c.



LETTRE XVII.

*Continuation de l'examen des objections
proposées par l'Auteur des sentimens
critiques contre le Chapitre des Juge-
mens.*

MONSIEUR,

Avoir à répondre aux reflexions qui achevent de composer la douzième réponse du Solitaire , ce n'est pas un petit Ouvrage : afin de pouvoir le finir aujourd'hui je m'y prens de bonne heure , & je commence cette Lettre sans compliment.

Monsieur de la Bruyere dit page 456. *Un air reformé , une modestie outrée , la singularité de l'habit , une ample calotte , n'ajoutent rien à la probité , ne relevent pas le merite ; ils le fardent & font peut-être qu'il est moins pur & moins ingenu.* A ne lire que ces paroles sans examiner celles qui les precedent, l'observation du Critique

Pag. 411.
l. 14.

paroît juste. Là , selon lui , il ne doit point y avoir de peut-être ; il n'est que trop vrai que les affectations diminuent le merite , l'alterent , & le corrompent. C'est trop dire. Avant que de précipiter son jugement , il faut voir de quel principe naissent ces affectations. Si l'orgueil les cause , il est hors de doute qu'elles corrompent le merite ; si elles ont pour motif d'édifier les hommes , & de soutenir la dignité du caractère dont l'on est revêtu , elles ne diminuent pas tout d'un coup le merite ; mais à force d'être outrées & violentes , elles pourroient bien en alterer la pureté. Quand on se voit si distingué des autres par les dehors de la probité , on s'accoutume insensiblement à croire , qu'on en est encore plus distingué par la probité même. C'est là ce qui a donné lieu à M. de la Bruyere d'ajouter le *peut-être* sur lequel on le chicane. Il ne fera pas inutile de rapporter le commencement du Caractere. Un homme de bien est respectable par lui-même , & indépendamment de tous les dehors , dont il voudroit s'aider pour rendre sa personne

plus grave, & sa vertu plus specieuse; Voilà, Monsieur, ce que je disois. Monsieur de la Bruyere n'a pas voulu décider que l'air réformé, la singularité de l'habit, une ample calotte corrompoient le mérite, il s'est contenté de dire, ils font peut-être que le mérite est moins pur & moins ingenu, parce que tous ceux qui tombent dans ces affectations, n'y sont pas conduits d'abord par un esprit d'orgueil. Si la vanité en étoit le motif, il seroit certain que le mérite déjà tres-alteré, se verroit menacé d'être bien-tôt détruit.

Celui qui songe à devenir grave ne le sera jamais, &c.... Ce sentiment de M. de la Bruyere paroît outré à son ennemi qui fait cette grande exclamation. Quoi! Un homme pourra acquérir les vertus les plus opposées aux inclinations naturelles; d'emporté il deviendra doux, d'ambitieux modeste, d'avare liberal, de voluptueux chaste, & il ne pourra pas devenir grave, cela n'est pas croyable. La raison qu'il donne pour montrer que la chose n'est pas croyable, prouve malgré-lui qu'elle est facile à croire. La gravité n'est,

Pag. 412.

l. 24.

dit-il , *qu'une composition du maintien qui dépend d'une simple attention à soi-même.* Ce n'est que cela en effet ; mais je soutiens qu'un homme obligé de se contrefaire de la sorte & d'étudier ses mouvemens afin de les régler , tombe tôt ou tard dans une affectation , qui , si elle ne détruit pas sa gravité , la fera passer pour ridicule. De là naît cette pensée de M. de la Bruyere , *une gravité trop étudiée devient comique ; ce sont comme des extremités qui se touchent , & dont le milieu est dignité ; cela ne s'appelle pas être grave , mais en jouer le personnage , puis il continue , celui qui songe à le devenir ne le sera jamais , il suppose que la gravité qui est trop étudiée degénere en comique , & que pour être bien-seante elle doit être naturelle.* Après avoir établi ces principes qui sont vrais , il conclut , *il est moins difficile d'en descendre que d'y monter ,* voulant faire entendre qu'il est plus facile de perdre la gravité que de l'acquérir.

Je n'oublierai pas , Monsieur , de vous apprendre que le Censeur trouve ces phrases impropres *descendre de*

DE M. DE LA BRUYERE. 325
la gravité , monter à la gravité ; Elles
m'ont paru d'autant plus significa-
tives qu'elles ont un grand rapport à
ce qui precede & sont la continua-
tion d'une juste allegorie. Monsieur
de la Bruyere a parlé d'une gravité
comique , & d'un homme qui *joûe le*
personnage de grave. Pour donner une
idée complete , il a dû joindre deux
verbes qui exprimassent l'action
guindée des faux graves qui s'ima-
ginent être sur un theatre , & qui se
donnent en spectacle au Public. *Des-*
cendre & monter sont les verbes qui
venoient le mieux à son dessein.

L'air spirituel est dans les hommes ce
que la regularité des traits est dans les
femmes ; c'est le genre de beauté où les
plus vains puissent aspirer. Le Censeur
croit nous payer de bonnes raisons ,
vous les trouverez mauvaises. La
premiere est de dire , *la comparaison*
cloche , en ce que la regularité des traits
forme la beauté & que l'air spirituel ne
fait pas l'esprit. La seconde , *si M. de*
la Bruyere ne comprend pas l'esprit sous
l'air spirituel , il a tort d'assurer que
l'air spirituel est le genre de beauté
où les plus vains puissent aspirer. Il

La Br. p.
475.

Pag. 414.

Il n'y a personne qui ne préfère un air stupide avec beaucoup d'esprit, à une belle physionomie sans aucun autre talent. Je vous avoue, Monsieur, que ce ne seroit pas là mon goût : Le Critique donne tout à l'extérieur, il ne s'embarrasse pas du mérite solide pourvu qu'il éblouisse. Il est bon de lui faire remarquer qu'il n'a pas pris la pensée de l'Auteur. Monsieur de la Bruyère ne parle pas de ce qui est le meilleur en soi, il n'en est point question, mais de ce qui est le plus communément désiré par les hommes vains qui s'arrêtent & se bornent aux choses apparentes. Ils estiment plus une belle physionomie qu'un mérite denté de ces dehors éclatans, & ils préfèrent au bon esprit un air spirituel qui impose.

La reflexion sur la prévention qui est appelée par M. de la Bruyère *un mal désespéré & incurable* est une équivoque ordinaire au Critique;

Pag. 415. Il développe enfin sans y penser ce qu'il cherche à embrouiller & à confondre, c'est pourquoi je ne m'y arrête pas.

Du même fond dont on néglige un

homme de mérite l'on sçait encore admirer un sot. Le Critique s'imagine avoir prononcé des merveilles, quand il dit, *cela n'est pas étonnant, l'on ne ne-* Pag. 416]
glige les personnes de mérite qu'à cause ^{l 2.}
de son mauvais goût, & par l'inclina-
tion que l'on a à admirer les sots. Deux
réponses, l'une que M. de la Bruye-
re ne prétend pas toujours dire des
choses qui surprennent. En second
lieu, le Censeur n'avoit qu'à se
donner la peine d'approfondir cette
pensée, il y auroit trouvé du nou-
veau. Si M. de la Bruyere avoit écrit,
du même fond dont on sçait admirer un
sot, on néglige un homme de mérite,
la pensée n'auroit pas été nouvelle,
& c'étoit là le cas d'appliquer la
raison du Critique, on ne néglige les
gens de mérite que par l'inclination qu'on
a d'admirer les sots. Or ce n'étoit pas
nous apprendre une chose extraor-
dinaire; mais il est surprenant que
celui qui ne découvre rien d'admirable
dans un homme de mérite, trouve
néanmoins beaucoup à admirer
dans le fat, voilà ce qui donne du
sel à ce Caractère, *du même fond*
dont on néglige un homme de mérite,

l'on sçait encore admirer un sot. Je puis ajouter une troisième raison, ce petit caractère n'est que la suite de celui qui porte, rien ne nous vange mieux des mauvais jugemens des hommes que l'indignité de ceux qu'ils approuvent. L'Auteur a voulu continuer, & faire ce reproche aux sots admirateurs, vous n'estimez pas un homme de mérite, & vous allez louer un fat.

Monsieur de la Bruyere definit, on ne peut pas mieux, le *sot*, le *fat*, l'*impertinent*, le *ridicule*, le *grossier*, le *stupide*, le *suffisant*, &c.... Ces definitions quoique justes ne plaisent pas à son adversaire, ou plutôt elles ne lui déplaisent qu'à cause qu'elles sont trop justes pour offrir matière à sa critique. Comme il a entrepris d'en écrire quelque chose, il faut

Pag. 414.
l. 10. qu'il en parle, bien ou mal. Je suppose, dit-il, qu'on demande à dix personnes ce que c'est qu'un fat, un sot, un impertinent, un ridicule, un grossier, un stupide, chacun en jugera diversement sans en juger mal. Et moi je lui soutiens que cette diversité de jugemens ne pourroit que con-

fondre des choses nécessaires à distinguer. La diversité des jugemens viendrait de la différence des idées, cette différence admettroit les choses autrement qu'elles ne sont, & tout cela empêcheroit la justesse de la définition. Il poursuit, *ce sont des diversitez dans la langue, & des ressemblances dans la morale. Des titres differens expriment des défauts semblables, de même que des noms uniformes peuvent exprimer de differens vices.* Que signifie ce galimathias? & où nous conduiroit une telle antithèse, si je voulois en examiner toutes les proportions?

*L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme & l'homme de bien quoi-
que dans une distance inegale de ces deux extremes.* Ici le Critique donne un défi à tous les Lecteurs. Les mots du cartel sont, *je défie qu'on m'explique le sens de ce caractère.* Il ne m'est pas trop glorieux, Monsieur, de l'accepter. L'explication qu'on demande n'est pas assez difficile; elle ne devoit aucunement le paroître au Censeur qui pouvoit trouver dans les Caractères suivans de quoi

La Br. 74

463.

Pag. 416.

l. 28.

diffiper l'obscurité dont il affecte de se plaindre. Car afin que personne ne s'y trompât, Monsieur de la Bruyere a eû la precaution de marquer de quel côté est cette distance, *la distance*, ce sont ses termes, *qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme, s'affoiblit de jour à autre*; comme s'il eût dit ouvertement, on ne jugera bien-tôt plus honnête homme que celui qui sera habile homme; parce que pour être réputé honnête homme, il faut cacher ses passions, étendre ses intérêts, y sacrifier tout, sçavoir acquiescer du bien; or tout cela se pratique par l'habile homme, ainsi le tems va paroître où l'habile homme & l'honnête homme feront confondus de manière, que l'habileté aura le nom de vertu, & l'industrie celui de probité.

Pag. 417. Le Censeur, pour continuer d'embrouiller ce qu'il a résolu de ne pas
l. 7. vouloir entendre insiste, je ne distingue point l'honnête homme d'avec l'homme de bien, même dans nos mœurs & dans nos façons de parler. Ou il n'est pas de bonne foi, ou il n'a point de discernement. Nous entendons par

un honnête homme celui qui vit moralement bien, qui ne fait tort à personne, qui n'est point dans des intrigues scandaleuses, ni dans les vices des scelerats : Mais ce titre d'honnête homme est-il refusé aux gens intéressés, amateurs du bien, avarés, dissipateurs ? Et peut-on soutenir que ces honnêtes gens prétendus soient véritablement gens de bien ? Non. Monsieur de la Bruyere a donc eû raison de nous prévenir sur l'extrême distance qui est entre l'honnête homme & l'homme de bien, & de conclure par cette réflexion ; *Pon connoît assez qu'un homme de bien est honnête homme, mais il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien.*

Il faut voir présentement de quelle manière M. de la Bruyere définit l'homme de bien ; *L'homme de bien est celui, qui n'est, ni un saint, ni un dévot,* (une épithe renvoye à la marge où il designe qu'il entend un faux dévot) *& qui s'est borné à n'avoir que de la vertu.* Le Censeur non content de prendre cette définition tout de travers, affecte un ton goguenard,

& imite le tour de M. de la Bruyere pour le mieux traduire en ridicule.

Pag. 419. L. 2. Il est, dit-il; plaisant d'imaginer que tout homme qui a une vertu sincere n'est pas saint. Que deviennent par là tous les moyens d'arriver à la sainteté.... Et où en sommes nous, si l'on peut être vertueux sans devenir saint, ou si l'on devient saint sans être vertueux? Je conjurerois en vain le Critique de renoncer à ses Sophismes; il ne dépend plus de lui de quitter l'habitude de pointiller. Au lieu de le prier honnêtement de l'abandonner, ce qu'il n'auroit pas la complaisance de faire, il vaut mieux lui montrer durement & avec aigreur qu'il ne s'en est servi qu'à sa confusion.

Quand M. de la Bruyere dit que *l'homme de bien n'est pas saint*, son dessein n'est pas d'exclure les gens de bien de l'heureux état de la sainteté, non plus que d'y admettre les faux devots; il cherche seulement à montrer que la probité ne consiste, ni dans les affectations des hypocrites, ni dans les austeritez des Anachoretés. La qualité de *saint* à laquelle nous sommes tous desti-

DE M. DE LA BRUYERE. 333
ez par nôtre vocation au Christianisme, est particulièrement donnée aux hommes qui pratiquent les mortifications du Cloître, à la différence des hommes qui vivent chrétiennement dans le monde, qu'on appelle gens de bien. On dira par exemple, d'un bon Chartreux, *c'est un saint* ; on dira d'un Magistrat équitable *c'est un homme de bien*, homme de bien qui sert Dieu dans la simplicité de son cœur, & qui ne le sert pas à la maniere des saints Hermites que Dieu a appellez à une plus grande perfection. Je ne sçai pas si je me fais entendre ; mais du moment que le Censeur ne prétendra pas que Dieu a donné à tous les hommes un même & unique moyen de se sauver, il doit comprendre ce que M. de la Bruyere propose. Si le texte avoit besoin d'une paraphrase, je dirois, un homme de bien est celui qui remplit les devoirs de son état & qui se renferme dans les obligations communes. Il n'affecte pas les actions extraordinaires dont Dieu a rendu certaines âmes capables ; il ne se pare point des ver-

» tus qui lui manquent , & ne s'enle-
 » pas de celles qu'il pratique. Sa piété
 » n'est point fastueuse , ni la religion
 » fautive : il travaille à se sauver par la
 » route des préceptes sans aspirer à
 » une sainteté éminente ; il fait le bien
 » nécessaire , & n'affecte pas hypo-
 » crite , celui qu'il est sûr de ne point
 » pratiquer. Cette étendue que j'ai
 donnée à la pensée de M. de la
 Bruyere est une interprétation sur-
 abondante ; car il est facile d'enten-
 dre , qu'un homme qui n'est ni un
 saint du premier ordre , ni un faux
 devot , est un vrai homme de bien ;
 sur tout l'Auteur ayant ajouté que
 cet homme de bien s'est borné à n'a-
 voir que de la vertu , c'est-à-dire , un
 homme qui n'ambitionne point d'être
 semblable aux Heros du Chris-
 tianisme , & qui s'éloigne en même
 tems de l'affectation des hypocri-
 tes.

La Br. p.
 460.

.... Un autre est simple , timide ,
 d'une ennuyeuse conversation. ... Il
 peint les Romains , ils sont plus grands
 & plus Romains dans ses vers que dans
 leur histoire. Le Censeur trouve que
 ce trait est pris de M. de Saint-Evre-

DE M. DE LA BRUYERE. 335
mont, qui a dit du même Corneille,
*ce grand Maître de Theatre à qui les
Romains sont plus redevables de la beau-
té de leurs sentimens qu'à leur esprit &
à leur vertu, devient un homme du com-
mun, lors qu'il s'exprime pour lui-même.*
S'il étoit vrai que M. de la Bruyere
eût copié ce trait d'après M. de Saint-
Evremont, la copie vaudroit mieux
que l'original. Je ne parle point
ainsi pour ravaler la gloire de M. de
Saint-Evremont. Mais je suis sûr
qu'il envieroit l'expression de l'Au-
teur que je deffens, & qu'il la trou-
veroit plus noble que la sienne. Il y
a plus; Cet ouvrage, dans lequel est
insérée la pensée en question, n'a
paru que long-tems après celui de
M. de la Bruyere. Voilà une étrange
beveüe du Censeur : que répondra-
t-il à cela ?

*Après l'esprit de discernement, ce La Br. p.
qu'il y a au monde de plus rare, ce sont* 468.
*les diamans & les perles. Je vous ai
déjà parlé, Monsieur, d'une critique
des Caracteres de M. de la Bruyere,
ébauchée par l'Auteur du Livre inti-
tulé Melanges d'Histoire & de Littera-
ture. Il faut encore que je vous en*

parle. La reflexion de nôtre Censeur sur la pensée que je viens de citer y est mot pour mot , page 352. Je ne doute point qu'il ne fût tres-capable d'être l'inventeur d'une aussi mauvaise remarque. Son genie plus rare en son espece que les diamans, moins precieux pourtant , est assez fecond en reflexions pareilles , fecondité que personne n'envie.

Pag. 421. Monsieur de la Bruyere page 473 , fait parler un bon Auteur prévenu en faveur de ses écrits , il le nomme *Antisthins* : Le Censeur conclud que M. de la Bruyere s'est peint lui-même & qu'il est ce Philosophe , qui dit , *l'on peut envier ou refuser à mes écrits leur recompense , on ne sçauroit en diminuer la reputation , & si on le fait qui m'empêchera de le mépriser ?* Le Critique ne s'est pas encore souvenu en cet endroit de ce qu'il a écrit dans sa premiere Lettre où il marque combien il est ridicule de s'appliquer à deviner des Caracteres. C'est déjà pour la quatrième fois qu'il l'oublie ; il ne se lasse point d'attribuer à M. de la Bruyere tout ceux où il y a de beaux traits , non pas

pas pour lui en faire une louable & juste application ; mais pour l'accuser d'orgueil. Est-ce là cet homme qui ne nous avoit promis que des jugemens équitables ? Il n'est point honteux d'en produire une infinité de téméraires. Peu satisfait des inductions qu'il tire de chaque caractère il leur substitue des pensées de son invention pour achever d'accabler son ennemi.

En effet, Monsieur, il a la hardiesse de soutenir que M. de la Bruyere a écrit dans un autre Chapitre, Pag. 421.
Si les beaux Esprits n'approuvent pas mon Ouvrage il me suffit qu'il soit approuvé par les bons Esprits & les gens de bon sens. Je n'ai vu ce trait en aucune page des Caractères ; si le Censeur l'y avoit vu, il n'auroit pas manqué de la citer, car il est assez exact à marquer les endroits d'où il tire ses citations. Il n'a pas jugé à propos d'avoir eu la même exactitude ; elle l'auroit engagé à nous reveler qu'il tient encore ce secret de l'Auteur Anonyme dont je vient de vous parler. Ce Critique avance que M. de la Bruyere a dit cela, & ne de- l. 28.
Pag. 354.
 P

signe point, quand, ni à qui il l'a dit: Notre Solitaire s'est imaginé que sur la foi de son Collegue, Censeur aussi infidelle que lui, il pouvoit imputer à M. de la Bruyere comme une chose veritable tout ce qu'il trouvoit dans l'ébauche de cette injurieuse Satire. Pour ne rien écrire au hazard, je me suis donné le soin de la relire, & j'ai découvert heureusement que son Auteur ne declare pas que M. de la Bruyere ait mis cela dans son Livre, mais seulement qu'il faisoit cette réponse à ceux qui y trouvoient des défauts. Notre Critique a voulu rencherir, c'est pourquoy il suppose écrit, ce qui peut-être n'a jamais été dit. Quand même M. de la Bruyere auroit fait cette réponse à de mauvais Juges, ils n'avoient que ce qu'ils méritoient. Et n'est-ce pas la consolation d'un bon Auteur de voir son Ouvrage estimé des honnêtes gens, & de pouvoir reprocher aux autres qu'ils n'ont pas le bon goût des connoisseurs.

Pag. 422.
l. 3.

Le Critique s'applaudit fort de ce nouveau raisonnement, *Je prens M. de la Bruyere ce fier Auteur, je le prens*

par lui-même. Il n'y a qu'un moment qu'il se recrioit sur ce que l'esprit de discernement étoit une chose rare. On il faut qu'il retracte ce sentiment, ou il faut qu'il tombe d'accord que l'approbation donnée à son Ouvrage n'est pas une marque de sa bonté, ou enfin qu'il se reduise à avouer qu'il a été approuvé de peu de personnes. Monsieur de la Bruyere accordera tout cela par modestie, & son Critique ne lui apprend rien de nouveau. On ne voit point que l'Auteur des Caracteres se soit flatté d'avoir obtenu une estime generale. Il n'a pû, comme nous l'avons dit quelque part, & comme le Censeur a été obligé d'en convenir dès l'entrée de sa critique, il n'a pû ignorer sa reputation; mais il ne la pas crûe universelle; il s'explique ainsi dans son remerciement à Messieurs de l'Academie Françoise, *un Ouvrage qui a eû quelque succès par sa singularité, &c....* Non seulement M. de la Bruyere ne prononce pas que son Ouvrage a été generalement applaudi, il declare à peine qu'il a reçu quelques applaudissemens, & encore ce peu d'applaudis-

semeus, il ne les attribue pas tant à lui-même qu'à la *singularité* de son Ouvrage. La curiosité s'est trouvée excitée, elle s'est satisfaite par de malignes applications; de manière qu'il se sent redevable de la grande vogue de son livre, plutôt à la malice des hommes qu'à sa propre invention. Bien plus il s'étonne à la fin de ses Caractères si on les goûte, & si la curiosité qui les a mis entre les mains de tant de Lecteurs n'a pas détourné leurs suffrages.

Monsieur de la Bruyere a un avantage bien grand contre lui-même. Tant d'éditions qui ont été faites de son Livre, toutes celles qui paroîtront déposent par avance contre lui, elles opposent à son témoignage modeste la voix favorable des siècles à venir. Au reste, je suis persuadé qu'il n'étoit pas de l'humeur de certains hommes, plus avides de gloire que délicats sur la manière de l'acquiescer: Plin le Jeune disoit de

Lib.
Ep. 12.

9. ces ambitieux, *Etenim nescio quo pacto
vel magis homines juvat gloria lata
quam magna.* Monsieur de la Bruyere auroit préféré l'estime de peu de

connoisseurs à l'approbation d'un plus grand nombre de Juges moins éclairez. Sa délicatesse l'auroit porté à mieux aimer une réputation grande par le discernement des ad-mitateurs qu'une réputation étendue & mêlée de bons & de mauvais suffrages.

Il y a dans les meilleurs conseils de quoi déplaire, ils viennent d'ailleurs que de nôtre esprit, c'est assez pour être rejettez d'abord par presumption & par humeur, & suivis seulement par nécessité. Ce Caractere si intelligible par lui-même ne demandoit pas l'interprétation que le Censeur y a donnée. Il declare qu'il a été obligé de le lire trois fois pour l'entendre; S'il est sincere il ne me donne pas une bonne idée de sa pénétration. Que dis-je, il autorise le jugement peu favorable que j'ai porté de son esprit, nouvelle preuve qu'il l'a très-borné.

Pag. 413.

Le monde n'est que pour ceux qui suivent les Cours ou qui peuplent les villes; la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne. Il plaît au Critique de n'entendre par ceux qui habitent la campagne que les Villa-

La Br. p.

490.

Pag. 424.

geois & les Païsans , c'est pourquoi il se plaint qu'on leur donne une ame plus raisonnable qu'aux gens de Cour & aux habitans des Villes. Outre que cette interprétation n'est pas naturelle, elle est tres-mauvaise. Les termes qui produiroient ailleurs de l'équivoque, n'en forment aucune dans l'endroit où ils sont placez. Il falloit dire, replique le Censeur, la nature n'est que pour ceux qui habitent les solitudes. Si M. de la Bruyere se fût exprimé de la sorte, il n'auroit pas parlé juste, car il faut distinguer entre les Solitaires & mille autres personnes qui se retirent à la campagne, moins pour s'y établir une retraite éloignée de tout commerce, que pour y chercher une société d'hommes plus agreables & plus paisibles. Or les gens qui prennent ce dernier parti, ne laissent pas de s'attacher à l'étude de la nature. De plus, je soutiens que l'on peut fort bien entendre les Solitaires sous cette expression, ceux qui habitent à la campagne; ce qui determine à l'entendre de la sorte est que M. de la Bruyere ajoute, eux seuls vivent, eux

seuls du moins connoissent qu'ils vivent. Ce sentiment, qui favorise celui que le Censeur a pris d'abord, n'est plus à son gré. L'habitude qu'il a de contredire se tourne contre lui-même qui est rarement d'accord avec son propre esprit. Il vouloit que cette maxime, *la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne*, fut appliquée aux Solitaires, & il veut à présent soutenir qu'un homme qui fréquente le monde & la Cour est aussi prompt & plus habile que les Solitaires à connoître qu'il vit; il le connoît si bien, ajoute-t-il, que toutes ses démarches tendent à lui rendre la vie agréable: soit qu'il s'en repente quand elles sont inutiles, soit qu'il les poursuive quand elles sont favorables, il vit & on peut assurer qu'il le connoît, puis qu'il convient de cette inutilité ou de ce succès. Je ne répons point à cette subtilité, non pas qu'elle soit sans réponse, mais parce qu'elle n'en mérite aucune. L'expérience est contraire au Système que le Censeur établit; les Solitaires ne vivent que pour eux, & appliquent à leur seule personne des joies que les Courtisans & les

mondains ne peuvent donner au Prince ou à leur fortune sans se les dérober à eux-mêmes.

Le Censeur qui a coutume de joindre une conclusion detestable à un mauvais début, fait mieux qu'il n'a commencé. Il avoue que les deux caracteres qui terminent le Chapitre des *Fugemens* contiennent une belle allegorie. Vous allez bien tôt savoir où je veux en venir. Il a avancé dans la premiere Lettre page 38, que *M. de la Bruyere n'étoit pas né pour les grands sujets, & que les caracteres auxquels il a donné une certaine étendue languissent & perdent ce sel, qu'il a semé dans ses plus courtes reflexions.* Voici donc une preuve du contraire, selon le témoignage même du Critique, & par conséquent le meilleur moyen de justifier l'Auteur que je defens. Ces deux caracteres que son adversaire approuve contiennent environ douze pages; la critique n'y a pû mordre; je m'attens que s'il s'avise de répondre, il ne manquera pas, afin de n'en point avoir le démenti, d'y chercher de quoi appuyer son premier sentiment; dût-il se con-

trancier, la contradiction ne lui coûtera rien, pourvu qu'il puisse affoiblir les louanges qui lui sont échappées en faveur de M. de la Bruyere. En tout cas, Monsieur, la repliche me coûteroit encore moins. On est bien fort, quand on a une bonne cause à deffendre, & un ami tel que vous à contenter. Que ne ferai-je point, pour reussir à me meubler une amitié qui m'est aussi chere.

L E T T R E X V I I I .

*Reponses aux observations critiques sur
le Chapitre de la mode.*

M O N S I E U R ,

Si vous y avez pris garde , les Lettres du Censeur commencent toujours par un petit Prologue avantageux à sa personne : Il écrit à son ami (vous vous souviendrez qu'il parle à lui-même , puis que je le suppose Auteur de la critique du Theophraste moderne comme de celle de M. de la Bruyere.) C'est donc à lui-même à qui il adresse ce

Pag. 440. beau compliment , on ne peut censurer avec plus d'art & de justesse , vous embûtionnez de rendre des jugemens équitables , vous faites plus , car vous les prononcez en oracle. Pour moi qui ne puis prétendre à cette gloire , il est plus sûr , &c.... Le Critique dit mieux en

cette dernière ligne qu'il ne pense, non seulement il n'est pas sincère dans la manière de juger ; la justice lui manque aussi-bien que la justice, & la solidité autant que la bonne foi.

Pour peu qu'il soit instruit de l'usage, il doit sçavoir qu'il n'y a rien que de très-correct dans cette phrase, *quelques-uns par une intemperance de langue & par ne pouvoir se résoudre à renoncer à aucune sorte de connoissances les embrassent toutes, &c....* La seule chose qu'il reprend est cette preposition *par* devant un infinitif, *par ne pouvoir se résoudre* ; Je le renvoye à M. de Vaugelas qui lui apprendra que cette diction est régulière.

Pag. 441.
l. 4.

La reflexion suivante roule sur ce que M. de la Bruyere n'est pas assez exact à éviter les rimes. Je veux bien que toutes ne puissent point être excusées ; mais il y en a beaucoup qu'on doit passer à un Auteur de réputation ; en faveur de la pensée on fait grace aux termes, & quelquefois ce que l'on appelle des rimes forme une beauté dans l'arran-

gement.. Après tout , Monsieur ; quel est l'Ecrivain exempt de ces fautes legeres , s'il est vrai que ce soient des fautes ? Nos meilleurs Auteurs n'ont pas poussé la delicatelle si loin. Le Pere Bouhours dont le Censeur a coûtume d'employer l'autorité , dit dans ses entretiens d'Ariste & d'Eugene page 11, *c'est par cet art qu'il a inventé & que d'autres ont perfectionné* ; Il dit aussi de Louis LE GRAND, *les Rois doivent apprendre de lui à regner , mais les peuples doivent apprendre de lui à parler*. Cet exemple est à la fin de son Entretien sur la langue Françoise , où cet Ecrivain poli s'est encore rendu plus exact que dans les autres. Monsieur de Saint Evremont a écrit de mê-

Pag. 224.

Tom. 1.

2. 6.

me.... Diverses choses sont bien commencées sans pouvoir être heureusement achevées. Il y en a mille exemples semblables dans les plus parfaits Ouvrages.. Bien loin que ce soient des défauts de pureté , le stile en acquiert ce semble une beauté mâle qui ne tient rien de l'affectation. Je vous conjure , Monsieur , d'examiner dans M. de la Bayere la dispo-

sition des termes ; Vous reconnoîtrez que ce que son Censeur regarde comme des négligences condamna-
bles sont les effets d'un arrangement naturel & nécessaire.

*Tel a été le mode ou pour le com-
mandement des armées & la négociation
ou pour l'éloquence de la chaire, ou pour
les arts qui n'y est plus. T'a-t-il des hom-
mes qui dégénèrent de ce qu'ils furent au-
trefois ? Est-ce leur mérite qui est usé ou
le goût que l'on avoit pour eux ? Le Cri-
tique fait sur cela une réflexion très-
longue ; on ne sçait où elle va, ni
où lui-même veut aller ; il la con-
clut ainsi ; soit que le mérite des hom-
mes s'use ; soit que leur goût change ;
comme le bon goût est une espèce de mé-
rite, il est toujours vrai de dire que les
Héros ou leurs admirateurs dégénèrent.
Cette subtilité ne répond pas précie-
usement à la question de M. de la
Bruyere ; elle n'y a aucun rapport.
Je voudrais que le Critique, au lieu
de s'embarasser dans des lieux com-
muns, & de se jeter dans des détails
tout-à-fait étrangers aux choses qu'il
examine, nous dît simplement les rai-
sons qu'il a d'improver une pensée,*

*La Br. p.
516.*

*Pag. 443.
l. 20.*

comment elle est fautive ; ou de qu'il faudroit pour la mieux tourner ; cet ordre contenteroit plus nôtre esprit que les dissertations vagues, & les raisonnemens à perte de vue.

Monsieur de la Bruyere page 22 ; parle d'une femme dont le bonheur va être traversé par le changement subit des coëffures. Vous sçavez, Monsieur ; que la mode en a été tres-diversifiée depuis deux ans. A propos de ces changemens le Crin que rapporte une centurie assez bien imaginée sur l'éclipse arrivée en 1699, éclipse que l'on sçait ingénieusement avoir été le pronostic fatal de la diminution des hautes coëffures. Vous ne serez pas fâché de lire une seconde fois cette centurie,

Au fond des claires eaux Sol vi
en défail lance,

Cheveux de Berenice en exalta-
tion,

Ses rayons éclipez prompt chan-
gement en France,

Toute la gent lunaire en grande
émotion.

Ces quatre vers , (dit le Critique au Censeur du Theophraste moderne qui est lui-même) ont percé l'obscurité de ma retraite. J'ai vu l'éclipse qui y a donné lieu , un Solitaire attentif aux productions de la nature & à ses revolutions a dû le premier s'en appercevoir , mais un Solitaire éloigné du commerce des femmes doit ignorer l'air de leurs parures : à peine lui est-il permis de declamer contre la mode , par ce qu'il pourroit arriver que peu instruit de ses regles il en blamerait d'innocentes. Je vous laisse donc à vous , Monsieur , qui êtes dans le monde le soin de rompre ou de garder le silence sur une matiere qui n'est point du ressort de ma morale. Croiroit-on , Monsieur , qu'un homme qui affecte un stile aussi pudique & aussi doucereux , soit le même que nous avons tant de fois vu s'emporter avec aigreur , & ne garder aucunes mesures ? Le Censeur veut donc nous apprendre qu'il ignore absolument les modes , les parures des femmes , leur maniere de s'habiller. Comme j'ai un peu de memoire , grace au Ciel , je vais le convaincre qu'il n'est pas fin-

Pag. 420.
L. 14.

cere en cette occasion ; du moins s'il l'est dans celle-ci , il ne l'a pas été dans une autre où il a dit, en parlant des diamans , *quai de plus commun sur toutes les Bourgeoises. Ils brillent même sur les femmes de ma Proximité : je les vois reluire de ma solitude.... Il seroit à désirer pour l'intérêt de quelques maris que les diamans fussent rares, ou qu'étant devenus communs ils fussent moins chers... De riches & superbes agraffes ne seroient pas la récompense d'une dot légère & modique. Les premiers idées sont d'ordinaire les plus fidelles ; cela me détermine à penser que le Critique affecte une indifférence de Solitaire qui ne lui est pas naturelle. Je ne suis pas assez malin pour en juger autre chose ; je consens même de le croire attaché à la retraite qu'il s'est choisie ; & strictement éloigné de la société des femmes ; il avouera donc qu'il s'est contredit , & que sa contradiction a fait naître malgré-moi mes soupçons. Ai-je dû me persuader qu'il ignoroit la manière dont les femmes s'ajustent , quand il a assuré dans une Lettre précédente qu'il les voit*

DE M. DE LA BRUYERE. 333
brillantes de diamans, & que les
Bourgeoises de la Province ruinent
leurs maris par des dépenses exces-
sives. Tout cela ne fait rien à M. de
la Bruyere; avançons.

Page 449, le Critique le loue; Lig. 9:

cette louange m'est suspecte; Ne
seroit-elle point glissée à dessein
d'obtenir le droit de le blâmer d'a-
vantage? Et de fait, Monsieur, je
ne me suis pas trompé. A peine a-t-il
avoué que l'Auteur des Caractères
a-dit de bonnes choses sur la devo-
tion de la Cour, qu'il met au nom-
bre des mauvaises celle-ci qui a
pourtant bien du sel; *Un dévot* (M.
de la Bruyere entend un faux dévot;
& il le désigne à la marge) *un dévot*
est celui qui sous un Roi athée seroit
devot. Le Confesseur fait un détail tres-
obscur, il conclut qu'il falloit dire
au contraire; un dévot est celui qui
sous un Roi impie seroit athée; la rai-
son qu'il en donne, est que comme
les Grands encherissent sur le mauvais
exemple des Rois, ils sont buvertement
libertins sous un Roi scelerat, & publi-
quement athées sous un Roi impie.
Le Critique n'a pas pénétré la

Pag. 440:

354 . . . A P O L O G I E . . .
pensée de l'Auteur ; expliquons là.
Monsieur de la Bruyere entend ne-
cessairement par ce faux devoir dont
il parle ; un homme qui n'a que le
dehors & non les sentimens de la
Religion ; un homme corrompu
dans le fonds & tellement scelerat,
que si à l'exemple d'un Prince athée
il faisoit profession de l'athéisme ; il
ne pourroit pas être plus déréglé
dans les mœurs. Cela n'a qu'une
trop juste application à la plupart
des Courtisans. Ils servent extérieu-
rement un Dieu qu'ils voyent fidel-
lement servi par un Roi que la po-
litique les force d'imiter. Si ces hi-
pocrites vivoient à la Cour d'un
Roi athée dont ils fussent obliger
pour l'intérêt de leur fortune de sui-
vre les exemples criminels, ils n'au-
roient pas besoin de changer de cœur
& d'inclination ; il leur suffiroit de
demeurer tels qu'ils sont ; leur cor-
ruption est à son comble, ils en se-
roient quittes pour la produire d'a-
vantage ; Or voilà ce que nous don-
ne à entendre ce Caractère, *son devoir*
est celui qui sous son Roi athée servir
devoir. Il n'a pas plus au Censeur de

lui donner une bonne interpretation.

Monsieur de la Bruyere avoit bien raison de se plaindre de ces gens qui, quand ils lisent un Ouvrage, prennent tout litteralement, & n'y entendent point la figure. Un Lecteur qui n'a pas de mauvaise volonté contre un Ecrivain ne se rend pas si épineux ni si difficile ; il supplée par lui-même, il croit que c'est sa faute de ne pas comprendre ce qu'il lit, & bien loin d'en accuser l'Auteur, il lui sçait bon gré de l'avoir crû capable de le pénétrer. En effet, Monsieur, je puis assurer que si M. de la Bruyere a hazardé de certaines choses dans ses écrits, ce n'a pas tant été par affectation que par une pure confiance en nos propres lumieres. Je ne lui prête point ce sentiment pour sa justification, il nous declare qu'il l'a toujours eû ; le Critique doit se souvenir de l'endroit où cet aveu est en termes exprés ; car il est du nombre de ceux qu'il a mal interpretez, tant il est vrai qu'il y a des esprits qu'on ne sçauroit contenir. Si l'on jette, a dit M. de la

Bruyere dans son Chapitre des Ouvrages de l'Esprit page 45, *si l'on jette quelque profondeur dans ses écrits ; si l'on affecte une finesse de tour, & quelquefois une trop grande delicateſſe, ce n'eſt que par la bonne opinion qu'on a de ſes Lecteurs.* Un Ecrivain qui le penſe ainſi, nous honore beaucoup ; mais un Ecrivain qui parle de la ſorte, merite d'être excuſé en tout. Il reconnoît qu'il eſt tombé dans quelques affectations, & ſemble nous demander grace, en faveur de l'eſtime qu'il a eüe pour nous ; il pouvoit rendre ſes penſées plus intelligibles, ſes tours plus communs ; il auroit reformé ſon ſtile & corrigé ſa vivacité ſ'il ne nous avoit crû aſſez de pénétration. Ce n'eſt pas la pénétration qui manque ; ce n'eſt que l'indulgence. Rien de tout ce qu'il a dit n'eſt inintelligible, mais on a la malice de ne pas avouer qu'on l'entend. Sur qui tombe la faute ? Sur un Auteur qui juge favorablement de nôtre eſprit, ou ſur un Lecteur qui a reſolu de rabaiſſer le merite de l'Ecrivain, ſur M. de la Bruyere qui nous eſtime ; ou ſur un

Censeur qui veut avoir sujet de le mépriser ; Certes le Critique est celui que je blâme.

La dévotion & la Geometrie ont leurs façons de parler , &c.... Ce Caractere donne ouverture à une reflexion tres-juste. Le Censeur entreprend avec raison de détromper ceux qui croient M. de la Bruyere Auteur des *Dialogues posthumes sur le Quietisme*. Je ne sçai point par où l'on prouveroit que cet Ouvrage est de lui. Il faut, Monsieur , que je fasse à mon tour une petite reflexion ; je souffre même d'avoir été si long-tems à la produire. Comment permet-on que les grands noms servent à couvrir le foible de tant d'Ouvrages mediocres ? C'est abuser de la reputation des habiles gens , & de l'opinion de ceux qui cherchent dans leurs écrits de quoi se perfectionner. M'en prendrai-je à l'ambition des faiseurs de Livres , à l'avidité des Libraires , au mauvais goût des Lecteurs ? Je ne sçai qui accuser d'un māl plus grand qu'on ne pense ; il deviendra bien-tôt irremediable. Dés qu'un bon Auteur est mort , on place son nom à la tête

d'un Livre fait à la hâte par un homme qui n'oseroit pas le mettre sous le sien propre. Encore n'attend on plus la mort des habiles gens, on leur fait cette insulte dès leur vivant, & ce qu'il y a de pis, celui qui les offense de la sorte veut qu'ils lui sçachent gré de sa hardiesse, parce qu'elle marque l'estime qu'ils ont pour leur Ouvrages. J'en sçai plus là dessus, Monsieur, que je ne puis en écrire. Je dirai en un mot que M. de la Bruyere mort il y a six ou sept années, & M. de Saint-Evremond encore vivant sont les sujets en même tems que les preuves de mes plaintes. Leur reputation enviée les rend injustement la victime de l'ambition des copistes.

LETTRE XIX.

*Où l'on examine ce qui a été repris dans
le Chapitre de quelques usages.*

MONSIEUR,

Je craignois de ne vous pas tenir parole, mais j'ai si bien prevenu tous les obstacles, que vous recevrez ma lettre deux jours plutôt que vous ne l'attendiez. Il s'agit de répondre aux observations du Censeur contre le Chapitre de quelques usages : Puisque vous ne désapprouvez pas l'ordre que j'ai tenu jusqu'à présent dans mes reflexions, je continuerai de le suivre.

Comme le Censeur ne trouve pas de quoi s'exercer dans ce Chapitre, il s'attache à des bagatelles aux qu'elles je ne m'arrêteroïs pas, si ce n'étoit pour montrer qu'un homme d'un esprit aussi peu solide n'étoit pas capable de faire de meil-

seurs observations. Monsieur de la Bruyere parle de ces gens qui nez à l'ombre des clochers de Paris, veulent être Flamands ou Italiens, *ils croient que venir de bon lieu c'est venir de loin.* Le Censeur prétend que la transposition des termes rendroit la phrase plus énergique, & que l'idée seroit mieux remplie en disant, *ils croient que venir de loin c'est venir de bon lieu.* Tout cela me paroît fort égal; le sens est le même des deux côtés. Voici une reflexion qui n'est pas moins badine.

Pag. 464.
l. 28. Monsieur de la Bruyere a dit, *il n'y a rien à perdre à être noble, franchises, immunités, exemptions, privilèges. Que manque-t-il à ceux qui ont un titre?* Le Censeur ne refuse pas la proposition; il assure néanmoins qu'elle devoit être ainsi établie par une proposition affirmative, *il y a beaucoup à gagner à être noble*; comme si une proposition negative ne formoit pas quelquefois un tour plus adroit & une pensée plus fine; On appelle donc cela se jouer dans une matiere serieuse, & vouloir contredire à tout propos. Le Critique reconnoît que
ce

ce reproche ne manquera pas de lui être fait , il ajoute , *ce n'est pas là où je m'arrête*. Il est bon de vous avertir, Monsieur, que l'Auteur des Caractères joint aux paroles que j'ai rapportées celles que je vais écrire , *croyez-vous que ce soit pour la noblesse que des Solitaires se sont faits nobles ?* A côté du mot *Solitaires* il y a une étoile qui indique une note marginale où on lit, *Maison Religieuse Secrétaire du Roi*. Cette note donne au Censeur occasion de faire une remarque, dont les propres termes sont , *il faudroit, pour dire que des Religieux se sont faits nobles, qu'ils eussent acheté la charge de Secrétaire du Roi. Or on ne prouvera point cela. Jusques-là il a raison, mais il se trompe dans l'autre conséquence, on ne prouvera pas même qu'il y ait des Religieux à qui ce titre soit accordé. Le Critique ignore apparemment que les Celestins ont les privileges des Secretaires du Roi. Chacun sçait comment ils les ont obtenus. Moreri en a fait la remarque, il seroit superflu de repêter ici une chose qui est au long dans les Annales Françoises.*

Pag. 4653

l. 8.

Je m'appерçois, Monsieur, que j'ai omis une observation sur celle qui precede la reflexion que je viens d'examiner. Il n'y aura rien de perdu, *Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands Princes par une extremité & par l'autre au simple peuple.* Le Censeur prétend que M. de la Bruyere ne devoit exempter aucune famille, il lui oppose ce caractere de la page 311. *Les Grands ne doivent point aimer les premiers tems, ils ne leur sont point favorables, il est triste pour eux d'y voir que nous sortions tous du frere & de la sœur. Les hommes composent ensemble une même famille, il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté :* Pag. 464. d'où le Censeur conclut, *dés que les hommes composent ensemble une même famille, on doit assurer qu'il n'y en a point dans le monde qui ne touchent aux Princes par une extremité & par l'autre au simple peuple.* Il a souvent tiré de plus mauvaises inductions ; celle-ci quoi que tres-apparente n'est pas néanmoins sans réponse. A regarder les hommes dans leur état naturel, leur condition est égale ; voilà le

sens du Caractere tiré du Chapitre des Grands page 311. Monsieur de la Bruyere veut dire ici quelque chose de plus ; à regarder même les hommes par rapport à la situation presente de leur fortune qui semble avoir détruit ce premier ordre, cette égalité ancienne, leur état n'est point tel, que ceux qui s'honorent de leur noblesse ne trouvent dans leur famille particuliere des gens obscurs, sans nom, sans titre : sujet d'humiliation pour eux ! D'autre part il n'y a point de familles si méprisables qui ne puissent citer des parens illustres ; sujet pour celle-ci de repousser la fierté des Grands.

Un Pasteur frais & en parfaite santé, en linge fin & en point de Venise a sa place dans l'Oeuvre auprès les Pourpres & les fourrures ; il acheve sa digestion pendant que le Feuillant ou le Recolet quitte sa cellule & son desert, où il est lié par ses vœux & par la bien-seance pour venir le prêcher lui & ses oïailles & en recevoir le salaire comme d'une piece d'étoffe. Le Critique s'élève fort en cet endroit contre M. de la Bruyere ; il l'accuse de blâmer mal-

La Br. 24

199.

Pag. 466.
l. 16.

à-propos le zele de quelques Religieux. S'ils ne sont pas, dit-il, les premiers Ministres de l'Eglise; ils en sont les secours. Tous les peuples attendent de leur bouche la science & l'instruction. A moins que leur état ne s'oppose à cet éclat extérieur de leur zele, nous ne devons point en murmurer; Il continue, j'ai fait plus, car j'ai recherché les constitutions des Feuillans & des Recollets; ils peuvent prêcher, les Fondateurs les y exhortent, les Evêques les autorisent. Tout cela est le mieux du monde, & je n'aurois rien à repliquer si le Censeur avoit pris garde que M. de la Bruyere ne blâme pas les Religieux de prêcher, il blâme seulement le Pasteur qui profite de la laine de ses oüailles sans leur rompre lui-même le pain de la parole, je voudrais, dit-il, page 550, je voudrais qu'il distribuât lui-même à son troupeau la parole divine & le pain de l'Evangile; Si les Curez prenoient le soin de remplir toutes les fonctions de leur emploi, ces Religieux qui ont du talent pour la Predication & du zele pour le salut du prochain, l'emploieroient à instruire ceux qui

DE M. DE LA BRUYERE. 365
n'ont point de Pasteur. Ils se transporteroient dans les campagnes ; ils exhorteroient le Vigneron & le Laboureur ignorans ; S'ils y trouvoient des Curez laborieux & des hommes qui déjà éclairez dans la science du salut n'eussent pas besoin de leurs instructions , ils les porteroient dans les Royaumes étrangers , ils convertiroient l'Idolatre , & feroient connoître par tout le monde une Religion dont les mysteres nous seroient annoncez par la bouche de nos Pasteurs.

En second lieu , si pour justifier entierement M. de la Bruyere , il étoit necessaire de remonter à la premiere institution des Moines , je ferois voir qu'ils n'avoient anciennement aucune fonction dans l'Eglise ; ils n'étoient ni Prêtres, ni Predicateurs : la vie solitaire étoit leur état ; ils ne quittoient point la retraite sans dispense ; ils y étoient donc engagés par le vœu solennel & par une bien-seance de Religion qu'ils ne pouvoient pas violer sans crime. Le Pape Syrice fut le premier qui les appella au Sacerdoce , parce que

l'Eglise se trouvoit alors en disette de Prêtres ; comme elle n'en a que trop aujourd'hui , les Moines ont une espece d'engagement de rentrer dans leur simplicité , & de laisser aux ouvriers du Seigneur le soin de recueillir sa moisson. Oh mais, dira t-on : Ils recoivent leur Mission de l'Evêque. Examinons dans quel esprit. L'Evêque suppose que le Curé a des raisons legitimes pour demander que les Moines viennent secourir son Eglise. Quelles peuvent être ces raisons ? Si le talent , la santé , les forces lui manquent , a-t-il dû accepter ce Ministère qu'il se sentoit incapable de remplir ? Ce n'est pas à moi à instruire ceux de qui j'attens l'instruction ; mais s'il m'étoit permis de leur declarer ce que je pense , je jetteroie le scrupule dans leur ame ; il suffira de leur adresser ces paroles de M. de la Bruyere , *je voudrois que nul ne pretendît à un emploi si grand , si laborieux qu'avec des intentions , des talens , & des poulmons capables de lui meriter les belles offrandes & les riches retributions qui y sont attachées.* En effet , recevoir de l'ar.

DE M. DE LA BRUYERE. 367
gent pour des choses qu'on ne fait pas, n'est-ce pas se charger d'autant de restitutions que l'on a omis de devoirs.

Monsieur de la Bruyere n'a donc pas tant de tort que son adversaire se l'est imaginé ; Il blâme deux choses avec raison ; Les Curez sont payez pour prêcher & ils ne prêchent point ; Ils sont coupables de negligence & d'avarice tout ensemble : Quelques Moines prêchent pour être payez, ce n'est pas leur zèle qu'il condamne, c'est leur avarice ; le Critique a affecté de déguiser ce trait, *le Moine quitte sa cellule pour venir prêcher & en recevoir le salaire comme d'une piece d'étoffe.* L'Auteur des Caractères n'accuse personne, il s'explique en termes généraux ; le voilà justifié de ce côté-là.

Une chose m'est échappée ; les Curez qui, lors qu'il est question de prêcher un Avent ou un Carême, savent si bien dire pour s'excuser de ne le pas faire eux-mêmes, que *les Moines sont les secours de l'Eglise*, changent de sentiment, & ne mon-

tent une fois l'année en chaire que pour excommunier ceux de leurs Paroissiens qui vont à confesse chez les Moines. Monsieur de la Bruyere a eu sur cela une pensée tres-judicieuse , dans ces jours saints le Moine confesse , pendant que le Curé tonne en chaire contre le Moine & ses adherans. Telle femme pieuse sort de l'Autel qui entend au Prone qu'elle vient de faire un sacrilege. N'y a-t-il point dans l'Eglise une puissance à qui il appartienne , ou de faire taire le Pasteur , ou de suspendre pour un tems le pouvoir du Barnabite. Je me suis mille fois étonné , Monsieur, de ce que les Prelats n'ont pas interposé leur autorité pour empêcher cette espece de schisme. Ce qui me determine dans cette occasion , est que si les Canons enjoignoient precisement de se confesser à son propre Curé , ou si ces Canons étoient en vigueur , on ne manqueroit pas de décider une question qui seroit tous les ans la source d'un million de sacrileges. Si les Pasteurs veulent se servir du Concile de Latran pour montrer l'obligation indispensable de s'aller accuser à

DE M. DE LA BRUYERE. 369
eux dans le tems de Pâques, je leur oppose moi, je leur oppose tous les Conciles, & je leur demande, quelle difference entre les regles de l'Eglise, & la conduite de ceux qui vivent de son patrimoine? Cette morale me meneroit hors de mon sujet, je ne la conduis pas plus loin, Monsieur de la Bruyere en parle assez dans ce Chapitre que j'examine, & il en écrit plus qu'on n'en fera de long-tems.

Après avoir parlé des Curez qui veulent se dispenser de prêcher, sur ce que l'usage de se faire remplacer par des moines est établi parmi eux, il reprend les Chanoines qui disputent entr'eux à qui ne louera point Dieu, & qui font voir qu'ils sont en une possession immémoriale de dormir. *Les cloches sonnent dans une nuit tranquille, & leur melodie qui reveille les Chantres & les Enfans de Chœur endort les Chanoines, les plonge dans un sommeil doux & facile & qui ne leur procure que de beaux songes. Ils se levent tard, & vont à l'Eglise se faire payer d'avoir dormi.*

Le Censeur doute premierement. p. 462. l. 13.

Q. v.

qu'on puisse dire *la melodie des cloches* ? Il ne doit point en douter ; tout ce qui rend des sons forme une harmonie , une melodie ; il y a plus , les Musiciens mettent la cloche entre les instrumens de musique qu'on appelle de *percussion*. Or tout instrument produit une harmonie , une melodie ; donc ce nom convient aux cloches.

Id. l. 15. On objecte en second lieu , est-il possible que les cloches aient la double & contraire vertu d'endormir les Chanoines & de reveiller les Chantres ? Un homme qui auroit un peu de discernement ne feroit pas cette objection. Il attribüeroit proprement à la vigilance interessée des Chantres & à la molle paresse des Chanoines ce que M. de la Bruyere attribüe figurément aux cloches. Le dessein de l'Auteur des Caracteres est de nous dire que les uns sont si accoutumés à l'heure des Matines que le son des cloches les éveille , au lieu que les autres ont contracté une telle habitude de dormir pendant toute la nuit , qu'ils ne se reveillent pas même au bruit des cloches ; elles

contribüent , ce semble , à les endormir. Il n'est pas même fort extraordinaire que leur son endorme : mille gens s'assoupissent par leur bruit , d'autres en sont interrompus ; cet effet différent est très-commun.

Troisième objection qui , bien que plus solide que les deux premières , est également facile à détruire. *Il y a deux choses dans les fruits d'un Benefice , le gros & les distributions manuelles. Le gros est une certaine somme accordée au titulaire independamment de ses assistances. Les distributions manuelles sont , pour ainsi parler , le droit de presence à l'Eglise ; Or un Chanoine qui ne va pas à Matines , n'a pas l'honoraire dû à ceux qui y assistent , il n'est donc pas payé d'avoir dormi ; au contraire son sommeil lui coûte , & il achete la liberté de son repos pendant la nuit. Je ne retranche rien de ce raisonnement afin qu'il demeure dans toute sa force. Monsieur de la Bruyere ne pretend pas que ce Chanoine soit payé de s'être absenté de Matines , mais comme l'assistance à cet Office Nocturne est une charge sui-*

Pag 468.

l. 2.

guliere de son Benefice , il est certain que ce Chanoine qui ne laisse pas d'en toucher le gros , est en quelque façon payé d'avoir dormi, vû que sa paresse ne diminue rien de ce principal honoraire. Je puis, Monsieur , supposer une chose ; si l'on faisoit une repartition égale de tous les fruits d'un Benefice, certainement la meilleure partie seroit dûë à l'assistance aux Matines comme l'Office le plus important. Ainsi, quoique ce Chanoine ne profite pas des distributions manuelles , on peut dire qu'il est payé d'avoir dormi, lors qu'il n'est privé d'aucune portion de son gros. Monsieur de la Bruyere n'étoit pas assez peu instruit d'une chose que tout le monde sçait , pour l'entendre autrement.

Il se trouve des Juges auprès de qui la faveur , l'autorité , les droits de l'amitié & de l'alliance , nuisent à une bonne cause , & qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles expose à être injustes. Le Censeur n'a garde de desapprouver ce caractère. Fâché seulement de le trouver trop

beau , il se dedommage du chagrin de son approbation forcée sur le reproche qu'il fait à M. de la Bruyere de n'être que l'écho de M. Pascal : il est vrai que M. Pascal a dit , *l'affectation change la justice.... J'en sçai qui ont été les plus injuste du monde à contrebais ; le moyen seur de perdre une affaire toute juste étoit de la leur faire recommander par leurs proches parens ;* La ressemblance , supposé qu'il s'en trouve dans ces pensées , ne doit pas être regardée comme un larcin , mais comme une idée veritable & necessaire qui tombe naturellement dans l'esprit de ceux qui étudient les mœurs des hommes. Monsieur de la Bruyere qui les connoissoit à fond ne pouvoit donc pas manquer d'avoir cette idée : Une comparaison me vient ; Quoi qu'un Peintre mêle dans ses tableaux quelques attitudes repandues dans les ouvrages des autres , cela ne l'empêche point de passer pour original. S'il n'avoit jamais vû ces attitudes ailleurs , il n'auroit pas laissé de les imaginer , il les fait entrer dans le corps de son tableau , parce qu'elles sont neces-

faïres à l'exécution de ses desseins, son genie propre lui fourniroit les idées dont on le croit redevable à l'imitation. De même si M. de la Bruyere a revêtu sa pensée de quelques termes affectez à celle de M. Pascal, ce n'est pas tant parce qu'il les a trouvez beaux où ils étoient, que parce qu'ils sont mieux où il les arrange. Vous appliquerez, Monsieur, s'il vous plaît, cette réponse à tous les endroits où l'on impute à M. de la Bruyere d'avoir copié les Auteurs anciens & modernes.

Pag. 470
l. 6.

Monsieur de la Bruyere qui écrit en Auteur moral dit en parlant des Avocats, *la principale partie de l'Orateur c'est la probité; sans elle il degene en declamateur, il deguise, ou il exager les faits.* Son Critique n'est pas de cet avis; voulez-vous sçavoir la raison qui le détermine à s'en éloigner? *A consulter les regles de l'art Oratoire, n'est-ce pas un secret de l'éloquence que de déguiser certains faits, d'en exagerer d'autres, de pousser une passion & de faire valoir un sentiment de haine? Il est à desirer que la probité de l'Orateur modere ces figures, mais*

l'experience , en cela funeste , je l'avoue , ne prouve pas que cette probité fasse la principale partie de l'Orateur ; un homme a beau avoir de la vertu , il lui faut de l'esprit & de l'éloquence pour être crû bon Orateur. Quand M. de la Bruyere exige que l'Orateur ait de la probité , son dessein n'est pas de lui interdire la science , l'esprit , la finesse , la subtilité , mais de prouver que ces qualitez sont dangereuses dans un homme qui ne joint pas l'amour de la verité à ces talens. Il abuse des regles de son Art , si la probité n'est pas son guide ; & pour faire un discours éloquent , il tombe dans la calomnie & dans l'imposture. C'est donc l'intérêt de la bonne cause qui porte l'Auteur des Caracteres a établir cette maxime , maxime dont il expose la necessité en ces termes ; Sans la probité l'Orateur degenerate en declamateur , il deguise ou il exagere les faits , il cite faux , il calomnie , il épouse la passion & les haines de ceux pour qui il parle , & il est de la classe de ces Avocats dont le proverbe dit qu'ils sont payez pour dire des injures. Le Critique a donc tort de préten-

dre que la probité n'est pas la principale partie de l'Orateur. Il a dû entendre que M. de la Bruyere parle des Avocats. Or je demande , quoi de plus pernicieux que l'éloquence d'un Avocat qui n'est pas sincere ? A quelles injustices ses fausses subtilitez n'ont-elles pas donné lieu ? Je tremble pour lui du compte qu'il rendra des affaires qu'il jugeoit mauvaises , & qu'il a scû par des tours artificieux faire juger bonnes.

Rhet. d'Arist. l. 1. c. 2. Aristote qui , ce semble , n'a voulu donner que les regles de l'éloquence profane , assure que la probité est une des principales parties de „ l'Orateur. La vertu , a dit-il , un „ tel credit , que nous ajoûtons plutôt „ foi aux honnêtes gens qu'aux autres. . . .

L'Auteur des Caracteres fait celui de quelques gens dont la mort fixe moins la derniere volonté , qu'elle ne leur ôte avec la vie l'irrésolution & l'inquietude. Il dit de ces hommes inconstans , *un secret depuis pendant qu'ils vivent les fait tester , ils s'appaisent & déchirent leur minutte , la voilà en cendre ; ils n'ont pas moins*

de testamens dans leur cassette que d'almanachs sur leur table, ils les comptent par les années. On oppose deux choses, la premiere, l'inutilité de ces termes pendant qu'ils vivent, parce que, dit-on, l'on sçait bien qu'un mort ne fait point de testament, & que tout testament est fait pendant la vie. Cela est hors de contestation. Mais M. de la Bruyere veut distinguer, & il distingue avec raison les gens qui font tous les jours des testamens, & les autres qui attendent à signer leurs dernieres dispositions, que la mort les menace. A l'égard de ceux-ci, on ne peut pas dire que ce soit un testament fait pendant la vie : c'est plutôt le codicille d'un homme agonisant, & comme l'ouvrage posthume d'un homme mort. De plus, il faut entendre par ces mots, pendant qu'ils vivent, les hommes qui jouissent d'une bonne santé, ceux qui n'ont aucune incommodité presente, ni aucune necessité pressante de faire leur testament.

Pag. 471.
l. 1.

La seconde objection est de dire, *Comment ces gens irresolus peuvent-ils avoir autant de testamens que d'alma-*

Ibid. l. 6.

nachs puis que l'Auteur assure qu'ils s'appaisent, déchirent leur minutte & la brulent ; c'est là une contrariété formelle. Non il n'y a point là de contrariété formelle ; elle n'est que dans l'idée du Censeur ; il ne prend pas garde que ces gens qui testent fréquemment & par une habitude de mauvaise volonté, font de nouveaux testamens si-tôt qu'ils ont déchiré les premiers ; Monsieur de la Bruyere le marque ainsi , *Un second se trouve détruit par un troisième qui est anéanti lui-même par un autre mieux digéré , & celui-ci encore par un cinquième olographe.* Dès que les choses en sont là , il est facile de comprendre que ces gens n'ont pas moins de testamens dans leur cassette que d'almanachs sur leur table. Il n'y a que les testamens inofficiels qui sont brûlez , les autres subsistent , & ce sont ces derniers que l'on compte par années.

Que penser de la magie & du sortilege ? Monsieur de la Bruyere se répond à lui-même , *admettre tous les faits ou les nier tous , paroît un égal inconvenient , & j'ose dire qu'en cela*

comme dans toutes les choses extraordinaires & qui sortent des communes regles , il y a un parti à trouver entre les ames credules & les esprits forts. Si le Critique avoit fait la moindre attention aux dernieres lignes de ce caractere , ces paroles ne lui seroient pas échappées ; *Monsieur de la Bruyere* devoit bien nous apprendre quel est ce parti. Il l'a suffisamment expliqué , lors qu'il a dit ; il ne faut pas tout nier comme les esprits forts ni tout admettre comme les ames credules.

Ibid. l. 173

Page 580 , *Monsieur de la Bruyere* admire la fortune de certains mots , & s'étonne en même tems de la proscription de quelques autres. *Ains a peri* , la voyelle qui le commence si propre pour l'élosion n'a pû le sauver , il a cedé à un autre monosyllabe (mais) & qui n'est au plus que son anagramme. Le Censeur toujours prêt à lancer des invectives , dit nettement , *Monsieur de la Bruyere* se trompe , mais n'est point l'anagramme de *ains* : dans *ains* il y a une *N* ; s'il est permis pour faire une anagramme de changer une lettre , ce n'est pas dans un

Pag. 472

l. 9.

monosyllabé. Qui a appris cela au Critique ? & d'ailleurs M. de la Bruyere se propose-t-il de faire une anagramme dans toutes les regles ? Il n'a voulu que transposer les lettres , & montrer quel mot l'usage avoit formé par une transposition.

Le Censeur a fait cette remarque pour avoir occasion de glisser dans sa lettre deux anagrammes dont je ne conteste point la beauté ; s'il croit nous les donner pour nouvelles , il n'y a que lui de trompé ; je lui appliquerai en passant ce petit

La Br. p. 167. caractere entre dire de mauvaises choses , ou en dire de bonnes que tout le monde sçait & les donner pour nouvelles , je n'ai pas à choisir.

Pag. 473. l. 26. La dernière reflexion du Critique tend à nous persuader que M. de la Bruyere ne parloit pas sa langue exactement. Il se flatte d'en avoir déjà fourni beaucoup de preuves , & d'en donner de nouvelles dans ses Lettres suivantes , je n'oublierai pas de les refuter.

LETTRE XX.

Reponse à la trentième Lettre de l'Auteur des sentimens critiques dans laquelle il reprend quelques endroits du Chapitre de la Chaire.

MONSIEUR,

En faveur de mon exactitude ordinaire, vous ferez grace à cette Lettre d'être venue un peu plus tard que les autres, ou plutôt ne lui en faites aucune: je concluerai de vos reproches, que vous estimez mes petites reflexions: Je ne me flatte pas assez pour en donner la gloire à mon esprit; il merite trop peu; mon cœur vaut infiniment davantage, je consens que vous disiez du bien de sa sincerité; moi-même je ne puis m'empêcher d'en penser beaucoup, & cela, Monsieur, depuis qu'il a

l'honneur de vous appartenir. Je m'embarque dans les complimens, & je ne prens pas garde que j'ai bien des choses à vous écrire.

Le sujet de la Chaire est beau, il est riche, il est nouveau; C'est le Chapitre que je vais examiner. Monsieur de la Bruyere le commence ainsi, *Le discours Chrétien est devenu un spectacle; cette tristesse Evangelique qui en est l'ame ne s'y remarque plus, &c....* Voici l'argument du

Pag. 490 Critique; Si la tristesse étoit l'ame du discours chrétien, il s'ensuivroit qu'un discours ne pourroit jamais être Chrétien, à moins que celui qui le prononce n'eût l'air triste & les yeux affligés. Or combien de sujets où l'Orateur sacré est obligé de renoncer à ces dehors lugubres? Cet argument a le sort de tous ceux qui sont mauvais; la conséquence en est fautive. La tristesse que M. de la Bruyere appelle l'ame du discours Chrétien ne consiste pas à avoir l'air triste & les yeux affligés dans toutes les occasions, encore moins dans celles où les mysteres de la grace & les misericordes de Dieu sont annoncés. Elle consiste uniquement à

bannir ces airs profanes, cette joye mondaine, une suffisance extérieure que les declamateurs affectent. Le mot de *tristesse* ne signifie donc pas, ici une douleur apparente, mais un air serieux, un pieux sentiment, une persuasion secrète, un extérieur devot, une sainte gravité, une onction evangelique, des manieres touchantes : il ne faut que lire ce que M. de la Bruyere ajoute pour connoître qu'il l'a entendu de la sorte, il nous dit au même endroit, *cette tristesse est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la regularité du geste, par le choix des mots, & par les longues enumerations ; on n'écoute plus sérieusement la parole sainte.* Monsieur de la Bruyere n'a pas crû devoir, & il étoit impossible qu'il pût expliquer mieux que par le mot de *tristesse* le vrai caractère de la parole de Dieu, dont les sujets sont plus capables de nous jeter dans l'abattement que dans la joye ; L'Evangile nous annonce la necessité d'une penitence continuelle, l'amour des croix, un jugement rigoureux, la crainte des peines éternelles.

les. Precher ces points importants, & ces veritez redoutables avec un air enjoué, des paroles galantes, des phrases embellies, les écouter avec la même curiosité qui porte à une representation du Cid, ou d'Hefione, n'est-ce pas changer la parole sainte en une maniere de *spectacle*, & suppléer la *tristesse* qui en est l'ame par des dehors criminels ?

Le Censeur fait une seconde objection par laquelle il prétend fortifier la premiere. Il écrit, *Monsieur de la Bruyere qui invektive contre l'action preparée de quelques Orateurs d'eloge dans la suite de ce Chapitre contre les Predicateurs qui n'ont pas cette même action qu'il condamne. Page 597, Il se plaint que Theodat a été payé de ses mauvaises phrases & de son ennuyeuse monotonie ; Page 598, il dit qu'au denombrement des qualitez d'un certain Panegiriste il manque celle de mauvais Predicateur ; A la même page il reproche aux femmes de courir les froids Orateurs. Que prouvent ces citations que le Critique a tirées des Caracteres ? Elles font contre lui, car elles montrent que*
M. de

M. de la Bruyere ne prétend pas interdire l'éloquence ni la belle action aux Orateurs Chrétiens ; il ne travaille qu'à les éloigner d'une affectation ridicule ; il veut qu'il n'y ait rien de trop bas ni de trop rampant dans leur simplicité , qu'elle soit auguste ; en effet plus leur éloquence approchera de la simplicité Evangelique , plus elle sera noble & relevée.

Ce ne sont point là des sentimens que je prête à l'Auteur des Caracteres ; nous les voyons répandus dans ce Chapitre , parcourons-le en peu de mots : Monsieur de la Bruyere dit , page 589 , l'on doit *avec un stile nourri des saintes Ecritures expliquer au peuple la parole divine uniment & familièrement*. Au même endroit il prescrit des regles pour la composition & pour le geste , *les portraits finiront & feront place à une simple explication de l'Evangile jointe aux mouvemens qui inspirent la conversion*. Page 592 , il blâme l'acharnement de certains Predicateurs aux divisions & subdivisions inutilement affectées ; *Il semble à les voir s'opiniâtrer à cet usage que la grace de la con-*

version soit attachée à ces partitions énormes. Page 594, il distingue les figures qui méritent d'être employées, d'avec celles qui ne sont pas nécessaires ou bien-fautes, un meilleur esprit néglige ces ornemens étrangers, indignes de servir à l'Evangile, il Prêche simplement, fortement, chrétiennement. Si le Critique avoit ramassé tous ces endroits avec la même exactitude qu'il paroît avoir apportée à recueillir ceux qu'il nous cite, il auroit connu que M. de la Bruyere n'est pas contraire à lui-même. Toutes ses pensées se concilient, en voici la juste & la véritable idée. Il faut que les Prédicateurs soient éloquens, non pas comme des declamateurs insipides, ou comme des Orateurs pointilleux; l'éloquence profane doit être bannie de la Chaire, la parole de Dieu veut être annoncée avec une simplicité majestueuse.

L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied des Autels & en présence des mysteres. Le Critique estime qu'il suffisoit de dire au pied des Autels sans ajouter en présence des mysteres; car cha-

Pag. 493.
l. 1.

on sçait que le Tabernacle les contient & qu'ils sont toujours presens à l'Autel. Mauvaise délicatesse. Tout mot qui encherit sur celui qui precede n'est jamais inutile. Le Tabernacle renferme, il est vrai, nos augustes Mysteres; mais cette addition exprime mieux la ridicule & irreligieuse affectation des Predicateurs qui songent plutôt à étaler pompeusement leur éloquence qu'à donner au peuple des instructions solides. Une autre raison; Quoi que les Mysteres soient toujours presens à l'Autel, leur presence est plus manifeste, plus réelle, ce semble, lors que dans certains jours solennels on les expose à la veüe des Chrétiens. Or le dessein de M. de la Bruyere est de faire entendre que même ces jours là où le concours du peuple est plus grand, les Predicateurs s'animent d'avantage à meriter les suffrages, sans que la presence du Dieu dont ils annoncent les humiliations soit capable de les rendre humbles.

Cet homme que je souhaitois impatientement, & que je ne daignois pas La Br. p. 189.

espérer de nôtre siècle est enfin venu.
 Tout le monde sçait que l'Auteur
 des Caractères parle en cet endroit
 du Pere Seraphin qui a eû une vo-
 gue extraordinaire ; son nom est mê-
 me écrit à la marge. Le Critique
 fait une reflexion semblable à beau-
 coup d'autres qu'il a faites , je veux
 dire peu solide. Il s'y prend de cette

*Pag. 493. forte. Monsieur de la Bruyere avoit
 une idée bien desavantageuse de son sie-
 cle ; il sçavoit pourtant , ou il a dû sça-
 voir que le Pere Seraphin n'est pas le
 premier ni le seul qui ait prêché Aposto-
 liquement ; Quand il n'y auroit que les
 Capucins ses confreres , tous sont en cela
 de bons modeles ; mais sans nous aban-
 donner à une prevention scandaleuse , il
 n'y a point d'Ordre dans l'Eglise qui
 ne produise de ces Ministres zelez de la
 parole Sainte. On ne dit pas le con-
 traire au Censeur. Voyons où il pré-
 tend nous mener. Il ajoute , Monsieur
 de la Bruyere l'a reconnu lui-même page
 » 601. Il y a des hommes Saints & dont
 » le seul caractere est efficace pour la
 » persuasion , ils paroissent & tout
 » un peuple qui doit les écouter est
 » déjà ému & comme persuadé par*

DE M. DE LA BRUYERE. 389
leur presence, le discours qu'ils vont se
prononcer fera le reste. *Un Auteur*, se
continue le Critique, *qui porte ce*
jugement n'a pas dû de s'espérer que le sie-
cle produisît un homme Apostolique ;
il en avoit déjà plusieurs devant ses
yeux, il cite même l'Evêque de MEAUX,
& le P. BOURDALOÛE. Refutons en
peu de mots cette longue objection.
Monsieur de la Bruyere ne s'est pas
laissé échapper un terme d'où l'on
pût inferer que le Pere Seraphin
étoit le seul Predicateur Apostoli-
que, quoi qu'il soit le premier qui
ait été universellement applaudi, en
s'éloignant même de la route suivie
des autres Predicateurs pour arriver
à une reputation universelle. Il ne
faut donc pas prendre le commence-
ment de ce caractère si fort à la let-
tre, qu'on n'examine l'endroit où il
corrige adroitement sa surprise, *je*
devois, remarquez, s'il vous plaît,
Monsieur, la finesse de ce tour, rien
n'est plus delicat, *je devois le prévoir*
& ne pas dire qu'un tel homme n'avoit
qu'à se montrer pour être suivi, &
qu'à parler pour être écouté. Ainsi
quand M. de la Bruyere a attendu

impatiemment l'arrivée du Pere Seraphin , ce n'a été que par rapport aux mauvais declamateurs , Orateurs insipides , corrompteurs de la parole Sacrée , & nullement par rapport à l'Evêque de MEAUX & au P. BOURDALOÛE. Le Censeur n'a pas pu s'empêcher de dire de ces deux grands hommes , *ils ne sont point inférieurs au Pere Seraphin du côté de la simplicité Evangelique ; ils ne different de lui que par une plus noble maniere de prononcer.* La nature donne les talens extérieurs , on peut les avoir sans être mis au rang des declamateurs blâmés par M. de la Bruyere ; ceux qui ont ces beaux talens font bien de les cultiver ; il n'y a de blâmable que l'ambition des hommes qui veulent reduire toute l'éloquence de la Chaire à des gestes trop étudiez & à des discours plus profanes qu'Apostoliques.

L'Auteur des Caractères continue celui des Predicateurs à la mode , ce trait vous plaira , *il n'y a pas long-tems qu'ils avoient des chutes ou des transitions ingenieuses, quelquefois même si vives & si aigües qu'elles pouvoient*

passer pour Epigrammes, ils les ont adoucies, je l'avoue, ce ne sont plus que des Madrigaux. Le Censeur cherche à pointiller selon sa mauvaise coutûme. *Je ne sçai pas, dit-il, quelle* Pag. 495.
différence M. de la Bruyere prétend l. 9.
établir entre l'Epigramme & le Madrigal : celle qui vient de l'usage n'en- tre point dans son dessein. Le Madri- gal roule sur un sujet galant, & l'E- pigramme convient aux autres sujets. Le Critique n'agréera pas sans doute que je lui annonce qu'il se trompe, je suis pourtant obligé de le lui repeter : s'il avoit lu M. Boileau, il auroit appris que l'Epigramme est plus libre que le Madrigal, & que le Madrigal contient une pointe plus radoucie. Je cite les vers,

L'Epigramme plus libre en son tour Art. Poé-
tique.
plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de
deux rimes orné,
Jadis de nos Auteurs les pointes
ignorées,
Furent de l'Italie en nos vers atti- rées,
Le Madrigal d'abord en fut envé- loppé.

Le Critique se prévaut maintenant d'un endroit où M. de la Bruyere a parlé d'un *Madrigal fait sur une jouissance* ; il conclut de là que le Madrigal contient une pointe plus hardie & plus licentieuse. Cette conclusion le mene à une autre consequence, donc les *Predicateurs qui ont substitué les Madrigaux aux Epigrammes*, c'est-à-dire, qui ne font plus que des pointes galantes, sont tombez dans un défaut pire que le premier. Pour débrouïller tout ceci, lisons ce que l'on nous cite de M. de la Bruyere.... Des beaux esprits qui tournent un Sonnet sur une absence ou sur un retour, qui font une Epigramme sur une belle gorge & un Madrigal sur une jouissance. Ces termes ne favorisent pas le sentiment du Critique autant qu'il se l'imagine, & ils ne prouvent pas qu'il y ait la moindre justesse dans cette distinction qu'il a inventée, le Madrigal roule sur un sujet galand, l'Epigramme convient aux autres sujets. Je vais retorquer sa propre distinction contre lui.

Pag 495.
l. 14.

Monsieur de la Bruyere confond dans l'endroit que je viens de rap-

porter les mots d'Epigramme & de Madrigal , il les applique indistinctement tous les deux à un sujet galant ; il pouvoit même dire que ces gens font un Madrigal sur une belle gorge & une Epigramme sur une jouissance ; ou plutôt s'il ne l'a pas dit , il en a eu une tres-bonne raison qui va rendre la cause de son Critique fort mauvaise. Comme M. de la Bruyere entend par l'Epigramme une pointe plus libre , & par le Madrigal une pointe plus radoucie (difference marquée dans les vers que j'ai tirez de M. Boileau) il cherche aussi à nous faire entendre , que ces beaux esprits qui ne veulent pas se servir de la liberté de l'Epigramme dans un sujet déjà trop libre de lui-même , se donnent la torture pour donner enfin à leur pensée un tour chaste & honnête. Sans tant subtiliser nous mêmes, concluons , Monsieur, que bien loin que l'endroit de la Preface où il est parlé des beaux Esprits puisse être opposé à celui où il est question des Orateurs pointilleux , tous deux renferment une idée juste, & ne sont point

contraires l'un à l'autre. Là , Epigramme & Madrigal signifient une pointe galante ou sérieuse , il n'importe pas ; Ici (j'entens dans le Chapitre de la Chaire) ces mots expriment que les Predicateurs sont moins attachez aux pointes qu'ils ne l'étoient autrefois , & qu'ayant heureusement reconnu le ridicule de leurs vaines subtilitez , ils ne raffinent plus tant. Il s'en faut beaucoup que le Critique de M. de la Bruyere se soit ainsi corrigé. Grand amateur des pointes il subtilise à tout propos. Vous avez vû , Monsieur , de quelle maniere il a raffiné dans l'observation que je refute ; Les Madrigaux sont des pointes radoucies , & les Epigrammes des pointes aiguës & plus tirées , toutes les réponses sont de vraies Epigrammes , Epigrammes néanmoins qui ne meritent pas , comme vous jugez bien , le nom de bonnes : aussi ne les veux-je pas honorer de cette favorable Epitete. Autre Epigramme dans ce genre qui n'est pas meilleure que les precedentes.

Sur ces paroles , *le tems des Ho-*

melies n'est plus , les Basiles , les Chrysostomes ne le rameneroient pas. Le Censeur dit , ce qui a été facile au Pere Seraphin ne seroit pas impossible aux Basiles & aux Chrysostomes , il les a pris pour modèle & on l'a goûté , à plus forte raison les modèles seroient-ils sûrs d'être applaudis. Contradiction inexcusable. Il n'y a point là de contradiction. S'il y en avoit une , elle mériteroit d'être excusée , par ce qu'elle ne seroit , ni grossiere , ni difficile à démêler. Monsieur de la Bruyere n'assure pas que le Pere Seraphin ait été universellement applaudi , il assure au contraire que la Ville n'a pas été de l'avis de la Cour ; où il a Prêché les Paroissiens ont deserté , jusqu'aux Marguilliers ont disparu ; les onailles se sont dispersées , & les Orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. C'est donc par rapport à ce partage d'opinions que l'Auteur des Caractères s'écrie , le tems des Homelies n'est plus. Quand il ajoute , les Basiles , les Chrysostomes ne les rameneroient pas , Il s'explique & marque aussi-tôt , que ce seroit l'effet de notre curiosité criminelle , qui nous porte à courir

Pag. 496.
Lig. 6.

les declamateurs , les diseurs de rien.

Un beau Sermon est un discours Oratoire qui est dans toutes ses regles , purgé de tous ses défauts , conforme aux preceptes de l'éloquence humaine & paré de tous les ornemens de la Rhetorique.

Pag. 497. Le Critique appelle cela quatre synonymes ; il voudroit qu'on en supprimât deux , même trois. S'il est d'assez mauvaise humeur , je ne dis pas pour retrancher les inutilitez , je serois en cela de son avis , mais pour ôter les synonymes qui contribuent à rendre la diction nombreuse , la decision n'est pas certainement à suivre.

Ibid. l. 19. solide que la premiere. On ne doit pas deffendre aux Orateurs Chrétiens de suivre les preceptes de l'éloquence & de parer leurs Sermons de la Rhetorique. Au contraire plus le discours sera conforme à ses preceptes , plus il sera propre à persuader , & qu'importe de quelle maniere un Orateur s'y prenne , j'exclue toutefois le profane , qu'importe qu'il employe figures , narrations , portraits , enumerations , pourvu qu'il convainque ses

auditeurs. Si le Critique n'a fait cette seconde reflexion que pour son intérêt, il a été mal conseillé de la produire, car elle favorise plus M. de la Bruyere que lui-même. Du moment qu'il exclue *le profane*, il tombe malgré-lui dans le sentiment de l'Auteur des Caracteres qui ne blâme ces *beaux Sermons* que parce qu'ils sont profanes & trop conformes *aux preceptes de l'éloquence humaine.* Ce sont les termes dont M. de la Bruyere s'est servi & par conséquent il a son Critique même pour Apologiste.

L'on peut faire ce reproche à l'heroïque vertu des grands hommes, qu'elle a corrompu l'éloquence ou du moins amoili le stile de la plupart des Predicateurs Ils ont changé la parole Sainte en un tissu de louanges justes à la vérité, mais que personne n'exige d'eux, & qui ne conviennent point à leur caractère. Le Censeur a une maniere particuliere de citer les endroits qu'il veut reprendre; Ici par exemple, il a passé huit lignes entieres, je devine à quel dessein; ce qu'il a omis auroit détruit toutes les reflexions dans

Auteurs & les Poètes, & devenus comme eux Panegiristes, ils ont encheri sur les Epîtres Dedicatoires, sur les Stances & sur les Prologues. Voilà ce qu'on avoit affecté d'omettre ; si le Critique n'eût point passé cet endroit, j'étois dispensé de faire ces longues réponses à sa tres-longue reflexion. L'on auroit d'abord apperçu que l'Auteur ne trouve pas mauvais que les Rois Protecteurs de la Religion soient louez par ses Ministres dans le lieu Saint, mais qu'il desapprouve que les discours consacrés à l'explication de nos Misteres deviennent des Panegiriques, & soient metamorphosés en Epîtres Dedicatoires, en Stances, en Prologues, & en pieces profanes.

Monsieur de la Bruyere fait en termes vagues & generaux le parallele d'un Auteur & d'un Predicateur. Il montre qu'un discours prononcé a beaucoup d'avantage sur un discours écrit, *on se passionne moins pour un Auteur. . . . On lit son Livre quelque excellent qu'il soit dans l'esprit de le trouver mediocre, &c....* Le Censeur aime mieux hazarder un

jugement temeraire que d'épargner son ennemi , c'est pourquoi , il dit , comme *M. de la Bruyere a déjà cher-* *ibid. l. 20.*
ché quelques occasions de se peindre en
beau , on pourroit croire qu'il a dessein
de parler de son Livre. Sur quoi fonde
 t-il ce préjugé ? Est-ce à cause que
 M. de la Bruyere écrit au même en-
 droit , *le plaisir le plus delicat vient de*
la critique qu'on en fait. On est piqué de
trouver a chaque page des traits qui doi-
vent plaire , on va même souvent jus-
qu'à apprehender d'en être diverti , &
on ne quitte ce Livre que parce qu'il est
bon. Quoi , parce que le Critique a
 éprouvé ce malin plaisir dans toute
 son étendue , parce qu'il a été cha-
 grin de trouver à toutes les pages
 des traits qui doivent plaire , parce
 que tout la rejoui malgré sa mau-
 vaise humeur , il se persuade que
 M. de la Bruyere a voulu parler de
 son Livre ; ce n'est pas là une con-
 sequence bien tirée. Vous remarque-
 rez , Monsieur , que c'est ici pour la
 cinquième fois que l'on reproche
 à l'Auteur des Caracteres d'avoir
 fait le sien avantageusement. Avoit-
 il besoin d'embellir ses traits , man-

quoit-il de louanges , & pouvoit-il s'en donner , ou qu'il ne méritât , ou qui ne lui eussent déjà été données par la voix publique. Adieu , Monsieur , je vous prie d'être persuadé que j'estime autant l'honneur de votre amitié que l'ouvrage de cet Ecrivain incomparable. Si j'étois capable d'estimer plus l'un que l'autre , ne doutez point que la préférence ne fût pour vous.

LETTRE XXI.

Examen de la critique du dernier Chapitre des Caractères que M. de la Bruyere a intitulé des Esprits forts.

MONSIEUR,

On nous promet de solides réflexions le Censeur n'a pas tenu parole. La première observation qui ne prouve point ce qu'il avance, justifie au contraire ce que j'ai l'honneur de vous dire. Pag. 5123

Monsieur de la Bruyere entame son Chapitre DES ESPRITS FORTS par cette belle réflexion ; *Les Esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie. Quelle plus grande faiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, & quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point ma-*

tiere comme la pierre & le reptile & si elle n'est point corruptible comme ces viles creatures ? Le Censeur fait souler sa longue objection sur ce que M. de la Bruyere confond mal-à-propos le reptile avec les choses purement materielles.

Il faut premierement examiner, s'il est vrai que l'Auteur des Caracteres ait ce sentiment. Les paroles que nous venons de remarquer peuvent à peine servir de préjugé ; encore seroit-il bien foible. Non seulement M. de la Bruyere ne declare pas ouvertement qu'il ait embrassé cette opinion , il ne veut que refuter l'erreur des hommes , qui obstinez à ne pas croire leur ame immortelle se confondent eux-mêmes avec les animaux , & les creatures d'une nature inferieure , telle que la pierre , & tous les êtres inanimez. De plus, quand même M. de la Bruyere confondroit le reptile avec les choses purement materielles , lui feroit-on un procez de ne pas vouloir partager avec les bêtes un privilege qui n'est dû qu'à la dignité de notre état. Il nous est glorieux d'être les

DE M. DE LA BRUYERE. 405
seuls à qui la nature donne une
ame ; s'il étoit vrai que les animaux
en eussent une , quoi que moins par-
faite que la nôtre , ne nous laissons
point de leur en contester la posses-
sion ; nous avons la honte de leur
ressembler en trop de manieres ,
ne leur faisons pas l'honneur de les
croire presque en tout semblables à
l'homme. Je me défi de ceux qui ad-
mettent une ame dans les bêtes ;
oubliant bien tôt ce qu'ils sont eux-
mêmes , ils se compareront à elles ,
& concluront de ce que l'ame des
bêtes perit , que la leur n'est pas
immortelle, Indigne comparaison ,
comparaison injurieuse aux hom-
mes ; ils ont droit de se dire éter-
nels comme les Anges , & ils se croi-
ront perissables & destructibles com-
me les animaux.

J'admets avec plaisir , & pour le
soulagement de ma foi , j'admets le
Système de M. DESCARTES ; je crois
avec lui , non pas dans le sentiment
des Philosophes ordinaires , mais
pour aider à me persuader pleine-
ment de l'éminence de mon être ,
que l'homme seul a une ame ; les

bêtes sont des automates ou des machines qui se meuvent d'elles-mêmes & par ressorts , leur ame est tout au plus une substance subtile & agissante qui participe de la nature du feu , & qui est la source des esprits vitaux. Ne nous est-il pas doux , Monsieur , de croire qu'il y a une distance infinie entre l'homme & la bête ? Si l'on veut supposer que les bêtes ont une ame , il faudra conclure qu'elles pensent , qu'elles agissent conséquemment ; où fera la différence des uns & des autres ? Tant qu'elles vivront , elles nous seront semblables ; les hommes qui raisonnent de la sorte , je le rejette , ces hommes me sont suspects , ils envient le sort des bêtes , ils voudroient après la mort leur être semblables , & périr comme elles.

Je ne pense pas , Monsieur , que ce soit vous apprendre une chose nouvelle , de dire qu'un Medecin Espagnol , son nom ne me revient pas , a le premier soutenu que les bêtes étoient des machines : son sentiment parut extraordinaire , il tomba aussi-tôt. Comme personne ne

l'avoit relevé depuis le quinzisième
 siecle , on a attribué à M. Descartes
 l'invention de ce Systême ; il n'en est
 pas l'Auteur , il ne l'a que renou-
 vellé. Le Censeur qui ne peut pas
 ignorer, encore moins éluder la for-
 ce des preuves qu'on employe à sou-
 tenir cette opinion , croit en être
 quitte pour écrire , *la Philosophie rais- Pag. 514.*
sonne sur cela comme elle veut ; ses rai- l. 17.
sonnemens subtils ne prouvent rien pour
prouver trop. Il avoue par là que la
 Philosophie prouve quelque chose.
 Or si ses demonstrations sont appa-
 rentes , Monsieur de la Bruyere ne
 doit donc pas être blâmé de tenir une
 opinion probable , une opinion
 même très-bien prouvée. Sans en-
 trer dans cette dissertation qui seroit
 plus curieuse que nécessaire à son
 Apologie , renfermons-nous dans
 l'idée qu'on veut nous donner.

Il ne s'agit pas d'examiner si les
 animaux ont une ame , si cette ame
 est une pure matiere , telle que la
 pierre & le bois , il faut étendre
 cette comparaison au Systême des
 libertins , & dire que la pierre &
 le reptile sont entr'eux la même cho-

se, puis qu'ils ont une nature également sujette à se détruire ; la nôtre est toute différente ; nôtre ame survit à nôtre corps. Ainsi, qu'importe que les animaux aient une ame, & de quelle qualité soit cette ame, quand il est vrai qu'elle perit avec eux ? Il suffit que rien d'eux ne subsiste après leur mort, pour autoriser cette expression de M. de la Bruyere, *nôtre ame n'est point matérielle comme le reptile & la pierre*. Il n'a pas crû devoir distinguer ces creatures perissables, qui ne sont point distinguées entre-elles par les caracteres de l'immortalité, & qui toutes se précipitent en mourant dans le sein d'une corruption uniforme & commune.

Monsieur de la Bruyere parle à *Lucile* qu'il suppose un homme plus disposé à croire les choses annoncées par des Historiens profanes que si elles étoient attestées par les livres Saints. Il lui dit, *Je suppose que le livre qui fait mention de Cesar ne soit pas un livre profane écrit de la main des hommes qui sont menteurs, trouvé par hasard dans les Bibliothèques parmi*
d'ar

d'autres manuscrits qui contiennent des Histoires vraies ou apocriphes, qu'au contraire il soit inspiré, saint, divin. . . . Qu'il y ait même un engagement religieux & indispensable d'avoir de la foi pour tous les faits contenus dans ce volume où il est parlé de Cesar & de sa dictature, avouez-le, Lucile, vous douterez alors qu'il y ait eu un Cesar. Le Critique fait cette reflexion, je ne nie pas qu'il ne se trouve de ces esprits, opiniâtres à refuter tout ce que les livres Saints contiennent, plus disposés à recevoir le témoignage d'un Ecrivain profane qui leur attesterait l'existence d'un Cesar, que si elle leur étoit annoncée par des bouches Sacrées; mais aussi combien de personnes conçoivent du Grand Alexandre une plus haute idée sur l'éloge que l'Ecriture lui donne en ces deux mots, SILUIT TERRA IN CONSPECTU EJUS, que par tout ce qu'en ont écrit les Historiens, & ce qu'en publient tous les jours les Panegiristes? On voit que le Censeur a voulu bon gré malgré donner place dans sa reflexion à ce que tout le monde sçait avoir été dit d'Alexandre. Mais ce trait unique ne détruit pas la pensée de

Pag. 515:
l. 24.

I. Mach.
c. I. v. 3.

M. de la Bruyere ; il sera toujours vrai que les hommes ajouteront moins de foi à l'autorité des livres Saints qu'au rapport des Historiens profanes. Car s'il y avoit un engagement religieux, une obligation sacrée de croire mille faits, qu'on ne revoque point en doute sur l'attestation d'un Ecrivain suspect, on commenceroit dès lors à en douter ; les hommes ne contestent ce semble la religion qu'à cause que la certitude leur en est annoncée & confirmée par des Histoires irréprochables. C'est là le but du raisonnement de M. de la Bruyere, il est très-bon ; le Censeur a tort de se plaindre de son étendue ; l'on ne pouvoit en moins de paroles, démêler une pensée assez obscure d'elle-même.

Si j'avois à faire à un Critique de bonne foi, je prendrois plaisir à le redresser, mais il n'y a pas lieu d'espérer qu'il profite de ma juste censure. Pour peu qu'il fût disposé à m'écouter, je l'obligerois d'avouer qu'il n'y a pas apparence d'équivoque dans cet autre endroit qu'il trouve embrouillé. Monsieur de la

Bruyere distingue deux sortes de gens qui fleurissent dans les Cours, les libertins & les hypocrites, ceux-là gayement, ouvertement, sans art & sans dissimulation, ceux-ci finement, par des pratiques sourdes, par la cabale, il dit des derniers, *Cent fois plus épris de la fortune que les premiers ils en sont jaloux jusqu'à l'excès; ils veulent la gouverner, la posséder seuls; la partager entr'eux, & en exclure tout autre; dignitez, charges, postes, bénéfices, pensions, honneurs, tout leur sortvient; & ne convient qu'à eux; le reste des hommes en est indigne, ils ne comprennent point que sans leur attache on ait l'impudence de les esperer.* A cause que le Censeur n'a pas jugé à propos d'entendre cette pensée, & qu'il n'a pas résolu, quand même il l'entendrait, de le déclarer, il veut que ce qui est volontairement obscur pour lui, le soit nécessairement pour tous les autres. Il pousse la malignité si loin qu'il ose dire, *Aucun de ceux qui ont lu exactement cet endroit ne le comprennent.* Je le comprends néanmoins, vous le comprenez, Monsieur, & plusieurs personnes à qui

Pag. 516.

l. 20.

j'ai fait la même question m'ont protesté qu'ils l'entendoient ; Rien n'est en effet plus intelligible. Ces hypocrites, dont l'Auteur des Caractères parle, sont des hommes qui agissent avec finesse & avec dissimulation. Ils ont une telle jalousie de tout ce qui a le nom de graces qu'ils se croient seuls dignes de les obtenir. Ils savent que la fortune veut être recherchée, ils savent en même tems que personne ne la recherche plus ardemment qu'eux : C'est pour quoi ils ne comprennent pas comment les gens, qui ne se donnent pas la peine de solliciter ses faveurs, osent se les promettre ; de là vient qu'ils traitent cette confiance présomptueuse du nom d'impudence. Cela m'a toujours semblé très-net.

Le Censeur non content d'avoir trouvé peu intelligible la pensée que je viens d'étendre, s'attache à prouver que ce qui suit est encor plus
ibid. l. 22. obscur. On comprend encore moins, dit-il, où va la comparaison de cette troupe de masques qui entre dans un bal ; il seroit trop long, écrit-il à son ami, de vous rapporter ce Caractère.

donnez-vous la peine de le lire, j'ai raison de dire la peine, car je ne crois pas qu'il vous soit plus facile de l'entendre ni que vous ayez beaucoup de plaisir à le lire. J'ai voulu, Monsieur, faire l'expérience que le Censeur conseille à son ami. Bien loin d'avoir eu de la peine à lire la fin de ce Caractère & à en pénétrer le sens, la lecture m'en a fort réjoui, & l'explication m'en a semblé très-facile. Vous ne me pardonneriez pas, si je ne vous procurois le même plaisir; il est donc à propos pour notre satisfaction commune de citer la comparaison qui regarde ces hypocrites ambitieux. Une troupe de masques

La Br. p.

entre dans un bal: ont ils la main, ils

624.

danſent, ils ſe font danſer les uns les autres, ils danſent encore, ils danſent toujours, ils ne rendent la main à perſonne de l'aſſemblée, quelque digne qu'elle ſoit de leur attention, on languit, on ſeche de les voir danſer & de ne danſer point; quelques-uns murmurent, les plus ſages prennent leur parti & s'en vont. Eſt-il poſſible que des choſes auſſi claires ne ſ'entendent pas, ou plutôt un homme peut-il ſoutenir

qu'une telle pensée est une Enigme ? Puis que le Censeur persiste dans son opiniâtreté, il faut le mettre malgré-lui dans son tort. Monsieur de la Bruyère amène cette comparaison au sujet de ces Courtisans ambitieux qui obtiennent tout, & qui prétendent obtenir tout ce qui se présentera. Ces gens, ainsi qu'une troupe de masque entre dans un bal, viennent à la Cour. Quand'on a commencé à leur accorder quelque grace, ils ne veulent pas que la faveur qui s'est déclarée à leur avantage change de main. Ils briguent pour eux, pour leurs amis, pour leurs associez ; ils ne jugent personne digne des postes qui sont à distribuer ; on languit, on seche de voir que tout est accordé à leur troupe. Quelques-uns murmurent ; les plus sages qui croyoient que leur tour viendrait, lachent prise, quittent la Cour, & se retirent. Voilà, Monsieur l'application naturelle de cette comparaison ; Elle n'étoit pas difficile à développer, tous les rapports en sont justes.

Ibid.

Si toute Religion est une crainte

DE M. DE LA BRUYERE. 415
respectueux de la divinité, que penser de ceux qui osent la blesser dans la plus vive image, qui est le Prince ? Le Censeur fait ici le mystique hors de propos. Il blâme ce Caractere, sur le fondement que M. de la Bruyere semble faire consister la Religion principalement dans la crainte. L'opinion de M. de la Bruyere seroit blamable, s'il excluoit l'amour d'un Dieu bien-faisant, & qu'il admît pour maxime essentielle & unique de nôtre Religion la crainte d'un Dieu vengeur. Mais il prend les hommes par leur foible, il examine les sentimens qui leur sont naturels, plus disposés à craindre qu'à aimer, ne pouvant aimer, qu'ils ne craignent. D'ailleurs mille endroits de l'Ecriture sont pour lui: Le Seigneur exhorte continuellement les hommes à le craindre : tantôt il se nomme le Dieu terrible, tantôt la crainte est appelée le commencement de la sagesse; le Critique n'en juge pas de même, il falloit selon lui exclure la crainte, & dire en termes plus simples, si toute Religion est un culte respectueux de la divinité, &c.... N'a

Pag. 517.
l. 22.

Ibid. l. 23.

r'il que cette definition à nous apporter ? Elle est imparfaite ; *culte & respect* ne sont qu'une même chose : ils ne donnent pas une idée suffisante : Le Censeur devoit dire plutôt : *si toute Religion est un amour respectueux de la divinité* : Alors il établissoit son principe ; mais sans nous arrêter à toutes ces différences qui regardent la Theologie & non la critique , je soutiens que M. de la Bruyere n'a pas dû s'exprimer autrement , par rapport à cette consequence qu'il vouloit tirer ; *il faut craindre les Rois*. Comme leur pouvoir émane de Dieu qu'ils représentent dans les fonctions souveraines de la Royauté , il a falu que l'Auteur qui parloit à des gens plus susceptibles de crainte que d'amour , se conformât à leurs sentimens ; il a falu qu'il leur montrât l'énormité du crime dont ils se rendoient coupables , quand obligez de craindre Dieu , ils ne respectoient pas le Prince qui est sa plus vive image. Cette idée de M. de la Bruyere est prise dans ces paroles de S. Pierre , *Domine time* ; *Regem honorificate*. Cet Apô-

Ep. 1. c. 2.
v. 18.

DE M. DE LA BRUYERE. 417
tre établissoit sur ces deux points importants les devoirs de la Religion : il la bornoit , peut-on dire , à ces deux articles , craindre Dieu , honorer son Prince. En effet , Monsieur , que reste-t-il à faire à un homme qui craint Dieu & qui respecte son Prince ? Il est impossible que cette crainte soit sans amour , & ce respect sans obéissance. C'est d'un côté donner à Dieu ce qu'il exige , & rendre à César ce qui lui est dû. Par là un Chrétien devient quitte.

Monsieur de la Bruyere parle des maux preparez à l'homme vicieux ; *la pensée est trop faible pour les concevoir , & les paroles trop vaines pour les exprimer.* Une Epitete choque le Censeur , il prétend qu'on ne peut pas dire , *les paroles sont trop vaines*, Pag. 519. nous avons déjà observé qu'il blâme l. 7. en ce sens le terme de *vanitez* ; il n'est pas étonnant qu'après avoir pros crit le substantif, il traite l'adjectif de la même manière ; la première fois qu'il trouvera l'adverbe , *en vain*, il ne manquera pas de le bannir de notre langue , afin d'exterminer entièrement les derivations d'un mot

qui n'a pas le bonheur de tui plaire.
Mais il n'en sera pas crû; le bel
usage sera toujours pour ces termes,
en vain ; paroles vaines ; & vanti-
rez.

Ibid. l. 22. Page 519, le Censeur dit, *Mon-*
sieur de la Bruyere nous promet des
principes claires & des raisonne-
mens suivis. Comme je ne suis ni As-
trologue ; ni Geometre ; ni grand Philo-
sophe , c'est ma faute sans doute de ne
pas comprendre toutes les preuves de-
monstratives qu'il veut donner de la
divinité. Monsieur Pascal lui a beau-
coup servi dans l'exécution de ce dessein ;
il ne manque à M. de la Bruyere que
de se rendre aussi intelligible en tout.
Il n'y a pas un mot à perdre dans
tout cela. Nous nous appercevons
d'abord ; que le Critique n'est
ni Astrologue , ni Geometre , ni
grand Philosophe , ni même un Lo-
gicien candidat. Tous les faux rai-
sonnemens dans lesquels il a coûtume
de s'égarer nous forcent de croire
veritable ce qu'il avance à sa
digne confusion. De là , Monsieur ,
je tire une juste consequence ; C'est
uniquement la *faute* de ne pas com-

prendre toutes les preuves de l'existence d'un Dieu rassemblées par M. de la Bruyere.

Comment le Censeur a-t-il reconnu que *M. Pascal a beaucoup servi à l'Auteur des Caractères*? Il faut donc qu'il ait entendu ce que M. de la Bruyere a écrit en imitant les pensées de M. Pascal. Or s'il a compris les raisons de M. de la Bruyere, & qu'il les ait confrontées avec celles de M. Pascal; n'est-ce pas une contradiction manifeste de prétendre que *l'Auteur des Caractères ne s'est pas rendu intelligible*? De deux choses l'une: soit qu'il n'a pris aucune des pensées de M. Pascal, ou si le Critique s'est apperçu de quelque imitation, il a donc compris ce que le copiste a proposé; & par conséquent il fera vrai que M. de la Bruyere aura établi *des principes claires & des raisonnemens suivis*, tels qu'il s'étoit engagé de les donner. Mais le Censeur qui fait tant valoir son exactitude doit bien nous apprendre en quoi M. de la Bruyere est redevable à M. Pascal: Cela lui est moins échappé par hazard, que

par la seule impuissance de le mon-
trer.

Page 620. La réflexion qui suit immédiate-
ment celle que j'examine prouve de
nouveau que la Critique n'a pas les
premières teintures de la Philoso-
phie. Il nie une chose de fait, & ne
peut pas se résoudre à croire une
vérité mille fois confirmée par les
expériences Physiques.

La Br. p. 639. Si l'on dit que l'homme vaudrait pu se
passer à moins pour sa conservation; je
réponds que Dieu ne pouvoit moins faire
pour étaler son pouvoir, sa bonté, & sa
magnificence, puis que quelque chose
que nous voyions qu'il ait fait, il pou-
voit faire infiniment d'avantage. Cette
pensée est toute belle; néanmoins

Page 521. l. 1. le Censeur dit hardiment, la Bruyere
n'a pas pris garde à ce qu'il avoit,
quand il a établi indistinctement cette
proposition. Soit, que Dieu ne pût
moins faire pour la conservation de
l'homme, mais il est impossible que Dieu
fasse d'avantage pour la réparation du
genre humain. Le Verbe Incarné, un
Sauveur qui nous annonce des Mystères
secrets, un Dieu qui souffre & qui
meurt, ce sont là les chefs-d'œuvres de la

Puissance divine ; toute inépuisable qu'elle est, elle s'est épuisée dans ces ouvrages. Dieu qui a pu faire infiniment d'avantage pour les hommes qui ont précédé la venue du Messie ne peut faire au delà pour ceux qui l'ont reçu. Son pouvoir, sa bonté, sa magnificence ont paru dans leur éolat ; apparaît gratia Dei salvatoris, Saint Paul est mon garant & nous sommes tous les preuves de cette vérité. J'ai mis tout au long cette reflexion du Critique, elle seroit juste ailleurs qu'ici. Mais il s'égare dans ses beaux sentimens : pendant qu'il reproche à M. de la Bruyere d'établir indistinctement sa proposition, il ne prend pas garde qu'il fait lui-même une distinction peu juste. L'Auteur des Caracteres parle de Dieu comme Createur, & non pas comme Sauveur, qualitez qu'il ne faut pas confondre. Dirait-on que le pouvoir du Createur soit épuisé dans les ouvrages qui brillent à nos yeux ? Faisons plus d'honneur & plus de justice à la divine Puissance. Elle pourroit multiplier ses ouvrages, & produire des creatures plus parfaites. Tout ce que nous

voyons est beau & admirable, l'enchaînement des causes secondes est un miracle continuuel, Dieu pouvoit néanmoins faire infiniment d'avantage : l'observation du Critique est bonne seulement dans le cas du chef-d'œuvre de l'amour d'un Dieu, l'Incarnation du Verbe, & non dans le cas de la création qui est une ébauche légère, tout au plus un des moindres ouvrages qui puissent sortir de la main de Dieu. Une parole a formé toutes les merveilles que nous voyons ; jugeons de celles qu'une volonté plus étendue auroit pû produire.

Le Censeur qui connoît les sujets qu'il a de se reprocher l'injustice de sa critique, s'avise par une dernière reflexion de dire quelque bien de l'Auteur. Il interprète favorablement ce petit caractère, la conclusion de tous les autres, qui porte, *si on ne goûte pas ces caractères, je m'en étonne, & si on les goûte je m'en étonne de même.* Voici le tour avantageux qu'il lui donne, *Si les hommes ne goûtent point ces caractères où la vérité entreprend de les instruire, je m'en éton*

no. Si les hommes goûtent ces caractères où la Satire les reprend, je m'en donne de même. Tres-content de cette explication indulgente, il s'en remercie aussitôt. Ne pensez pas pourtant, Monsieur, qu'il en demeure sur la louange, il finira avec le même esprit qui l'a guidé jusqu'à présent, & comme s'il étoit fâché de s'être laissé échapper cet éloge, il ajoute, Mais comme un Auteur ne doit rien proposer d'équivoque, sur tout quand il parle de soi-même, Monsieur de la Bruyere devoit donner à son Livre une meilleure conclusion. Le Censeur auroit bien fait de conclure autrement sa Lettre: il ne falloit point accompagner d'un mais Satirique une louange due à Monsieur de la Bruyere, qui en merite bien d'autres.

Je n'en demeurerai pas à cet examen des Caractères, & je répondrai le plutôt qu'il me sera possible aux dernières Lettres où le Critique se dechaîne avec une nouvelle fureur contre la harangue de Monsieur de la Bruyere. La

Preface qui est à la tête de ce discours prononcé dans l'Académie sera le sujet de ma première réponse : attendez-vous à la recevoir au commencement du mois prochain. Je suis, &c.

LETTRE XXII.

Réponse à la Lettre où l'Auteur des sentimens critiques attaque la Preface que Monsieur de Bruyere a mise à la tête de son discours prononcé dans l'Academie Françoise.

MONSIEUR,

La Preface que je vais examiner a deux parties. Dans l'une M. de la Bruyere répond à ceux qui avoient censuré sa harangue. Dans la seconde il parle aux autres qui avoient mal interprété ses Caracteres. Le Critique n'est donc pas le premier qui se soit soulevé contre lui. La même jalousie qui le pique, a déjà été le crime de plusieurs ; Il ne faut plus s'étonner s'il n'a pas été plus équitable ; des jugemens prononcez par passion ne sçauroient être justes ; vous remarquerez même que le Censeur pointille encore plus dans ces

dernieres Lettres que dans les precedentes.

Monsieur de la Bruyere qui avoit l'esprit bien fait, ne s'importe pas contre ses ennemis, il tourne adroitement à son avantage leurs mépris injurieux; Ceux, dit-il, qui interrogez sur le discours que je fis à l'Académie Française, le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, ont dit sèchement que j'avois fait des Caractères, et qu'on le blâmer, en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois même désirer. Le Censeur répond froidement,

Pag. 140. l. 8. Monsieur de la Bruyere n'est pas heureux dans ses debuts, celui-ci n'est pas plus regulier que le commencement de son discours sur Theophraste. Je dirai avec plus de raison que cette nouvelle remarque est aussi peu judicieuse que celle qu'il a faite sur le commencement de ce discours. Vous pouvez, Monsieur, vous souvenir de quelle maniere je m'y suis pris pour lui montrer qu'il avoit eu tort de le reprendre. J'annoncerai cependant que la phrase que nous examinons auroit pu être plus exacte, mais il faut considerer qu'elle ren-

DE M. DE LA BRUYERE. 427
ferme bien des choses, qui ne pou-
voient pas s'exprimer en moins de
mots. L'on est souvent contraint de
negliger l'expression en faveur de la
pensée.

*Le Public ayant approuvé ce genre
d'écrire, où je me suis appliqué depuis
quelques années. Vous auriez peine à
deviner ce qui choque ici le Criti-
que. La seule conjonction où ne lui
paroît pas François. Je suis fâché
que cela lui paroisse ainsi. Monsieur
de Saint-Evremond n'étoit pas de son
sentiment. Il écrit des gens d'Eglise,
Ces que leur ambition a poussés au
manement des affaires ont essuyé mille
reproches d'avoir corrompu la sainteté
de vie où ils s'étoient destinez. Je four-
ninois cent exemples où le que rela-
tif est remplacé par la conjonction
que le Censeur condamne en cet
endroit: Il consent apparemment de
s'en rapporter à M. de Vaugelas,
puis qu'il le cite; Monsieur de Vau-
gelas est ici contre le Censeur;
l'exemple qu'il apporte est la table
où je me suis blessé, plutôt que la
table à laquelle je me suis blessé.*

Assurement le Critique a résolu

Tom. I.
page 178.

Tom. I. p.
87. & 143.

de faire une langue nouvelle ou de s'opposer à l'aggrandissement de la nôtre ; il impute une infinité de mots dont l'usage est aussi bien reçu qu'il est utilement établi. Je demande à mes Enseigners, continue M. de la Bruyere, qu'ils me posent si bien la différence qu'il y a des éloges personnels aux caracteres qui louent, &c. &c. Notre Critique en veut à cette phrase *poser une différence*, il declare la raison qui le porte à la condamner, &c. vous allez voir, Monsieur, que la raison est elle-même condamnable.

Pag. 541.
L. 18.

Après avoir dit que M. de la Bruyere choisi pour remplir la place du celebre M. de la Chambre ne devoit employer désormais que de belles expressions, il ajoute, *poser une différence est un terme de l'école*, établir une différence est celui de la dissertation, sur tous d'une dissertation qui se fait entre des gens de Lettres. Le Critique se trompe; le mot convient également dans ces deux cas; rien n'est plus naturel que de dire, *poser des principes*, *poser un fait*, *poser une Loi*, &c.... Je ne vois pas pourquoi il sera moins permis de dire *poser une différence*.

Voici une réflexion qu'il appelle solide. Voyons auparavant à propos de quoi il la fait. Les Caractères, (c'est M. de la Bruyere qui parle) les Caractères ou du moins les images des choses sont inévitables dans l'omniscience. Le Censeur réplique, ce correctif, ou du moins, suppose qu'il y a bien à dire entre caractères & images. Pourquoi M. de la Bruyere veut-il dans cette Préface les distinguer lui qui dans son discours sur Thésophraste les confond l'un & l'autre & donne à images & caractères une même signification. C'est donc une contrariété d'en donner ici une idée différente. Je vais bien-tôt montrer qu'il n'y a point là de contrariété. Quoique le propre de l'image & du caractère soit de représenter, l'image est moins fidelle dans sa représentation; les traits du caractère sont plus vifs. Les images sont douces, les caractères expriment durement & plus au naturel; enfin l'image est une idée des choses, & les caractères forment le portrait des hommes. Ces mots qui peuvent être souvent confondus & distinguez ne l'ont été qu'à propos dans M. de la Bruyere,

Pag. 542.

l. 16.

Pag. 549.
L. 19.

Les deux observations qui suivent, remplissent près de trois pages. Elles roulent toutes sur des mots & encore si elles étoient justes, nous apprendrions à parler, mais c'est à cause que nous savons notre langue, que nous les trouvons déraisonnables. Le Critique décide que, *chacun*, ne peut entrer dans le stile oratoire, & que c'est mal s'enoncer, d'écrire *chacun des hommes illustres*. Lors qu'il prononce des décisions, il devoit se faire avec autorité, & nous apprendre qui sont les beaux parleurs qu'il consulte. Il est vrai que cette transposition, *parce donc que j'ai cru* est peu régulière. Au reste ce sont là de ces choses qu'on doit pardonner à un homme qui écrit avec feu.

Monsieur de la Bruyère dit au même endroit, *Quoique l'envie & l'injustice publient de l'Académie Française, quoi qu'elles veuillent dire de son âge d'or & de sa décadence, &c....* Voulez-vous, Monsieur, un trait de bel esprit? Le Censeur va nous en donner, mais *gare*, qu'il ne vous en donne plus que vous ne voudrez.

*Age d'or & décadence, répond-t-il, Pag. 595;
ces métaphores devaient être semblables. l. 5.*

Ce qui est opposé à l'âge d'or est le siècle de fer, à la décadence c'est l'élevation. Or comme il auroit été trop dur de parler du siècle de fer la dernière métaphore valoit mieux. La belle & charmante pointe, il auroit été trop dur de parler du siècle de fer; elle méritoit d'avoir place dans quelques-uns de ces Livres qu'on fait terminer en *Ana*, Livres mauvais & insipides; Ce qui doit consoler bien des gens de n'être pas beaux esprits pendant qu'ils vivent, est qu'on ne leur fera point dire de sottises quand ils seront morts. Pour revenir à notre Censeur il court le risque de vouloir un jour être connu sous le titre d'un *Ana*, il en prend le chemin, la route des pointes y conduit; je suis si fort épris d'admiration, que ce dernier trait de son raffinement ne me laisse pas la liberté de répondre en détail à ses autres remarques, je dirai en un mot qu'elles sont aussi pueriles que sa pointe est fade.

Après que M. de la Bruyere s'est

excusé d'avoir fait des Caractères dans sa harangue, sur ce qu'il a crû que l'Académie ne pouvoit être plus belle à peindre ni prise dans un jour plus favorable, & qu'on ne devoit pas lui reprocher de s'être servi de l'occasion, il ajoute, *Cicéron a pu louer impunément Brutus, César, Pompée, Marcellus, qui étoient vivans, qui étoient présens, il les a louez plusieurs fois, il les a louez seuls dans le Senat, souvent en présence de leurs ennemis, toujours devant une compagnie jalouse de leur mérite, & qui avoit bien d'autres délicatesses de politiques sur la vertu des grands hommes que n'en sauroit avoir l'Académie Française.* Le Censeur prétend deux choses, l'une

Pag. 546.
l. 12. que le parallèle que l'Auteur fait de lui & de Cicéron, du Senat & de l'Académie ne vient point au sujet. Vous en voyez pourtant, Monsieur, la liaison & la nécessité. On reprochoit à M. de la Bruyere qu'il n'avoit fait que des Caractères dans sa Harangue, & qu'elle étoit un véritable atelier à portraits; Il répond à ses Censeurs, vous m'imputez un crime qu'on n'a jamais imputé à Cicéron

Cicéron

Cicéron quoi que plus coupable que moi. Vous me reprochez que j'ai loué des Académiciens, que je les ai loués tous ; s'est-on avisé de reprocher à Cicéron qu'il avoit loué Brutus, César, Pompée, en présence de leurs ennemis. Ce parallèle vient donc parfaitement au sujet.

Le Critique insiste & soutient que ce parallèle n'est ici amené que pour affaiblir le mérite de l'Académie. On diroit ; poursuit-il, que l'Auteur des Caractères peu accoutumé au stile du Panegirique se repentiroit d'avoir fait celui des Académiciens. Voyez, Monsieur, jusqu'où va la malignité de cette interpretation. Le Censeur n'a pû s'empêcher de la blâmer, & de déclarer enfin que ce que M. de la Bruyere disoit de l'Académie pouvoit être pris en bonne part. Je défie qu'on le prenne autrement. L'on conçoit d'abord, que M. de la Bruyere, qui pour louer l'Académie fait une opposition de ses sentimens à ceux d'une Compagnie jalouse du mérite des grands hommes, (il entend le Senat) l'on conçoit, dis-je, que le Panegiriste suppose que

Ibid. l. 15.

l'Academie n'est point entachée d'un tel vice , qu'elle voit le merite sans regret , qu'elle l'admire sans envie ; & c'est à ce Caractere qu'il veut la distinguer du Senat , Compagnie jalouse , Societé envieuse , plus offensée du merite des grands hommes que digne de les posseder. Le Censeur qui n'a pas pénétré cette delicatessé est donc ici retombé dans l'inconvenient où je l'ai vû embarqué une infinité de fois. Ce que j'ai lû dans M. de la Bruyere regarde son Critique de bien près , *le plaisir de la Critique ôte celui d'être vivement touché de tres-belles choses.* Quand on a pris la resolution de s'opposer à la lecture d'un bon ouvrage , il faut necessairement , pour la malheureuse satisfaction d'un juge prevenu, que tout lui paroisse mauvais. Le Censeur veut l'être en toutes choses, il se prive donc lui-même du plaisir que vous & moi recevons de la lecture de M. de la Bruyere,

Caract. p.
18.

L'Auteur des sentimens Critiques badine étrangement sur la septième page de cette Preface ; il assure que la demeure des grands Seigneurs n'est

Pag. 147.
l. 19.

doit jamais être appelée *maison*, & cela à l'occasion de ce que M. de la Bruyere a dit, *ils partirent pour la Cour, ils allerent de maisons en maisons.* Il suffiroit de se retrancher sur la negative; mais comme tous ceux qui sont à la Cour n'ont pas d'hôtels, que la plupart, sans excepter les grands Seigneurs, sont obligez d'occuper des entresoles, ce n'est pas leur faire injure que de qualifier ces petites demeures du nom de *maisons*.

Autre minutie; il prétend que cette phrase, *il n'y a aucun stile dans ce discours*, n'est point François; sa raison est que *la maniere d'écrire qu'elle qu'elle soit est toujours un stile.* Mauvaise raison. Le mot de *stile* porte avec soi la signification de l'Epitete qu'on lui veut donner, en sorte que dire d'un ouvrage *il y a du stile* ou *il n'y en a point*, c'est faire entendre que l'ouvrage est bien ou mal écrit. Je me suis avisé, pour connoître si je ne me trompois pas, de consulter Furetiere, j'y ai lû cette decision, *on dit qu'un Auteur n'a point de stile quand il n'a pas l'art de*

Ibid. l. 28.

bien ranger ses paroles , de bien exprimer ses pensées. Les décisions du Critique seroient merveilleses , s'il apportoit de telles autoritez ; où les prendroit-il ?

Pag. 549. l. 17. Troisième observation également frivole , & toujours sur la même page. Il soutient que M. de la Bruyere n'a pas été correct , lors qu'il a écrit , *ils dirent tant de mal de ma harangue , &c....* Ce terme n'est pas au gré du Censeur ; il n'en juge pas comme il faut ; il ne peut pas néanmoins approuver ces phrases *diffamer un ouvrage , décrier un ouvrage* , qu'il n'approuve en même tems celle-ci , *dire du mal d'un ouvrage* , puis que la diffamation ne vient que du mal qu'on en a dit.

Pag. 550. l. 1. Monsieur de la Bruyere poursuit ses plaintes contre ses ennemis , ils prononcèrent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi , pas même la moindre Preface. Le Critique tient ce langage , pour moi qui ne suis point homme de cabale , & qui me range du côté de ceux qui estiment les ouvrages de M. de la Bruyere , je n'ai pû m'empêcher de hazarder dans ma première

Lettre qu'il n'étoit pas né pour les grands sujets ; Vous m'avouerez qu'il ne brille pas en effet dans les discours où il faut de l'ordre & de la suite. Je ne repeterai point, Monsieur, ce que j'ai répondu à cet endroit de la première Lettre du Censeur ; je crois même avoir depuis observé qu'il n'avoit pas eu raison d'avancer une proposition si injurieuse à un Ecrivain dont il a admiré le genie dans les Caractères les plus étendus. Je dois ajoûter que M. de la Bruyere n'affecte pas de briller. Ce n'est point là son esprit, il n'appartient qu'au Critique de tomber dans ces ridicules affectations.

L'Auteur des Caractères qui ne pouvoit en ignorer le succès, oppose la voix publique à ceux qui par une secrète jalousie s'étoient liguez contre lui. Il s'y prend de la sorte ; je ne doute point que le Public ne soit enfin étourdi & fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui d'un vol libre & d'une plume legere se sont élevez à quelque gloire par leurs écrits. Le Critique se plaint que M. de la Bruye-

Pag. 551. se se loüe trop ouvertement. N'y a-t-il pas des occasions où l'on est obligé, malgré toute sa modestie, de parler de soi en termes avantageux? Celle-ci en étoit une. L'on a à faire à des juges malins, à des Critiques envieux, il est nécessaire de justifier les choses qu'ils reprennent; cela engage à se justifier soi-même; Un Ecrivain n'est point presomptueux qui veut opposer aux malins jugemens de quelques particuliers l'approbation publique. Il s'agit de sçavoir si M. de la Bruyere a eu cette approbation. C'est une question de fait qui se trouve décidée à son avantage; Le Censeur en fournit lui-même des preuves qu'il auroit mauvaise grace de desavouer. Il a appelé *juste* le ressentiment que l'Auteur avoit du succez de ses Caractères, il a dit que *l'admiration du Public a été legitime*, il a mis M. de la Bruyere au nombre des *Ecrivains celebres*. Monsieur de la Bruyere ainsi honoré d'une estime universelle auroit manqué de reconnaissance envers le Public, s'il n'avoit appuyé la justice de ses suffrages. C'est donc

le goût du Public plutôt que son Ouvrage propre qu'il défend par les loüanges qui semblent ne regarder que sa personne.

Monsieur de la Bruyere continue de parler à ses envieux, mauvais juges qui loient volontiers de mediocres ouvrages, mais qui attaquent avec fureur ce qui est universellement approuvé. *Prose, Vers*, c'est le détail dans lequel il entre, *Prose, Vers*, tout est sujet à leur censure. Tout est en proie à une haine implacable qu'ils ont conçue contre ce qui ose paroître dans quelque perfection & avec les signes d'une approbation publique. On ne sçait plus quelle morale leur fournir qui leur agrée; il faudroit leur rendre celle de la Sere, ou de Desmarets, & s'ils en sont crûs, revenir au Pedagogue Chrétien, & à la Cour Sainte. Le Censeur a une plaisante délicatesse & un scrupule des plus singuliers; Je ne passe point, dit-il, *ibid. l. 25.* ce trait à l'Auteur, je m'étonne qu'il lui soit échappé. Car il avoit, on peut l'assurer, beaucoup de Religion, & une grande veneration pour tous les Livres de Pieté; il regarde ceux qu'il nomme

comme le pis aller d'un homme du monde par le reproche qu'il fait à certains de ne pas admirer ses Caractères. Le Critique a raison de louer la piété de M. de la Bruyere , il n'a pas toujours été dans ses sentimens à son égard ; il ne persiste pas même longtemps dans la bonne opinion qu'il vient de concevoir ; Cette louange qu'il lui donne d'un côté, cette justice qu'il lui rend , il la lui derobe aussi-tôt.

C'est tres-mal prendre la pensée de M. de la Bruyere que de soutenir qu'il *regardoit les Livres de Pieté comme le pis aller d'un homme du monde.* Si les Livres dont il parle , étoient , je ne dis pas seulement des Livres Canoniques , je dis plus , si les pieux sentimens qui y sont renfermez , étoient exposez à sa critique , on se plaindrait avec raison qu'il est un impie ; ce reproche ne peut pas lui être adressé ; il approuve la morale en quelques endroits qu'elle se trouve , mais il attaque le stile d'un Ecrivain qui tourne mal de bonnes choses , ou plutôt il condamne le goût des hommes qui ne sçauroient

Toujours s'accommoder d'un même genre d'écrire, & qui malgré l'incertitude de leur goût qu'on tâche de satisfaire par une nouvelle manière de tourner la morale, se rendent de plus en plus difficiles. C'est pour cela que M. de la Bruyere dit, *il paroît une nouvelle Satyre écrite contre les vices en general qui d'un vers fort & d'un stile d'airain enfonce ses traits contre l'avarice, l'excès du jeu, la chicanerie, la mollesse, l'ordure & l'hipocrisie où personne n'est nommé ni désigné, où nulle femme vertueuse ne peut ni ne doit se reconnoître; Un BOURDALOÛE en Chaire ne fait point de peintures de crime; ni plus vives, ni plus innocentes, il n'importe, c'est médifance, c'est calomnie; voilà depuis quelque tems leur unique ton.* Ce trait que j'ai crû devoir citer tout au long prouve que l'intention de M. de la Bruyere n'a point été de blâmer les Livres de Pieté par rapport à eux-mêmes; mais de montrer la bizarrerie des Lecteurs, qui tantôt se plaignent qu'une morale est fade, tantôt qu'elle est trop piquante & qui ne veulent pas se contenter des ouyres

ges que l'on tâche de conformer aux souhaits de leur curiosité.

J'allois oublier de vous observer que le Critique se plaint que ce commencement de phrase sent le Poëme , *il paroît une nouvelle Satyre qui d'un vers fort & d'un stile d'airain , &c....* A dire vrai , je reconnois dans les derniers mots un vers de cinq pieds ; mais s'il ne tient qu'à tronquer une phrase , je mets en fait qu'il n'y a point de ligne dans un discours qui ne paroisse un vers , & point de pages qui ne semble un Poëme.

Ma plume me reproche la peine que j'ai voulu me donner de répondre aux quatre ou cinq objections suivantes ; comme elles ne la méritent pas je passe à la page 554.

Monfieur de la Bruyere témoigne dans sa Preface qu'il a hésité quelque tems s'il devoit rendre son Livre public , & qu'il a *balancé entre le desir d'être utile à sa patrie par ses écrits , & la crainte de fournir à quelques-uns de quoi exercer leur malignité.* Il continue , *mais puis que j'ai eu la faiblesse de publier ces Caracteres , quelle digni-*

éleverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la Ville & qui bien-tôt va gagner la Cour. Le Censeur répond, dès que M. de la Bruyere à crû que son Livre pouvoit fournir à quelques-uns de quoi exercer leur malignité, c'est foiblesse de l'avoir mis au jour. La reforme des mœurs qu'il entreprenoit étoit incertaine, il en desespéroit même; c'est un événement, a-t-il dit page 479, qu'on ne voit point. Mais d'une autre part il n'étoit que trop assuré que le sort de ses écrits seroit de donner lieu à de mauvaises interpretations. Qui eût crû un Philosophe, un Socrate, il s'appelle ainsi lui-même, qui l'eût crû capable d'une telle foiblesse. Répondons; par ce mot de foiblesse on ne doit pas entendre une faute considerable, on ne doit pas même seulement entendre une faute, ce mot exprime ici une espece de complaisance.

Monsieur de la Bruyere voyoit d'un côté le profit que le Public tireroit de la lecture de ses écrits; il prevoyoit d'un autre côté les dangereuses interpretations qui inonderoient la Ville & la Cour, tout cela redoubloit son incertitude. Produira-

et il les écrits ? L'intérêt public l'en sollicite : Quelques particuliers les expliqueront desavantageusement ; ne les produira-t-il pas ? Oh ! il n'y a point à balancer ; il ne faut pas que la malignité d'un certain nombre de Lecteurs nuise à l'utilité commune. Sur cela l'Auteur des Caractères se determine à les mettre au jour. Cette resolution qu'il appelle *foiblesse* est une veritable complaisance dont nous devons lui sçavoir gré ; c'est une *foiblesse* si l'on veut, ou plutôt c'est l'effet d'une grande constance , d'un esprit au dessus de toutes les craintes , parce que M. de la Bruyere n'a pas laissé de se produire , quoiqu'il sçût qu'on se souleveroit contre lui ; *foiblesse* exprime donc ici la même chose que *force* ; Il n'est là que par opposition & que pour donner un tour adroit à la pensée.

Tout homme qui traite des mœurs a besoin de force pour ne point ceder aux reflexions qui lui viennent sur la malice des sots interpretes : il est impossible qu'il ne prevoye pas que ses caractères seront le sujet de mille

DE M. DE LA BRUYERE. 44)
explications desavantageuses. Si cette
consideration arrêtoit les Ecri-
vains , nous serions privez de nos
meilleurs Ouvrages ; je dis plus , si
cette consideration devoit arrêter
l'éclat de tout ce qui peut donner
lieu à ces interpretations malignes ,
il faudroit que les Predicateurs s'in-
terdissent la Chaire ; car ils sont
obligez de tracer des portraits , &
les Auditeurs ne peuvent resister au
desir d'en faire l'application. Les
Predicateurs qui ignorent le plus
souvent quels gens ils peignent, sça-
vent bien qu'on ne manquera pas
d'en reconnoître plusieurs dans leurs
peintures ; quoi qu'ébauchées par le
secours de la seule imagination , on
les croira faites de dessein : Les accu-
sera-t-on de *foiblesse* ? Les nommera-
t-on *calomniateurs* ? Ils ont leur ex-
cuse ; cette même excuse entre ne-
cessairement dans la deffense de M.
de la Bruyere : La Morale ne peut
point être traitée sans principes , &
les principes seroient mal établies si
l'on n'en tiroit des consequences : or
les portraits que fait un Orateur ou
un Ecrivain , sont tantôt ces princi-

pes , & tantôt ces conséquences. L'on declame contre l'avarice , il faut montrer les peines d'un avare , ses chagrins , parcourir ses injustices ; quelque vague que soit ce détail , chacun croira que le Predicateur a voulu peindre un tel homme plus connu dans le monde sous le titre d'avare que par son nom de famille.

Qu'un Ecrivain fasse le même portrait , l'application sera encore plutôt faite ; on a le tems de consulter les traits , de les confronter soi-même , de les montrer à d'autres ; on fait valoir ses jugemens , on ne balance point ensuite à conclure que l'Auteur a parlé de tels & tels qu'on sçait avoir recours à l'injustice pour s'enrichir , & mourir de faim de peur de tomber dans une indigence qu'ils craignent à mesure que leurs grandes possessions les mettent hors d'état de la craindre. Je suis même assuré que ces deux mots qui viennent de m'échapper , ces traits, bien que de phantasie, ne laisseront pas de fournir matière à plus d'une application. Sera-ce ma

faute , ou celle des Lecteurs : Je proteste que je n'ai personne en veüe ; je suis prêt de l'affurer par des sermens , il n'importe , le Lecteur ira son train. Monsieur de la Bruyere avoit reiteré les mêmes protestations , elles ont été inutiles. De là ses plaintes contre ceux qui ont répandu dans le public des *clefs* où sont designez mille gens qu'il ne connoissoit point, ou qu'il auroit menagés s'il les avoit connus :

Une chose qui devoit en ces rencontres mettre un Auteur à couvert de tout soupçon est que dans quelque Ville que se debite un Livre imprimé à Paris, chacun pour le bien de sa patrie , ou pour sa propre satisfaction se donne la peine de fabriquer une clef qui designe ses Concitoyens : Voilà ce qui a multiplié celles des Caracteres ; l'Auteur nous avertit qu'à Romorentin, à Mortaigne , & à Belesme on en a appliqué plusieurs à la Baillive , à la femme de l'Assesseur, au President de l'Election , au Prevôt de la Maréchaussée , & au Prevôt de la Collegiate : Il avoit raison de dire

après cela , qu'on me permette une vanité sur mon Ouvrage ; je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en general , puis qu'elles ressemblent à tant de particuliers , & que chacun y croit voir ceux de sa Ville ou de sa Province.

Je me suis un peu étendu sur cette reflexion : elle tend à justifier les intentions de M. de la Bruyere autant que son Ouvrage , & la personne autant que les gens qu'on a crû reconnoître dans ses Caracteres. Le Critique a poussé plus loin que les autres les prejuges particuliers. Toutes les fois qu'il lui est tombé sous les yeux le portrait d'un Auteur bon ou mauvais , il n'a pas manqué de dire ; Monsieur de la Bruyere s'est peint lui-même , sans y penser , ajoutoit-on quand le Caractere étoit injurieux comme celui d'Acis page 163 ; & par orgueil quand il étoit avantageux , comme celui d'Antisthenes , d'Antisthies. C'est pour attirer de nouveau à M. de la Bruyere le reproche d'Ecrivain orgueilleux , que le Critique affecte de ré-

peter qu'il s'est appelé *Socrate*. L'on Pag. 555
s'avise bien tard de cette inter- l. 10.
pretation. Il n'est parlé de *Socrate* qu'à
la page 472. Le Censeur qui n'a pas
voulu perdre cette découverte, en
auroit plutôt fait la matière d'une
Lettre nouvelle que de la manquer.
Reprenons la suite de ses judicieuses
& importantes remarques.

Monsieur de la Bruyere à qui ses
ennemis imputoient d'avoir fait une
harangue longue & ennuyeuse, leur
répond, *je pouvois suivre l'exemple de*
ceux qui postulant une place dans cette
Compagnie, sans avoir jamais rien
écrit, annoncent dedaigneusement la
veille de leur reception, qu'ils n'ont que
deux mots à dire & qu'un moment à
parler, quoique capables de parler beau-
coup & de parler bien. Le Censeur n'a
pas jugé à propos de rapporter ces
deux dernières lignes; il a eu raison,
car elles auroient tout d'un coup
montré le ridicule de sa remarque.
Il est, dit-il, impossible que l'on sçache Pag. 556
si un homme écrit bien à moins qu'il l. 26.
n'ait écrit; la perfection suppose l'habi-
tude & l'habitude n'ait de l'action. On
dit qu'une personne est capable d'écrire,

quand le Public a vu de ses Ouvrages
& les a admirez ; jusque là l'éloge n'a
pas la verité pour fondement. C'est
trop raffiner. Quoi que M. de la
Bruyere dise que ces gens n'ont ja-
mais écrit , il entend , & nous de-
vons ainsi l'entendre , qu'ils n'ont
point mis d'ouvrages en lumieres.
Car il est impossible qu'un homme
n'ait fait quelques Lettres , quelques
Poësies , ou qu'il n'ait donné d'au-
tres marques d'érudition : Or tout
cela ne s'appelle point *Ecrire* jusqu'à
ce qu'on en ait fait part au Public.
Le Critique devoit faire cette diffe-
rence ; je ne doute point qu'il ne l'ait
sentie ; ma preuve est que non seu-
lement il ne s'est pas attaché aux
deux dernieres lignes de la phrase ,
il a negligé même de les citer ; elles
n'auroient servi qu'à le condamner
plûtôt. Je lui aurois en effet répon-
du , vous concevez que ces gens ,
quoi qu'ils ne parlent qu'un mo-
ment , sont capables de parler beau-
coup & de parler bien ; pour quoin
croyez-vous pas que ceux qui ont
peu écrit sont capables de bien écri-
re ? Cet argument l'auroit emba-

DE M. DE LA BRUYERE. 451
rassé ; il n'a cité le passage qu'à demi,
afin de ne pas en effuyer la force.

Sa dernière reflexion sur la Preface tend à mépriser sans aucun ménagement la harangue de M. de la Bruyere. Il ose avancer qu'elle a donné lieu à un nouveau statut de l'Academie qui porte qu'aucun discours n'y pourra être prononcé , qu'il n'ait été vû par deux Academiciens. Le Critique a eu de mauvais memoires. Les gens qui les lui ont donnez avoient à satisfaire leur haine. L'examen de cette harangue sera la matiere de la Lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire sur la fin de la semaine où nous allons entrer. Monsieur le Marquis de... veut que je l'accompagne à sa terre ; il m'a promis un petit cabinet où j'aurois toute la liberté de finir l'Apologie de Monsieur de la Bruyere ; il a vû quelques-unes de mes Lettres , il a même une certaine jalousie de n'avoir pas été le premier à les voir. Il m'est glorieux,

Pag. 550.

Monfieur , de faire des rivaux , mais encore plus glorieux de ſçavoir vous preferer à tous les autres , croyez-moi parfaitement attaché à vôtres ſervice , &c.

LETTRE XXIII.

Où l'on examine ce qui a été objecté par le Censeur contre le discours prononcé par M. de la Bruyere dans l'Academie Française,

MONSIEUR,

L'air de la Campagne ne m'a point dissipé ; j'ai donné à la lecture de M. de la Bruyere le tems que les autres donnoient à la chasse. La diligence de ma Lettre vous fera connoître que je n'ai pas perdu un moment. Resolu pour remplir votre curiosité , de finir l'Apologie d'un illustre Academicien , je vais examiner la harangue qu'il prononça le jour qu'il reçût ce beau titre ; il le meritoit depuis long-tems.

Le Critique ne seroit pas content de lui-même , s'il n'attaquoit toutes les premières phrases de chaque

sujet. Il a repris le commencement du discours sur Theophraste, celui du petit discours qui est en tête des Chapitres & dans ceux-ci les premiers caracteres. Il a repris encore le debut de la Preface que j'ai examinée dernièrement ; toutes ses reflexions n'ont pas été fort justes ; c'est en parler avec trop de modestie , je devois les appeller mauvaises. Il ne reussit pas mieux à critiquer l'exorde de ce discours ; mais avec toute l'envie qu'a le Censeur de le mépriser , il ne peut pas s'empêcher d'en approuver le dessein, & de louer M. de la Bruyere qui *entre tout d'un coup en matiere sans faire un long exorde. De quoi donc l'accuse t-il ? D'avoir indiscretement repeté quelques mots. En montrera t-il un d'inutil , & que l'on pût retrancher de cette phrase si simple, si naturelle ? Il seroit difficile d'avoir l'honneur de se trouver au milieu de vous, d'avoir devant ses yeux l'Academie Françoise , d'avoir lu l'Histoire de son etablissement, sans penser d'abord à celui à qui elle en est redevable , & sans se persuader qu'il n'y a rien de plus na-*

*Pag. 577.
l. 16.*

DE M. DE LA BRUYERE. 455
turel, & qui doit moins vous déplaire
que d'entamer ce tissu de loüanges qu'exi-
gent le devoir & la coûtume par quelques
traits où ce grand Cardinal soit recon-
noissable, & qui en renouvellent la me-
moire.

La seconde reflexion du Critique
tombe sur ces mots, loüanges qu'exi-
gent le devoir & la coûtume. Voici
de quelle maniere il interprète la
chose. Cet éloge n'est point à l'avan-
tage d'un grand Cardinal qui ne scau-
roit trop être loüé; c'est dire, que défe-
rant à l'autorité & entraîné par la
coûtume on donne des loüanges, c'est
dire, qu'on ne les donneroit pas, si on
n'y étoit indiffensablement obligé par
une loi de reconnoissance & par la force
de l'usage. L'équivoque cessoit en ajou-
tant, ce tissu de loüanges qu'exige
le devoir, sur tout le merite & la verité.
Et moi, Monsieur, je prétens que
ces derniers mots, bien loin d'être
nécessaires, auroient produit un
mauvais effet. Un homme aussi de-
licat que M. de la Bruyere, qui par-
loit à des gens d'une grande péné-
tration & d'un fin discernement, à
des Academiciens, n'a pas dû s'ex-

Pag. 578.

l. 12.

pliquer trop. On doit les supposer capables d'entendre ce que l'on n'exprime pas , & d'interpréter favorablement ce que l'on n'exprime qu'à demi. Quand un Orateur dit que les *loüanges* sont exigées par le *devoir*, chacun comprend aussitôt, que ce *devoir* est excité par le *merite* de la personne, qu'on se sent forcé d'admirer publiquement des vertus dont on a été vivement touché, & qu'enfin on ne les loüeroit pas si elles ne meritoient tous les éloges qu'elles reçoivent. Cette interprétation me semble meilleure que celle du Critique ; Elle convient sur tout à un Panegirique dont le Cardinal de Richelieu est le magnifique sujet.

Ce n'est point un personnage, continue M. de la Bruyere, *qu'il soit facile de rendre n'y d'exprimer par de belles paroles.* Le Censeur prétend qu'on ne dit pas en termes de peinture, ce tableau ne rend pas bien pour marquer qu'il ne représente pas fidèlement ; Exprimer, est le vrai mot. D'accord ; mais il faut prendre garde que M. de la Bruyere qui fait un portrait
alle-

Pag. 578.
l. 28.

allegorique n'est point assujetti aux termes de la peinture. En second lieu, le verbe *rendre*, loin d'être impropre, a une signification très-étendue, il prepare les Auditeurs à se donner une idée avantageuse des hauts sentimens du Cardinal de Richelieu, des qualitez de son ame, de son grand cœur. Enfin l'Orateur a eu la precaution de l'accompagner du verbe *exprimer*; en sorte que ce second verbe dissipe l'équivoque, ou corrige le trop de hardiesse du premier. Si le Critique n'est pas content de ces trois raisons, je doute qu'il puisse être jamais satisfait.

L'on y voit sans peine qu'un homme qui pense si virilement & si juste.... on n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait. On se plaint de la nouveauté de ce terme, *penser virilement*; Pag. 572
l. 21.

Je puis répondre d'abord que tous les mots nouveaux ne sont point à rejeter; il seroit au contraire à desirer que ceux qui ont du nom dans la Republique des Lettres, & qui meritent d'avoir accez parmi les Academiciens, protecteurs nez de la Langue François,

voulussent travailler à l'enrichir. Une autre raison (car j'ai l'avantage d'en trouver plusieurs pour la deffense de M. de la Bruyere) une seconde raison est que cet adverbe *virilement* fait une belle allusion à l'epitete *mâle* dont on accompagne le mot de *stile*, quand on veut exprimer un stile ferme & énergique.

ibid. Le Censeur trouve de l'obscurité dans ces autres termes, *ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait.* Si cette phrase lui avoit paru obscure il n'auroit pas dit, *elle peut être attribuée aux plus mauvais comme aux meilleurs Ecrivains.* Il y a, répondrai-je à cela, bien des choses qui peuvent être également prises en bonne & en mauvaise part; mais l'équivoque cesse par la consideration de la personne. Le même trait qui dans un Panegirique tient lieu de loüange, devient une fine ironie dans une Satyre. Monsieur de la Bruyere qui loüe la maniere d'écrire du Cardinal de Richelieu se fait assez entendre: s'il avoit ainsi parlé dans ses Caracteres d'un mauvais Auteur, on l'auroit entendu autrement: car

DE M. DE LA BRUYERE. 459
c'est dire qu'un homme étoit né pour
écrire comme il a fait , & qu'il étoit
impossible d'écrire mieux ou plus
mal ; *mieux* c'est le vrai sens du Pa-
negirique , *plus mal* ce seroit l'inter-
pretation naturelle d'un portrait Sa-
tirique.

Une vie laborieuse (c'est toujours
du Cardinal de Richelieu dont il est
parlé) *une vie laborieuse & languissan-*
te souvent exposée a été le prix d'une si
haute vertu. Le Censeur donne à cet-
te loüange le nom d'injure. On ne s'y
prendroit pas autrement , dit-il , pour
loüer le merite d'un homme qui auroit
été persecuté. Ne diroit-on pas que la
vertu de M. de Richelieu fût une vertu
sans honneurs & sans recompense. Que
manquoit-il à sa gloire ? Si le Critique
avoit un peu réfléchi , il auroit vu
que la pensée qu'il condamne n'offre
point le sujet d'une explication des-
avantageuse. Car M. de la Bruyere
ajoute aussi-tôt , *depositaire des Tre-*
sors de son Maître , comblé de ses bien-
faits , ordonnateur , dispensateur de ses
Finances , on ne sauroit dire qu'il est
mort riche. Le Panegiriste a donc
voulu marquer l'extreme desinte-

Pag. 580.
l. 1.

ressement d'un Ministre qui oublioit les siens , lui même , plus occupé du bonheur de l'Etat que du soin de sa fortune. Quand il dit , *une vie laborieuse a été le prix d'une si haute vertu* , il fait entendre que cela est venu non point par l'injustice du Prince , mais par le choix de ce grand homme , qui pour se récompenser de ses peines en embrassoit de nouvelles , joyeux de se délasser de ses premiers travaux par d'autres entreprises plus glorieuses au Roi , & s'il le pouvoit , plus salutaires à la France.

Le croiroit-on, Messieurs, cette ame sérieuse & austere, formidable aux ennemis de l'Etat , inexorable aux factieux , plongée dans la negociation.... a trouvé le loisir d'être sçavante. Et vous, Monsieur , que croiriez vous que le Critique reprenne dans ce nouveau trait de louïange ? Je sçai (dit-il , entre autres choses que je passe) je sçai que l'on a écrit ,

Pag. 581.
L. 5.

Cette ame genereuse a couru les hazards ,

Mais c'est le stile de la Poësie : prendre

l'ame pour la personne ; cette ame est sçavante, *au lieu de dire*, c'est un homme sçavant, un genie profond, un bel Esprit, *je ne le risquerois pas*. Il ne s'agit pas de sçavoir ce que le Critique risqueroit ou ce qu'il ne risqueroit pas ; il n'a aucun droit sur la langue, & il ne lui convient point d'prononcer des decisions. Je lui demande qu'elle raison empêche qu'on n'appelle une *ame*, *sçavante* ? Est-il rien de plus regulier que de lui attribuer les qualitez qui lui conviennent naturellement, puis que l'usage permet qu'on lui en attribue de metaphoriques ? On dit par exemple, *une ame basse*, *une ame noire*. L'on dira à plus forte raison *une ame sçavante*.

Le Censeur est en train de faire le beau parleur ; il employe deux pages entieres à blâmer quelques expressions telles que celles-ci, *contempteurs de la vertu & de toute association qui ne roule pas sur l'interêt*, &c.... Je le renvoye au Dictionnaire de l'Academie, il y trouvera ces termes bien établis.

Il blâme encore le mot de *medita-*

Pag 183.
l. 18.

riens, & soutient que c'est mal louer le Cardinal de Richelieu que de dire il a consacré ses meditations & ses veilles au bien de l'Etat. Ce terme meditations est, reprend-il, un terme consacré qui ne doit point être étendu au delà de ces reflexions importantes d'un Chrétien sur l'éternité. Plaisante délicatesse ! aucun de nos bons Auteurs ne la eût. Monsieur de Saint-Evremond s'est servi dans le même sens du mot de meditations en plusieurs endroits. Nous lisons Tom. 1. page 245. *Au milieu de ces meditations qui me desabusoient insensiblement, &c....* Quand je songe aux profondes meditations que les Mathematiques exigent ; Page 346. *Il faut du silence, du repos & de la meditation pour profiter de ce que l'on a vu.* Page 351. *On voit des genies extraordinaires passer tout d'un coup de la meditation du cabinet aux charges les plus difficiles :* Tome 2. page 1. *Vous n'êtes plus si sociable que vous étiez ; vos meditations vous ont ôté votre belle humeur.* Ces autoritez sont surabondantes dès que je puis montrer que M. de la Bruyere s'est servi du même terme sans qu'on l'ait

DE M. DE LA BRUYERE. 463
pû condamner. Il a écrit page 66.
*Emile étoit né ce que les plus grands
hommes ne deviennent qu'à force de
regles, de meditation, & d'exercice;*
& page 144. *C'est beaucoup que Troile
forte de ses meditations pour contredire.*
Ces endroits n'ont point échappé
par hazard au Censeur, il a fait de
tres-longues reflexions sur ces deux
Caracteres où il n'a épargné que le
mot de *meditations* qu'il s'avise main-
tenant de reprendre.

Il n'ignoroit pas quels sont les fruits
de l'Histoire & de la Poësie. Le Cen-
seur trouve que cela va bien jusques-
là, mais ceci tombe, il n'ignoroit pas
quelle est la necessité de la Grammaire.
Voici sa raison; Il y a tant de choses
à dire en faveur de l'Academie que je
ne pardonne pas à un Orateur de placer
la Grammaire dans un discours où il
pouvoit s'étendre sur les avantages de
l'Histoire, la noblessè de la Poësie, la
perfection de nôtre langue, &c.... Mau-
vaise raison. Nous ne devons point
rougir d'entendre parler de la Gram-
maire qui prescrit de justes regles
pour l'exposition de nos pensées, &
pour la perfection de nos discours.

Pag. 584.
l. 1.

Bien loin que ce détail dans lequel M. de la Bruyere juge à propos d'entrer soit bas & insipide, il est relevé par l'honneur qu'il fait à la Grammaire de l'appeller *la base & le fondement des autres Sciences*. Elle est en effet la source des principes, elle donne de l'ordre aux conséquences, de la force aux preuves, de la politesse aux expressions, & de l'ornement aux discours. Ce n'est pas assez d'avoir une belle imagination, il faut un beau langage. L'esprit forme les pensées, la Grammaire les produit; Comme les Académiciens sont proprement institués pour en maintenir les droits, il étoit nécessaire que l'Orateur en dît un mot.

Monsieur de la Bruyere parlant de l'Academie où *la vertu seule est admirée, le mérite placé, l'esprit & le savoir rassemblez par des suffrages*, dit, *Voilà, Messieurs, vos regles & vos principes dont je ne suis qu'une exception*. Le Censeur qui a tant de fois accusé l'Auteur d'être vain & presomptueux, fâché maintenant de ne pouvoir blâmer sa modestie,

s'écrie, *pointe fade, pensée commune tirée d'un Proverbe usé par le Peuple !* il ajoute, *si M. de la Bruyere a de lui ces sentimens, pourquoi a-t-il traité d'ennemis, de vieux corbeaux, d'oiseaux lugubres ceux qui n'ont pas admiré sa barangue ? Il détruit dans sa Preface ce qu'il établit dans son discours.* La raison en est bonne. Quand M. de la Bruyere parle à des gens qu'il croit fort au dessus de lui, il reconnoît volontiers la superiorité de leur mérite, & ne rougit point de se déclarer leur inferieur. Mais lors que par un pur esprit de jalousie & de haine l'on s'efforce de le mépriser, il se deffend & tâche de ne point laisser à ses ennemis l'avantage de le mépriser impunement. Je l'approuve d'en user de la sorte.

Page 28. il compare l'Academie Françoise à ce grand & premier Concile où les Peres qui le composoient étoient remarquables chacun par quelques membres mutilés ou par les cicatrices qui leur étoient restées de la persecution. Ils sembloient tenir de leurs playes le droit de s'asseoir dans cette assemblée generale de toute l'Eglise. Il n'y avoit aucun de vos

illustres Predecesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux qui lui avoit fait un grand nom & qui lui donnoit rang dans cette Academie naissante qu'ils avoient comme fondée. La seule lecture de cette comparaison en découvre les justes rapports, le Critique a juré qu'il n'y en trouveroit pas; tres-fidele à son serment il conclut qu'il n'y a pas la moindre convenance entre l'Academie & cette Assemblée, entre les Academiciens & les Peres du Concile.

Pag. 586.

Ibid. l. 19. Autre subtilité; on ne peut pas dire que ces premiers Maîtres de l'éloquence Françoisse avoient fondé l'Academie: son établissement, ainsi que l'a remarqué le Panegiriste, est dû au Cardinal de Richelieu; il en est le Fondateur: personne ne lui dispute cette gloire. Le Censeur prend la chose de travers. Par ce mot fondé M. de la Bruyere n'entend pas que les Academiciens ayent fondé l'Academie; On sçait bien que l'établissement en est dû au Cardinal de Richelieu; il entend seulement que les Academiciens ont

DE M. DE LA BRUYERE. 467
contribué par leurs Ouvrages à rendre cet établissement solide; aussi a-t-il usé d'un correctif, *ils avoient comme fondé* : l'Auteur pouvoit même n'en point user; car il étoit inutile que M. de Richelieu travaillât à cette fondation, s'il n'y avoit eu des gens de Lettres capables de remplir ses desseins. Ceux qui en ont été jugez dignes sont devenus en même tems les Fondateurs de l'Academie. On peut leur donner ce titre glorieux; il est autant dû à leurs beaux Ouvrages qu'aux liberalitez d'un Cardinal magnifique.

C'est un grand hazard de ce que le Critique approuve les Caracteres que M. de la Bruyere a glissez dans sa Harangue: Ce seroit un hazard plus extraordinaire, s'il ne faisoit point succeder à une courte louange quelques traits Satiriques. Vous avez lû dans M. de Saint-Evremond, *lorsqu'un doux souvenir détourne nôtre pensée de ce que nous sommes sur ce que nous avons été, nous attribuons des agrements à beaucoup de choses qui n'en avoient point, parce qu'elles rappellent dans nôtre esprit l'idée de nôtre jeunesse*

Tom. 1.
page 224.

où tout nous plaisoit par la disposition de nos sentimens. On accuse M. de la Bruyere de s'être approprié cette pensée ; Jugez , Monsieur , si le reproche est veritable , il parle ainsi de Racine , *Quelques-uns ne souffrent pas que Corneille , le grand Corneille, lui soit preferé ; quelques autres qu'il lui soit égalé ; ils en appellent à l'autre siècle ; ils attendent la fin de quelques vieillards qui touchent indifferemment de tout ce qui rappelle leurs premieres années n'aiment peut-être dans Oedipe que le souvenir de leur jeunesse.* Je suis tres-persuadé que M. de Saint-Evremond, au lieu de reclamer ce trait , a souhaité que le sien fut aussi beau.

Il faut , Monsieur , que je me serve d'une ironie. Les Academiciens ont eu grand tort de recevoir parmi eux un homme qui ne sçavoit pas sa langue , un M. de la Bruyere si fertile en mauvaises phrases & en termes irreguliers. Celui-ci par exemple , déplaît à son Critique , *Quelle grande acquisition avez vous faite en cet homme illustre ?* Admirez , je vous conjure (c'est toujours sur le ton ironique que j'écris) admirez la bel-

le remarque d'un Censeur tres-judicieux : Cette expression faire acquisition d'un homme sort du naturel. l. 3. Pag. 582;

On ne fait acquisition que des choses qui sont dans le commerce ; & si l'on peut dire faire acquisition d'un homme , c'est un terme de guerre où les soldats s'attachent. Prenons maintenant le ton serieux. En verité ; Monsieur, est-il permis de pointiller de la sorte ; des reflexions pueriles devroient-elles entrer dans un sujet aussi grave que l'est une dissertation sur des ouvrages d'esprit ?

Monsieur de la Bruyere fait l'énumération de tous les talens qui distinguent chacun des Academiciens. Il parle en premier lieu des Orateurs Sacrez , ensuite de ces gens amateurs de l'antiquité , & dit à l'occasion de ceux-ci , *Admire t-on une vaste & profonde litterature qui aille fouiller dans les archives de l'antiquité pour en retirer des choses ensevelies dans l'oubli , échappées aux Esprits les plus curieux ; ignorées des autres hommes , une memoire , une methode , une precision à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une seule année , quelque-*

fois d'un seul jour sur tant de siècles & cette doctrine admirable vous la passez : elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette savante Assemblée. Le Critique prétend que ce correctif ou du moins ne fait pas hon-
Pag. 589. neur aux Academiciens, & qu'un
l. 5. homme qui loueroit finement ; n'eût fait aucune reserve de peur d'exciter l'envie des Auditeurs que cet éloge ne regardoit pas. Il prouve justement qu'il seroit aussi mauvais Panegiriste qu'il est un Critique peu raisonnable, s'il louoit tout le monde avec la même facilité qu'il montre à blâmer toutes choses. Il n'y a pas en effet de louange plus grossiere que celle qui est donnée en termes vagues & generaux. Monsieur de la Bruyere ne pouvoit accorder à tous les Academiciens un merite, propre seulement à quelques-uns, sans faire une injustice aux uns & une injure aux autres ; car tout éloge qui sent la flatterie fait aussi peu d'honneur à ceux qui ne le meritent pas, qu'il offense ceux à qui il est dû. Les gens de Lettres ne devoient pas se choquer qu'on ne les mît pas au rang des

Predicateurs, les Predicateurs n'avoient pas de quoi murmurer, qu'on vantât le merite des Poëtes; chacun à son talent; Il suffisoit, pour n'avoir pas lieu de se plaindre, que M. de la Bruyere n'eût point loué les uns preferablement aux autres, il suffisoit qu'il eût eû la precaution de dire à tous les Academiciens, *Toutes les sortes de talens que l'on voit répandus parmi les hommes se trouvent partagez entre vous.* Là il n'y a point d'exception.

Si l'on est curieux du don de langues, &c.... Des qualitez si rares ne vous manquent pas. Le Censeur rappelle une delicatelle qu'il a déjà eüe & que je me souviens d'avoir blâmé en deux ou trois de mes Lettres. *Le don des langues est, dit-il, un terme consacré; l'avantage n'en a été accordé qu'aux Apôtres.* N'y a-t-il qu'un sens à donner à tous les mots, & à cause que l'on dit *les Mysteres de la Religion*, ne sera-t-il plus permis d'écrire *un mystere d'iniquité*? Je vous ait fait voir que c'étoit là une absurdité insigne. Prenons la pensée de M. de la Bruyere dans sa signification naturelle. Il

Ibid. l. 12.

entend par le don des langues la science des langues Etrangères. Comme c'est une étude difficile, étendue, une science rare & extraordinaire, on peut nommer *un don* le progrès qu'on y fait, le succès qu'on y acquiert. Je suppose même que l'Auteur ait voulu faire allusion à la grace accordée aux Apôtres, seroit-ce une profanation de donner le même nom aux connoissances acquises à force de travail par les gens qui adorent le même Dieu, de qui les Apôtres tenoient ce don Mystérieux. Je n'usurai pas d'un raffinement blâmable, lors que je dirai que tous les talens des hommes sont des dons du Ciel ; je le dis après S. Paul, qui, pour humilier & confondre les superbes, leur adresse ces belles paroles, *Quid habes quod non accepisti ; si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis.* Une main libérale nous a dispensé toutes les qualitez que l'on admire en nous, l'esprit, la memoire, le jugement, les sciences, la connoissance des langues. Toutes ces choses sont des *dons* / que nous tenons de la magnificence •

DE M. DE LA BRUYERE. 473
de Dieu. Ainsi, loin que M. de la
Bruyere ait abusé de ce terme parce
qu'il est consacré, c'est à cause que
ce terme est consacré que M. de la
Bruyere a tres-bien fait de s'en servir.

*Si l'on cherche des hommes qui fassent
parler le Prince avec dignité & avec
justesse, &c.... On affecte de trouver
ici de l'obscurité, & l'on doute si
M. de la Bruyere parle des Gouver-
neurs du Prince ou de ses Ministres.
Il s'est néanmoins clairement expli-
qué en disant, Si l'on cherche des hom-
mes habiles, pleins d'esprit & d'experien-
ce, qui par le privilege de leurs emplois
fassent parler le Prince avec dignité. Les
deux lignes que le Censeur a omises
ne laissent point d'équivoque; elles
font d'abord connoître que l'inten-
tion de M. de la Bruyere a été de
parler des Ministres. Cela, replique-
t-on, ne s'accorderoit point avec ce qui l. 12.
est écrit sept ou huit pages plus bas à la
louange du Roi; lui même est son
principal Ministre; Car ajoute-t-on,
dès qu'un Roi se charge du poids des af-
faires publiques, il n'a plus besoin d'hom-
mes qui le fassent parler avec dignité
& avec justesse: Sur tout un Roi con-*

Pag. 1904

me le nôtre qui ne prononce que des Oracles est au dessus de ce secours étranger. Cet éloge est fort étranger au dessein du Critique. Quoi qu'un Roi soit son principal Ministre, les affaires sont trop étendues pour pouvoir les executer toutes par lui-même : il faut du moins que quelqu'un redige ses volontez, & rende ses Edits publics ; ceux qui sont chargés de cet emploi honorable ont, pour ainsi dire, la gloire de faire parler le Souverain ; ils pretent leurs termes à son autorité, & sont comme les interpretes de la volonté des Rois. C'étoit pour cela que M. le Chancelier Seguier disoit de M. Thonier qu'il ne connoissoit point d'homme qui sçût mieux faire parler le Roi & avec plus de dignité. Ce M. Thonier avoit acquis une connoissance universelle des affaires de France, & avoit été successivement durant quarante années Premier Commis de trois Secretaires d'Etat.

Les trois courtes reflexions qui suivent ne demandent aucune réponse ; elles ressemblent à celles sur lesquelles je ne vous ai rien

DE M. DE LA BRUYERE. 475
écrit ; la seule lecture découvre leur
peu de solidité.

*Vous perdistes il y a quelques années
ce grand protecteur (M. le Chancelier
Seguier) le sentiment de votre perte
fut tel que dans les efforts que vous fîtes
pour la reparer , vous osâtes penser à
celui qui seul pouvoit vous la faire ou-
blier. L'Auteur des sentimens Criti-
ques fait un grand discours sur le
verbe oser : En voici un extrait qui ne
laissera pas de vous paroître long. Le
mot d'oser n'est bon que dans la bouche
de ceux que l'action regarde directement
par exemple , j'ose m'adresser à Votre
Majesté , nous osons lui représenter :
Un Orateur qui parle de cette action &
qui la loüe ne doit point dire il osa
s'adresser au Roi , ils osent lui re-
présenter ; autrement ce seroit leur re-
procher une imprudence , & imputer à
temerité un sentiment de veneration.
Cette objection est tres-mal fondée.
Quand M. de la Bruyere dit que les
Academiciens oserent penser au Roi ,
il les loüe d'une maniere fine & de-
licate ; On sçait que le propre de la
douleur est d'inspirer la timidité &
d'affoiblir le courage , d'ôter à l'es-*

Pag. 592.

prit ses forces & de jeter l'ame dans le trouble ; c'est donc comme s'il eût dit aux Academiciens , *Vous eûtes la force , le coirage , la confiance de penser au Roi.* Le verbe oser ne se prend donc pas toujours en mauvaise part , il n'est point borné à la seule interpretation que le Critique lui donne. Je veux pourtant lui accorder que ce mot designe une certaine hardiesse. Il y a tant de distance entre un Roi & ses Sujets que quelque legitimes que soient leurs demandes , c'est toujours une espece de temerité & de hardiesse de le solliciter. Tout ce qui peut la rendre excusable , est l'humanité du Prince , *aussi M. de la Bruyere n'a pas manqué de joindre ce trait , avec quelle bonté , avec quelle humanité ce magnanime Prince vous a-t-il reçûs ?* Ne seroit-ce point , Monsieur , une adresse à l'Auteur de blâmer en quelque sorte les Academiciens devant qui il parle , afin d'avoir un plus beau sujet de louer le Roi qui est leur Protecteur. Vous sçavez qu'il y a des Satires qui flattent , comme des Eloges qui piquent.

Si je n'apprehendois de faire une

digression pareille à celle dont l'Auteur demande d'être dispensé , je m'arrêteroïs à la page 593. où il équivoque sur le verbe *improver*. Son objection appuye ce qu'il veut détruire ; c'est autant d'ajouté à la defense de M. de la Bruyere.

Je l'ai vu cette reception (du Roi & de la Reine d'Angleterre lors qu'ils arriverent à Versailles) Spectacle tendre s'il en fut jamais. On y versoit des larmes d'admiration & de joye. Ce Prince n'a pas plus de grace lors qu'à la tête de ses camps & de ses armées il foudroye une Ville qui lui resiste ou qu'il dissipe les troupes ennemies du seul bruit de son approche. Je l'ai repété bien des fois , & je crains d'être encore obligé de le dire. Le Censeur a le mauvais talent de donner à toutes les pensées un sens fort équivoque.

Nul rapport , dit-il , entre un Roi qui combat & un Roi qui offre un azile à un Prince malheureux , entre un Roi à la tête de ses armées , & un Roi qui vient au devant d'une Reine fugitive ; entre un Roi qui dissipe des troupes , & un Roi qui fait accueil à son Voisin & à son Allié ; si j'avois été témoin de

Pag. 594.
l. 7.

cette reception , j'aurois vu toute autre chose. Ceux qui eurent ce bonheur ne remarquerent pas , il s'en faut bien , dans le Prince une fierté de General , ni une contenance de Guerrier foudroyant , il se dépoüilla alors autant qu'il pût de sa Grandeur , afin d'épargner à un Roi détrôné le triste souvenir de celle qu'il venoit de perdre , ou s'il lui montra toute sa gloire , ce fut pour lui en offrir le partage. Le Critique ne s'est écarté du vrai sens de M. de la Bruyere qu'afin de placer ce trait brillant. Car le vrai sens , & le but de la comparaison est que le Roi , en quelque situation qu'il soit , conserve une grace particuliere. La douleur ne le deconcerte pas comme les autres hommes ; en nous c'est une foiblesse , en lui elle est , si l'on peut parler ainsi , illustre & courageuse ; il n'est pas moins grand dans les occasions où sa bonté compatissante le fait paroître affligé , que dans celles où une victoire remportée lui donne de la joye.

Ce Prince humain & bien-faisant que les Peintres & les Statuaires nous représentent , vous tend les bras , vous regarde

avec des yeux tendres & pleins de douceur, c'est là son attitude. Le Censeur dit, une reflexion que je ne puis m'empêcher de faire est qu'ici le Panegiriste l. 26. Pag. 195: donne au Roi des yeux tendres & pleins de douceur, & quand il parle de la reception que Sa Majesté fit à une famille affligée, spectacle tendre s'il en fût jamais, il insinue que le Roi paroissoit aussi grand, aussi fier, que s'il foudroyoit des villes ou qu'il dissipât des troupes ennemies, il y a là de la méprise. Toute la méprise est du côté du Censeur. Le mot de fier ni même celui de grand pris en la maniere qu'il l'entend ne se trouve point dans les paroles de M. de la Bruyere; il a écrit simplement, le Roi n'a pas plus de grace, pour marquer que son ame étoit tranquille au milieu des plus tristes revers, & que son visage conservoit alors toute la serenité.

Une seconde méprise du Critique; elle est bien grande, s'il a crû qu'on devoit dire le Roi tendoit les bras à une famille anguste; il regardoit avec des yeux tendres & pleins de douceur une famille Royale. Cette attitude con-

vient à un Roi qui fait accueil à des Sujets, elle prouve sa bonté, son humanité, elle montre qu'il diminue volontiers sa grandeur afin d'augmenter la confiance de ceux qui s'adressent à lui. Mais parce que le Roi n'a pas moins d'estime pour ses Voisins détrônés que s'ils étoient toujours Maîtres absolus de leurs Etats, il a fallu lui laisser cet air de Majesté qui lui est ordinaire, & nous persuader qu'il dissimuloit en quelque sorte les malheurs de ces Illustres affligés pour les recevoir non comme des fugitifs qui lui demandoient un azile, mais comme des Rois qui venoient traiter avec lui.

Il veut voir vos Habitans, vos Bergers danser au son d'une flûte champêtre sous les saules & les Peupliers, y mêler leurs voix Rustiques & chanter les loüanges de celui qui avec la Paix & les fruits de la guerre leur aura rendu la joye & la serenité. Cette pensée, toute naturelle qu'elle est, ne plaît pas au Censeur. Une Harangue, selon lui, n'admet point ces descriptions qui ne sont propres qu'à l'Eglogue & aux Pastorales. Il se trompe, Ron-
sard

DE M. DE LA BRUYERE. 481
sard disoit agreablement, la Prose
peut quelquefois se parer modeste-
ment des ornemens de la Poësie. Je
m'imagine que le Critique n'a pas
daigné lire Ronfard ; cependant je
m'étonne qu'en lisant les Pensées *Pag. 490*
Ingenieuses du P. Bouhours, il n'ait
pas fait attention à cette juste re-
marque.

*C'est pour arriver à ce comble de ses
souhaits la felicité commune qu'il se livre
aux travaux & aux fatigues d'une
guerre pénible, qu'il essuye l'inclemence
du Ciel & des saisons, qu'il expose sa
personne, qu'il risque une vie heureuse.*
On objecte, cette Epitete n'est pas *Pag. 597*
juste, la vie cesse d'être heureuse quand *l. 7.*
on est dans les travaux & dans les fa-
tigues. Raisonnement pitoyable ! La
vie cesse-t-elle d'être heureuse par
les peines qu'on se donne quand elles
sont volontaires & glorieuses ? Quel-
le vie plus fortunée que celle dont
tous les jours sont marquées par des
victoires ou par d'autres prosperi-
tez ?

Mon présentiment a été juste, &
j'avois raison, Monsieur, de vous
dire que le Censeur ne finiroit pas la

Lettre sans donner encore quelque mauvaise interpretation ; il se plaint de l'obscurité de cette Phrase , *Vous m'avez admis dans une Compagnie illustree par une si haute protection* , je ne le dissimule pas ; j'ai assez estime cette distinction pour desirer de l'avoir dans toute sa fleur , & dans toute son integrité , je veux dire , de la devoir à votre seul choix , & j'ai mis votre choix à tel prix , que je n'ai pas osé en blesser , pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation. La raison du Critique est fondée sur ce que M. de la Bruyere s'est vu lui-même obligé d'ajouter un , je veux dire , pour le faire entendre. Cette conséquence est mal tirée. Un correctif ne marque pas toujours qu'il y ait de l'obscurité dans ce qui precede , il rend seulement la pensée plus nette ; & il n'est souvent ajouté que comme un ornement du discours.

On découvre , ajoute le Censeur , un secret orgueil dans ces paroles , je n'ai pas osé effleurer la liberté de votre choix par une importune sollicitation. Monsieur de La Bruyere veut faire entendre qu'il doit à son mérite &

DE M. DE LA BRUYERE. 483
non à la brigue l'honneur qu'il reçoit.
Souvenez-vous, Monsieur, de ce
que j'ai insinué dans ma onzième
Lettre. Monsieur de la Bruyere ne
dit pas qu'il n'a point sollicité, il
s'est assujetti comme les autres aux
regles de l'Academie ; il dit simple-
ment que ses sollicitations n'ont
point été *importunes* ; & encore pour-
quoi le dit-il ? Afin de sauver l'hon-
neur des Academiciens, & de ne
point donner à soupçonner qu'ils ac-
cordent tout à la brigue & aux im-
portunitez. Ce n'est pas tant lui, ai-
je déjà écrit, qu'il ménage ; il cher-
che à louer les Academiciens, & à
montrer leur discernement.

Ce qui vous surprendra, Mon-
sieur, est que le Censeur qui avoit
coutume de terminer une louange
par vingt traits Satiriques, finit sa
Lettre & son Ouvrage par une re-
flexion avantageuse à M. de la Bruye-
re. Cependant il n'a pas tenu au
Critique de le faire passer pour un
homme qui ignoroit sa langue, qui
avoit l'esprit peu juste, & qui s'é-
toit enrichi aux dépens des bons
Ecrivains. L'Auteur des sentimens

Pag. 599.
L. 25.

Critiques à ce reproche à se faire, & justement les dernières lignes de la Lettre déposent contre lui & le convainquent de larcin; il écrit *cette Lettre est plus longue que les autres parce que je n'ai pas eu le loisir de la faire plus courte.* Cette conclusion est la même que celle de la seizième Lettre Provinciale. Pour moi, Monsieur, je me contente de vous assurer de mon estime & de vous engager à bien recevoir une Apologie que j'ai tâché de vous rendre agreable. Quand il y aura quelque chose de nouveau dans l'empire des Lettres adressez-le moi je vous prie: Vous sçavez bien que toutes ne conviennent pas à ma curiosité, tout ce qui me viendra par votre choix ne peut être que tres-bon: il seroit excellent s'il parloit de votre Esprit. Je suis, &c.

F I N.



TABLE

DES PRINCIPALES

Matières contenües en
cet Ouvrage.

A

A Cademie Françoise,	205
Arts & Sciences, leur diffé-	
rence,	15
Anciens on peut les surpasser &	
comment,	35
Auteurs, ce qui se passe à leur égard	
parmi les Indiens,	112
Amour & amitié,	125
Ambassadeurs,	315
Affectations,	322
l'Air spirituel,	325
Livres en <i>Ana</i> ,	431
Aristote,	144
Ame, en quelle occasion ce mot se	
prend pour personne,	460

T A B L E

B.

B oileau ;	68
Trait du P. Bonhours,	256
Benefice ,	321

C

C ritique , caractere de ceux qui veulent se distinguer par la critique des meilleurs Ouvrages , & la Cour, s'il faut y avoir vécu pour la connoître ,	18
Corneille & Racine ;	64 , 177
Copistes ,	36
sentimens du Cœur ;	128
Caracteres des gens qui n'en ont point ,	134
l'envie de donner conseil est tou- jours nuisible ,	150
Courtisans ne peuvent déguiser leur ambition ,	202
Crimes ,	267
Curez qui ne Prêchent point ,	364
Curez qui excommunient ceux qui ne se Confessent pas à la Parois- se ,	368
Chaire ,	382

DES MATIERES.

Caracteres & Images, leur difference,	429
Auteurs des Caracteres exposez à la censure,	445
Cieus qu'on repand dans le monde,	447
Crainte de Dieu,	415
Chanoines paresseux d'aller à Matines,	369

D

Directeurs, des Femmes,	113, 279
Destinées, dissertation sur ce mot,	237
Distractions où tombent les plus grands Esprits,	269
Trait de Diogene,	309
Courtisans faux Devots,	359
Systeme de M. Descartes,	405
la Douleur n'abbat pas les grands hommes,	478

E

Beaux Vers sur l'Ecriture,	176
Traits de M. de Saint-Evremond,	

232, 145, 467

Epigrammes sur un cocher qui versa	
------------------------------------	--

T A B L E

le Cardinal Mazarin,	352
Epigramme & Madrigal, leur diffé-	
rence,	391
Esprit,	285

F

F emmes, ce que M. de la Bruyere	
en a dit,	107
belles Femmes capricieuses,	109
allegorie sur la Fortune des Parti-	
sans,	168
ce qui est arrivé à M. de la Fontai-	
ne,	258
Faveur des Princes,	304
étrange Foiblesse de l'homme,	277

G

G ravité,	325
Generosité,	283
Grammaire, sa definition, son uti-	
lité,	465

H

H eros & Grand Homme, leur	
difference,	97
Hiperbole figure bien-seante même	

DES MATIÈRES.

dans les Panegiriques,	104
le propre de l'Hiperbole,	142
ce que M. de la Bruyere a dit de l'Homme,	240
Honnête homme & habile homme,	3
leur difference,	329
l'Homme de bien,	97, 331
Homere, ce qui arriva à son Cen- seur,	132

I

Trait de Juvenal sur la coëffure des femmes,	108
distinction qu'il faut faire de l'Insen- sibilité & de l'Indifférence,	119
Ironie, trait d'Erasme au sujet de cette figure,	199
Irresolution,	296
Incivilité,	265
Juges amoureux,	291
affectation des Magistrats qui veu- lent passer pour Incorruptibles,	373

L

L Aconisme,	14
Predicateurs qui affectent de	

T A B L E

Loüer les Grands ,	397
un Ecrivain peut quelquefois se loüer ,	438, 463
les Loüanges generales sont tou- jours grossieres ,	470
don des Langues ,	472

M

M œurs , la difference de nos Mœurs & des Mœurs des anciens ,	26
Moliere , son stile & le succez de ses Ouvrages ,	58
Traits du caractere de Menalque ,	148
Mort , ce qui peut en adoucir la pensée ,	271
Modes ,	349
Institution des Moines ,	363
Magie ,	378
Livres de Morale ,	440
Masques ,	413
Metaphores ,	177
Meditations , dissertation sur ce mot ,	462
Ministres ,	474

DES MATIERES,

N

N ouveliste ,	57
talens Naturels ,	275
Noms des Auteurs Illustres mis à la tête des Ouvrages médiocres ,	357

O

L A probité principale partie de l'Orateur ,	374
Ouvrages de la Puissance divine ,	422
Oser , dissertation sur l'usage de ce verbe ,	475

P

P arallele de Terence & de Mo- liere ,	58
dureté des Partisans ,	170
Pacat ,	210
M. Pascal ,	224 . 234
Public Juge infallible ,	310
la Prose peut se parer des ornemens de la Poësie ,	481

T A B L E .

R

M onsieur de la Rochefoucault,	
le dessein de ses reflexions	
Morales ,	32
Ridicule, ce qu'on entend sous ce	
mot ,	64
Racine & Corneille,	66, 468
Repetitions desagreables ,	156
Religieux Secretaires du Roi ,	361
Religion, en quoi elle consiste,	415
Ronsard,	481

S

S ublime,	70
Sagesse des femmes, ce qu'elle	
produit ,	116
Stoïques, leurs sentimens ,	243
Solitude, si elle convient mieux aux	
jeunes gens qu'aux vieillards ,	292
Solitaires ,	342
P. Seraphin ,	388
Stile ,	435
il y a des Satires qui flattent ,	476

DES MATIERES.

T

A ction des Femmes qui se pro-	
menent aux Thuilleries ,	185
Tite-Live ,	220
Tirannie ,	129
gens qui multiplient leurs Testa-	
mens ,	377
M. Thonier ,	474
tous les Talens des hommes sont des	
dons du Ciel ,	472

Fin de la Table des Matieres.

A P P R O B A T I O N

De M. Pavillon, de l'Academie Fran-
çoise & de l'Academie Royale
des Inscriptions.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur
le Chancelier un Manuscrit qui a
pour titre *Apologie de M. de la*
Bruyere , &c. dans lequel je n'ai rien
trouvé qui puisse en empêcher l'im-
pression. Le 4. Octobre 1700.

PAVILLON.



Extrait du Privilège du Roi.

PAR Grace & Privilège du Roi donné à Versailles le douzième jour de Mars 1701. Signé par le Roi en son Conseil LE COMTE, & scellé, il est permis à JEAN-BAPTISTE DELESPINE Libraire à Paris ; d'imprimer ou faire imprimer, vendre & débiter un Livre intitulé, *Apologie de M. de la Bruyere, ou Réponse à la Critique des Caracteres de M. de la Bruyere.* Et ce pendant le temps de quatre années consecutives ; & défenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer ledit Livre ; sous quelque pretexte que ce soit, même d'impression Etrangere, & autrement sans le consentement dudit Exposant, ou de ses ayans Cause, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits & trois mil livres d'amande & de tous dépens, dommages, & intérêts.

Ainsi qu'il est plus au long porté par
ledit Privilege.

*Registré sur le Livre de la Com-
munauté des Imprimeurs & Libraires de
Paris, le 23. Mai 1701.*

Signé, C. BALLARD, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la pre-
miere fois en vertu du present Pri-
vilege, le 30. Juin 1701.

542304

UNS. 168 e. 37

3-72

